﻿The Project Gutenberg EBook of L'inutile beaute, by Guy de Maupassant

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: L'inutile beaute

Author: Guy de Maupassant

Release Date: February 20, 2004 [EBook #11175]

[Date last updated: December 10, 2005]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK L'INUTILE BEAUTE \*\*\*

Produced by Wilelmina Mallière and PG Distributed Proofreaders

GUY DE MAUPASSANT

L'inutile

Beauté

PARIS

1890

L'INUTILE BEAUTÉ

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

BEL-AMI, \_59e édition\_ 1 vol.

MONT-ORIOL, \_40e édition\_ 1 vol.

UNE VIE, \_34e édition\_ 1 vol.

LA MAISON TELLIER, \_20e édition\_ 1 vol.

Mlle FIFI, \_14e édition\_ 1 vol.

AU SOLEIL, \_11e édition\_ 1 vol.

MISS HARRIET, \_14e édition\_ 1 vol.

YVETTE, \_16e édition\_ 1 vol.

LA PETITE ROQUE, \_18e édition\_ 1 vol.

CONTES DE LA BÉCASSE, \_13e édition.\_ 1 vol.

\* \* \* \* \*

DES VERS, petite édition de luxe 6 fr.

GUY DE MAUPASSANT

L'inutile

Beauté

1890

L'INUTILE BEAUTÉ

I

La victoria fort élégante, attelée de deux superbes chevaux noirs,

attendait devant le perron de l'hôtel. C'était à la fin de juin, vers

cinq heures et demie, et, entre les toits qui enfermaient la cour

d'honneur, le ciel apparaissait plein de clarté, de chaleur, de

gaieté.

La comtesse de Mascaret se montra sur le perron juste au moment où son

mari, qui rentrait, arriva sous la porte cochère. Il s'arrêta quelques

secondes pour regarder sa femme, et il pâlit un peu. Elle était fort

belle, svelte, distinguée avec sa longue figure ovale, son teint

d'ivoire doré, ses grands yeux gris et ses cheveux noirs; et elle

monta dans sa voiture sans le regarder, sans paraître même l'avoir

aperçu, avec une allure si particulièrement racée, que l'infâme

jalousie dont il était depuis si longtemps dévoré, le mordit au coeur

de nouveau. Il s'approcha, et la saluant:

--Vous allez vous promener? dit-il.

Elle laissa passer quatre mots entre ses lèvres dédaigneuses.

--Vous le voyez bien!

--Au bois?

--C'est probable.

--Me serait-il permis de vous accompagner?

--La voiture est à vous.

Sans s'étonner du ton dont elle lui répondait, il monta et s'assit a

côté de sa femme, puis il ordonna:

--Au bois.

Le valet de pied sauta sur le siège auprès du cocher; et les chevaux,

selon leur habitude, piaffèrent en saluant de la tête jusqu'à ce

qu'ils eussent tourné dans la rue.

Les deux époux demeuraient côte à côte sans se parler. Il cherchait

comment entamer l'entretien, mais elle gardait un visage si

obstinément dur qu'il n'osait pas.

À la fin, il glissa sournoisement sa main vers la main gantée de la

comtesse et la toucha comme par hasard, mais le geste qu'elle fit en

retirant son bras fut si vif et si plein de dégoût qu'il demeura

anxieux, malgré ses habitudes d'autorité et de despotisme.

Alors il murmura:

--Gabrielle!

Elle demanda, sans tourner la tête:

--Que voulez-vous?

--Je vous trouve adorable.

Elle ne répondit rien, et demeurait étendue dans sa voiture avec un

air de reine irritée.

Ils montaient maintenant les Champs-Élysées, vers l'Arc de Triomphe de

l'Étoile. L'immense monument, au bout de la longue avenue, ouvrait

dans un ciel rouge son arche colossale. Le soleil semblait descendre

sur lui en semant par l'horizon une poussière de feu.

Et le fleuve des voitures, éclaboussées de reflets sur les cuivres,

sur les argentures et les cristaux des harnais et des lanternes,

laissait couler un double courant vers le bois et vers la ville.

Le comte de Mascaret reprit:

--Ma chère Gabrielle.

Alors, n'y tenant plus, elle répliqua d'une voix exaspérée:

--Oh! laissez-moi tranquille, je vous prie. Je n'ai même plus la

liberté d'être seule dans ma voiture, à présent.

Il simula n'avoir point écouté, et continua:

--Vous n'avez jamais été aussi jolie qu'aujourd'hui.

Elle était certainement à bout de patience et elle répliqua avec une

colère qui ne se contenait point:

--Vous avez tort de vous en apercevoir, car je vous jure bien que je

ne serai plus jamais à vous.

Certes, il fut stupéfait et bouleversé, et, ses habitudes de violence

reprenant le dessus, il jeta un--«Qu'est-ce à dire?» qui révélait plus

le maître brutal que l'homme amoureux.

Elle répéta, à voix basse, bien que leurs gens ne pussent rien

entendre dans l'assourdissant ronflement des roues:

--Ah! qu'est-ce à dire? qu'est-ce à dire? Je vous retrouve donc! Vous

voulez que je vous le dise?

--Oui.

--Que je vous dise tout?

--Oui.

--Tout ce que j'ai sur le coeur depuis que je suis la victime de votre

féroce égoïsme.

Il était devenu rouge d'étonnement et d'irritation. Il grogna, les

dents serrées:

--Oui, dites?

C'était un homme de haute taille, à larges épaules, à grande barbe

rousse, un bel homme, un gentilhomme, un homme du monde qui passait

pour un mari parfait et pour un père excellent.

Pour la première fois depuis leur sortie de l'hôtel elle se retourna

vers lui et le regarda bien en face:

--Ah! vous allez entendre des choses désagréables, mais sachez que je

suis prête à tout, que je braverai tout, que je ne crains rien, et

vous aujourd'hui moins que personne.

Il la regardait aussi dans les yeux, et une rage déjà le secouait. Il

murmura:

--Vous êtes folle!

--Non, mais je ne veux plus être la victime de l'odieux supplice de

maternité que vous m'imposez depuis onze ans! je veux vivre enfin en

femme du monde, comme j'en ai le droit, comme toutes les femmes en ont

le droit.

Redevenant pâle tout à coup, il balbutia:

--Je ne comprends pas.

--Si, vous comprenez. Il y a maintenant trois mois que j'ai accouché

de mon dernier enfant, et comme je suis encore très belle, et, malgré

vos efforts, presque indéformable, ainsi que vous venez de le

reconnaître en m'apercevant sur votre perron, vous trouvez qu'il est

temps que je redevienne enceinte.

--Mais vous déraisonnez!

--Non. J'ai trente ans et sept enfants, et nous sommes mariés depuis

onze ans, et vous espérez que cela continuera encore dix ans, après

quoi vous cesserez d'être jaloux.

Il lui saisit le bras et l'étreignant:

--Je ne vous permettrai pas de me parler plus longtemps ainsi.

--Et moi, je vous parlerai jusqu'au bout, jusqu'à ce que j'aie fini

tout ce que j'ai à vous dire, et si vous essayez de m'en empêcher,

j'élèverai la voix de façon à être entendue par les deux domestiques

qui sont sur le siège. Je ne vous ai laissé monter ici que pour cela,

car j'ai ces témoins qui vous forceront à m'écouter et à vous

contenir. Écoutez-moi. Vous m'avez toujours été antipathique et je

vous l'ai toujours laissé voir, car je n'ai jamais menti, monsieur.

Vous m'avez épousée malgré moi, vous avez forcé mes parents qui

étaient gênés à me donner à vous, parce que vous êtes très riche. Ils

m'y ont contrainte, en me faisant pleurer.

Vous m'avez donc achetée, et dès que j'ai été en votre pouvoir, dès

que j'ai commencé à devenir pour vous une compagne prête à s'attacher,

à oublier vos procédés d'intimidation et de coercition pour me

souvenir seulement que je devais être une femme dévouée et vous aimer

autant qu'il m'était possible de le faire, vous êtes devenu jaloux,

vous, comme aucun homme ne l'a jamais été, d'une jalousie d'espion,

basse, ignoble, dégradante pour vous, insultante pour moi. Je n'étais

pas mariée depuis huit mois que vous m'avez soupçonnée de toutes les

perfidies. Vous me l'avez même laissé entendre. Quelle honte! Et comme

vous ne pouviez pas m'empêcher d'être belle et de plaire, d'être

appelée dans les salons et aussi dans les journaux une des plus jolies

femmes de Paris, vous avez cherché ce que vous pourriez imaginer pour

écarter de moi les galanteries, et vous avez eu cette idée abominable

de me faire passer ma vie dans une perpétuelle grossesse, jusqu'au

moment où je dégoûterais tous les hommes. Oh! ne niez pas! Je n'ai

point compris pendant longtemps, puis j'ai deviné. Vous vous en êtes

vanté même à votre soeur, qui me l'a dit, car elle m'aime et elle a

été révoltée de votre grossièreté de rustre.

Ah! rappelez-vous nos luttes, les portes brisées, les serrures

forcées! A quelle existence vous m'avez condamnée depuis onze ans, une

existence de jument poulinière enfermée dans un haras. Puis, dès que

j'étais grosse, vous vous dégoûtiez aussi de moi, vous, et je ne vous

voyais plus durant des mois. On m'envoyait à la campagne, dans le

château de la famille, au vert, au pré, faire mon petit. Et quand je

reparaissais, fraîche et belle, indestructible, toujours séduisante et

toujours entourée d'hommages, espérant enfin que j'allais vivre un peu

comme une jeune femme riche qui appartient au monde, la jalousie vous

reprenait, et vous recommenciez à me poursuivre de l'infâme et haineux

désir dont vous souffrez en ce moment, à mon côté. Et ce n'est pas le

désir de me posséder--je ne me serais jamais refusée à vous--c'est le

désir de me déformer.

Il s'est de plus passé cette chose abominable et si mystérieuse que

j'ai été longtemps à la pénétrer (mais je suis devenue fine à vous

voir agir et penser): vous vous êtes attaché à vos enfants de toute la

sécurité qu'ils vous ont donnée pendant que je les portais dans ma

taille. Vous avez fait de l'affection pour eux avec toute l'aversion

que vous aviez pour moi, avec toutes vos craintes ignobles

momentanément calmées et avec la joie de me voir grossir.

Ah! cette joie, combien de fois je l'ai sentie en vous, je l'ai

rencontrée dans vos yeux, je l'ai devinée. Vos enfants, vous les aimez

comme des victoires et non comme votre sang. Ce sont des victoires sur

moi, sur ma jeunesse, sur ma beauté, sur mon charme, sur les

compliments qu'on m'adressait, et sur ceux qu'on chuchotait autour de

moi, sans me les dire. Et vous en êtes fier; vous paradez avec eux,

vous les promenez en break au bois de Boulogne, sur des ânes à

Montmorency. Vous les conduisez aux matinées théâtrales pour qu'on

vous voit au milieu d'eux, qu'on dise «quel bon père» et qu'on le

répète....

Il lui avait pris le poignet avec une brutalité sauvage, et il le

serrait si violemment qu'elle se tut, une plainte lui déchirant la

gorge.

Et il lui dit tout bas:

--J'aime mes enfants, entendez-vous! Ce que vous venez de m'avouer est

honteux de la part d'une mère. Mais vous êtes à moi. Je suis le maître

... votre maître ... je puis exiger de vous ce que je voudrai, quand

je voudrai ... et j'ai la loi ... pour moi:

Il cherchait à lui écraser les doigts dans la pression de tenaille de

son gros poignet musculeux. Elle, livide de douleur, s'efforçait en

vain d'ôter sa main de cet étau qui la broyait; et la souffrance la

faisant haleter, des larmes lui vinrent aux yeux.

--Vous voyez bien que je suis le maître, dit-il, et le plus fort.

Il avait un peu desserré son étreinte. Elle reprit:

--Me croyez-vous pieuse?

Il balbutia, surpris.

--Mais oui.

--Pensez-vous que je croie à Dieu?

--Mais oui.

--Que je pourrais mentir en vous faisant un serment devant un autel où

est enfermé le corps du Christ.

--Non.

--Voulez-vous m'accompagner dans une église.

--Pourquoi faire?

--Vous le verrez bien. Voulez-vous?

--Si vous y tenez, oui.

Elle éleva la voix, en appelant:

--Philippe.

Le cocher, inclinant un peu le cou, sans quitter ses chevaux des yeux,

sembla tourner son oreille seule vers sa maîtresse, qui reprit:

--Allez à l'église Saint-Philippe-du-Roule.

Et la victoria qui arrivait à la porte du Bois de Boulogne, retourna

vers Paris.

La femme et le mari n'échangèrent plus une parole pendant ce nouveau

trajet. Puis, lorsque la voiture fut arrêtée devant l'entrée du

temple, Mme de Mascaret, sautant à terre, y pénétra, suivie à quelques

pas, par le comte.

Elle alla, sans s'arrêter, jusqu'à la grille du choeur, et tombant à

genoux contre une chaise, cacha sa figure dans ses mains et pria. Elle

pria longtemps, et lui, debout derrière elle, s'aperçut enfin qu'elle

pleurait. Elle pleurait sans bruit, comme pleurent les femmes dans les

grands chagrins poignants. C'était, dans tout son corps, une sorte

d'ondulation qui finissait par un petit sanglot, caché, étouffé sous

ses doigts.

Mais le comte de Mascaret jugea que la situation se prolongeait trop,

et il la toucha sur l'épaule.

Ce contact la réveilla comme une brûlure. Se dressant, elle le regarda

les yeux dans les yeux.

--Ce que j'ai à vous dire, le voici. Je n'ai peur de rien, vous ferez

ce que vous voudrez. Vous me tuerez si cela vous plaît. Un de vos

enfants n'est pas à vous, un seul. Je vous le jure devant le Dieu qui

m'entend ici. C'était l'unique vengeance que j'eusse contre vous,

contre votre abominable tyrannie de mâle, contre ces travaux forcés

de l'engendrement auxquels vous m'avez condamnée. Qui fut mon amant?

Vous ne le saurez jamais! Vous soupçonnerez tout le monde. Vous ne le

découvrirez point. Je me suis donnée à lui sans amour et sans plaisir,

uniquement pour vous tromper. Et il m'a rendue mère aussi, lui. Qui

est son enfant? Vous ne le saurez jamais. J'en ai sept, cherchez!

Cela, je comptais vous le dire plus tard, bien plus tard, car on ne

s'est vengé d'un homme, en le trompant, que lorsqu'il le sait. Vous

m'avez forcée à vous le confesser aujourd'hui, j'ai fini.

Et elle s'enfuit à travers l'église, vers la porte ouverte sur la rue,

s'attendant à entendre derrière elle le pas rapide de l'époux bravé,

et à s'affaisser sur le pavé sous le coup d'assommoir de son poing.

Mais elle n'entendit rien, et gagna sa voiture. Elle y monta d'un

saut, crispée d'angoisse, haletante de peur, et cria au cocher: «à

l'hôtel».

Les chevaux partirent au grand trot.

II

La comtesse de Mascaret, enfermée en sa chambre, attendait l'heure du

dîner comme un condamné à mort attend l'heure du supplice.

Qu'allait-il faire? Était-il rentré? Despote, emporté, prêt à toutes

les violences, qu'avait-il médité, qu'avait-il préparé, qu'avait-il

résolu? Aucun bruit dans l'hôtel, et elle regardait à tout instant les

aiguilles de sa pendule. La femme de chambre était venue pour la

toilette crépusculaire; puis elle était partie.

Huit heures sonnèrent, et, presque tout de suite deux coups furent

frappés à la porte.

--Entrez.

Le maître d'hôtel parut, et dit:

--Madame la comtesse est servie.

--Le comte est rentré?

--Oui, madame la comtesse. M. le comte est dans la salle à manger.

Elle eut, pendant quelques secondes, la pensée de s'armer d'un petit

revolver qu'elle avait acheté quelque temps auparavant, en prévision

du drame qui se préparait dans son coeur. Mais elle songea que tous

les enfants seraient là; et elle ne prit rien, qu'un flacon de sels.

Lorsqu'elle entra dans la salle, son mari, debout près de son siège,

attendait. Ils échangèrent un léger salut, et s'assirent. Alors, les

enfants, à leur tour, prirent place. Les trois fils, avec leur

précepteur, l'abbé Marin, étaient à la droite de la mère; les trois

filles, avec la gouvernante anglaise, Mlle Smith, étaient à gauche.

Le dernier enfant, âgé de trois mois, restait seul à la chambre avec

sa nourrice.

Les trois filles, toutes blondes, dont l'aînée avait dix ans, vêtues

de toilettes bleues, ornées de petites dentelles blanches,

ressemblaient à d'exquises poupées. La plus jeune n'avait pas trois

ans. Toutes, jolies déjà, promettaient de devenir belles comme leur

mère.

Les trois fils, deux châtains, et l'aîné, âgé de neuf ans, déjà brun,

semblaient annoncer des hommes vigoureux, de grande taille, aux larges

épaules. La famille entière semblait bien du même sang, fort et

vivace.

L'abbé prononça le bénédicité selon l'usage, lorsque personne n'était

invité, car, en présence des étrangers, les enfants ne venaient point

à la table. Puis on se mit à dîner.

La comtesse, étreinte d'une émotion qu'elle n'avait point prévue,

demeurait les yeux baissés, tandis que le comte examinait tantôt les

trois garçons et tantôt les trois filles, avec des yeux incertains qui

allaient d'une tête à l'autre, troublés d'angoisses. Tout à coup, en

reposant devant lui son verre à pied, il le cassa, et l'eau rougie se

répandit sur la nappe. Au léger bruit que fit ce léger accident la

comtesse eut un soubresaut qui la souleva sur sa chaise. Pour la

première fois ils se regardèrent. Alors, de moment en moment, malgré

eux, malgré la crispation de leur chair et de leur coeur, dont les

bouleversait chaque rencontre de leurs prunelles, ils ne cessaient

plus de les croiser comme des canons de pistolet.

L'abbé, sentant qu'une gêne existait dont il ne devinait pas la cause,

essaya de semer une conversation. Il égrenait des sujets sans que ses

inutiles tentatives fissent éclore une idée, fissent naître une

parole.

La comtesse, par tact féminin, obéissant à ses instincts de femme du

monde, essaya deux ou trois fois de lui répondre: mais en vain. Elle

ne trouvait point ses mots dans la déroute de son esprit; et sa voix

lui faisait presque peur dans le silence de la grande pièce où

sonnaient seulement les petits heurts de l'argenterie et des

assiettes.

Soudain son mari, se penchant en avant, lui dit:

--En ce lieu, au milieu de vos enfants, me jurez-vous la sincérité de

ce que vous m'avez affirmé tantôt.

La haine fermentée dans ses veines la souleva soudain, et répondant à

cette demande avec la même énergie qu'elle répondait à son regard,

elle leva ses deux mains, la droite vers les fronts de ses fils, la

gauche vers les fronts de ses filles, et d'un accent ferme, résolu,

sans défaillance:

--Sur la tête de mes enfants, je jure que je vous ai dit la vérité.

Il se leva, et, avec un geste exaspéré ayant lancé sa serviette sur la

table, il se retourna en jetant sa chaise contre le mur, puis sortit

sans ajouter un mot.

Mais elle, alors, poussant un grand soupir, comme après une première

victoire, reprit d'une voix calmée:

--Ne faites pas attention, mes chéris, votre papa a éprouvé un gros

chagrin tantôt. Et il a encore beaucoup de peine. Dans quelques jours

il n'y paraîtra plus.

Alors elle causa avec l'abbé; elle causa avec Mlle Smith; elle eut

pour tous ses enfants des paroles tendres, des gentillesses, de ces

douces gâteries de mère qui dilatent les petits coeurs.

Quand le dîner fut fini, elle passa au salon avec toute sa maisonnée.

Elle fit bavarder les aînés, conta des histoires aux derniers, et,

lorsque fut venue l'heure du coucher général, elle les baisa très

longuement puis, les ayant envoyés dormir, elle rentra seule dans sa

chambre.

Elle attendit, car elle ne doutait pas qu'il viendrait. Alors, ses

enfants étant loin d'elle, elle se décida à défendre sa peau d'être

humain comme elle avait défendu sa vie de femme du monde; et elle

cacha, dans la poche de sa robe, le petit revolver chargé qu'elle

avait acheté quelques jours plus tôt.

Les heures passaient, les heures sonnaient. Tous les bruits de l'hôtel

s'éteignirent. Seuls les fiacres continuèrent dans les rues leur

roulement vague, doux et lointain à travers les tentures des murs.

Elle attendait, énergique et nerveuse, sans peur de lui maintenant,

prête à tout et presque triomphante, car elle avait trouvé pour lui un

supplice de tous les instants et de toute la vie.

Mais les premières lueurs du jour glissèrent entre les franges du bas

de ses rideaux, sans qu'il fût entré chez elle. Alors elle comprit,

stupéfaite, qu'il ne viendrait pas. Ayant fermé sa porte à clef et

poussé le verrou de sûreté qu'elle y avait fait appliquer, elle se mit

au lit enfin et y demeura, les yeux ouverts, méditant, ne comprenant

plus, ne devinant pas ce qu'il allait faire.

Sa femme de chambre, en lui apportant le thé, lui remit une lettre de

son mari. Il lui annonçait qu'il entreprendrait un voyage assez long,

et la prévenait, en \_post-scriptum\_, que son notaire lui fournirait

les sommes nécessaires à toutes ses dépenses.

III

C'était à l'Opéra, pendant un entr'acte de \_Robert le Diable\_. Dans

l'orchestre, les hommes debout, le chapeau sur la tête, le gilet

largement ouvert sur la chemise blanche où brillaient l'or et les

pierres des boutons, regardaient les loges pleines de femmes

décolletées, diamantées, emperlées, épanouies dans cette serre

illuminée où la beauté des visages et l'éclat des épaules semblent

fleurir pour les regards au milieu de la musique et des voix humaines.

Deux amis, le dos tourné à l'orchestre, lorgnaient, en causant, toute

cette galerie d'élégance, toute cette exposition de grâce vraie ou

fausse, de bijoux, de luxe et de prétention qui s'étalait en cercle

autour du grand-théâtre.

Un d'eux, Roger de Salins, dit à son compagnon Bernard Grandin:

--Regarde donc la comtesse de Mascaret comme elle est toujours belle.

L'autre, à son tour, lorgna, dans une loge de face, une grande femme

qui paraissait encore très jeune, et dont l'éclatante beauté semblait

appeler les yeux de tous les coins de la salle. Son teint pâle, aux

reflets d'ivoire, lui donnait un air de statue, tandis qu'en ses

cheveux noirs comme une nuit, un mince diadème en arc-en-ciel, poudré

de diamants, brillait ainsi qu'une voie lactée.

Quand il l'eut regardée quelque temps, Bernard Grandin répondit avec

un accent badin de conviction sincère.

--Je te crois qu'elle est belle!

--Quel âge peut-elle avoir maintenant?

--Attends. Je vais te dire ça exactement. Je la connais depuis son

enfance. Je l'ai vue débuter dans le monde comme jeune fille. Elle a

... elle a ... trente ... trente ... trente-six ans.

--Ce n'est pas possible?

--J'en suis sûr.

--Elle en porte vingt-cinq.

--Et elle a eu sept enfants.

--C'est incroyable.

--Ils vivent même tous les sept, et c'est une fort bonne mère. Je vais

un peu dans la maison qui est agréable, très calme, très saine. Elle

réalise le phénomène de la famille dans le monde.

--Est-ce bizarre? Et on n'a jamais rien dit d'elle?

--Jamais.

--Mais, son mari? Il est singulier, n'est-ce pas?

--Oui et non. Il y a peut-être eu entre eux un petit drame, un de ces

petits drames de ménage qu'on soupçonne, qu'on ne connaît jamais bien,

mais qu'on devine à peu près.

--Quoi?

--Je n'en sais rien, moi. Mascaret est grand viveur aujourd'hui, après

avoir été un parfait époux. Tant qu'il est resté bon mari, il a eu un

affreux caractère, ombrageux et grincheux. Depuis qu'il fait la fête,

il est devenu très indifférent, mais on dirait qu'il a un souci, un

chagrin, un ver rongeur quelconque, il vieillit beaucoup, lui.

Alors, les deux amis philosophèrent quelques minutes sur les peines

secrètes, inconnaissables, que des dissemblances de caractères, ou

peut-être des antipathies physiques, inaperçues d'abord, peuvent faire

naître dans une famille.

Roger de Salins, qui continuait à lorgner Mme de Mascaret, reprit.

--Il est incompréhensible que cette femme-là ait eu sept enfants?

--Oui, en onze ans. Après quoi elle a clôturé, à trente ans, sa

période de production pour entrer dans la brillante période de

représentation, qui ne semble pas près de finir.

--Les pauvres femmes!

--Pourquoi les plains-tu?

--Pourquoi? Ah! mon cher, songe donc! Onze ans de grossesses pour une

femme comme ça! quel enfer! C'est toute la jeunesse, toute la beauté,

toute l'espérance de succès, tout l'idéal poétique de vie brillante,

qu'un sacrifice à cette abominable loi de la reproduction qui fait de

la femme normale une simple machine à pondre des êtres.

--Que veux-tu? c'est la nature!

--Oui, mais je dis que la nature est notre ennemie, qu'il faut

toujours lutter contre la nature, car elle nous ramène sans cesse à

l'animal. Ce qu'il y a de propre, de joli, d'élégant, d'idéal sur la

terre, ce n'est pas Dieu qui l'y a mis, c'est l'homme, c'est le

cerveau humain. C'est nous qui avons introduit dans la création, en la

chantant, en l'interprétant, en l'admirant en poètes, en l'idéalisant

en artistes, en l'expliquant en savants qui se trompent mais qui

trouvent aux phénomènes des raisons ingénieuses, un peu de grâce, de

beauté, de charme inconnu et de mystère. Dieu n'a créé que des êtres

grossiers, pleins de germes des maladies, qui, après quelques années

d'épanouissement bestial, vieillissent dans les infirmités, avec

toutes les laideurs et toutes les impuissances de la décrépitude

humaine. Il ne les a faits, semble-t-il, que pour se reproduire

salement et pour mourir ensuite, ainsi que les insectes éphémères des

soirs d'été. J'ai dit «pour se reproduire salement»; j'insiste. Qu'y

a-t-il, en effet, de plus ignoble, de plus répugnant que cet acte

ordurier et ridicule de la reproduction des êtres, contre lequel

toutes les âmes délicates sont et seront éternellement révoltées.

Puisque tous les organes inventés par ce créateur économe et

malveillant servent à deux fins, pourquoi n'en a-t-il pas choisi

d'autres qui ne fussent point malpropres et souillés, pour leur

confier cette mission sacrée, la plus noble et la plus exaltante des

fonctions humaines. La bouche, qui nourrit le corps avec des aliments

matériels, répand aussi la parole et la pensée. La chair se restaure

par elle, et c'est par elle, en même temps, que se communique l'idée.

L'odorat, qui donne aux poumons l'air vital, donne au cerveau tous

les parfums du monde: l'odeur des fleurs, des bois, des arbres, de la

mer. L'oreille, qui nous fait communiquer avec nos semblables, nous a

permis encore d'inventer la musique, de créer du rêve, du bonheur, de

l'infini et même du plaisir physique avec des sons! Mais on dirait que

le Créateur, sournois et cynique, a voulu interdire à l'homme de

jamais anoblir, embellir et idéaliser sa rencontre avec la femme.

L'homme, cependant, a trouvé l'amour, ce qui n'est pas mal comme

réplique au Dieu narquois, et il l'a si bien paré de poésie littéraire

que la femme souvent oublie à quels contacts elle est forcée. Ceux,

parmi nous, qui sont impuissants à se tromper en s'exaltant, ont

inventé le vice et raffiné les débauches, ce qui est encore une

manière de berner Dieu, et de rendre hommage, un hommage impudique, à

la beauté.

Mais l'être normal fait des enfants ainsi qu'une bête accouplée par la

loi.

Regarde cette femme! n'est-ce pas abominable de penser que ce bijou,

que cette perle née pour être belle, admirée, fêtée et adorée, a passé

onze ans de sa vie à donner des héritiers au comte de Mascaret.

Bernard Grandin dit en riant:

--Il y a beaucoup de vrai dans tout cela; mais peu de gens te

comprendraient.

Salins s'animait.

--Sais-tu comment je conçois Dieu, dit-il: comme un monstrueux organe

créateur inconnu de nous, qui sème par l'espace des milliards de

mondes, ainsi qu'un poisson unique pondrait des oeufs dans la mer. Il

crée parce que c'est sa fonction de Dieu; mais il est ignorant de ce

qu'il fait, stupidement prolifique, inconscient des combinaisons de

toutes sortes produites par ses germes éparpillés. La pensée humaine

est un heureux petit accident des hasards de ses fécondations, un

accident local, passager, imprévu, condamné à disparaître avec la

terre, et à recommencer peut-être ici ou ailleurs, pareil ou

différent, avec les nouvelles combinaisons des éternels

recommencements. Nous lui devons, à ce petit accident de

l'intelligence, d'être très mal en ce monde qui n'est pas fait pour

nous, qui n'avait pas été préparé pour recevoir, loger, nourrir et

contenter des êtres pensants, et nous lui devons aussi d'avoir à

lutter sans cesse, quand nous sommes vraiment des raffinés et des

civilisés, contre ce qu'on appelle encore les desseins de la

Providence.

Grandin, qui l'écoutait avec attention, connaissant de longue date les

surprises éclatantes de sa fantaisie, lui demanda:

--Alors, tu crois que la pensée humaine est un produit spontané de

l'aveugle parturition divine?

--Parbleu! une fonction fortuite des centres nerveux de notre cerveau,

pareille aux actions chimiques imprévues dues à des mélanges nouveaux,

pareille aussi à une production d'électricité, créée par des

frottements ou des voisinages inattendus, à tous les phénomènes enfin

engendrés par les fermentations infinies et fécondes de la matière qui

vit.

Mais, mon cher, la preuve en éclate pour quiconque regarde autour de

soi. Si la pensée humaine, voulue par un créateur conscient, avait dû

être ce qu'elle est devenue, si différente de la pensée et de la

résignation animales, exigeante, chercheuse, agitée, tourmentée,

est-ce que le monde créé pour recevoir l'être que nous sommes

aujourd'hui aurait été cet inconfortable petit parc à bestioles, ce

champ à salades, ce potager sylvestre, rocheux et sphérique où votre

Providence imprévoyante nous avait destinés à vivre nus, dans les

grottes ou sous les arbres, nourris de la chair massacrée des animaux,

nos frères, ou des légumes crus poussés sous le soleil et les pluies.

Mais il suffit de réfléchir une seconde pour comprendre que ce monde

n'est pas fait pour des créatures comme nous. La pensée éclose et

développée par un miracle nerveux des cellules de notre tête, toute

impuissante, ignorante et confuse qu'elle est et qu'elle demeurera

toujours, fait de nous tous, les intellectuels, d'éternels et

misérables exilés sur cette terre.

Contemple-la, cette terre, telle que Dieu l'a donnée à ceux qui

l'habitent. N'est-elle pas visiblement et uniquement disposée,

plantée et boisée pour des animaux. Qu'y a-t-il pour nous? Rien. Et

pour eux, tout: les cavernes, les arbres, les feuillages, les sources,

le gîte, la nourriture et la boisson. Aussi les gens difficiles comme

moi n'arrivent-ils jamais à s'y trouver bien. Ceux-là seuls qui se

rapprochent de la brute sont contents et satisfaits. Mais les autres,

les poètes, les délicats, les rêveurs, les chercheurs, les inquiets.

Ah! les pauvres gens!

Je mange des choux et des carottes, sacrebleu, des oignons, des navets

et des radis, parce que nous avons été contraints de nous y

accoutumer, même d'y prendre goût, et parce qu'il ne pousse pas autre

chose, mais c'est là une nourriture de lapins et de chèvres, comme

l'herbe et le trèfle sont des nourritures de cheval et de vache. Quand

je regarde les épis d'un champ de blé mur, je ne doute pas que cela

n'ait germé dans le sol pour des becs de moineaux ou d'alouettes, mais

non point pour ma bouche. En mastiquant du pain, je vole donc les

oiseaux, comme je vole la belette et le renard en mangeant des poules.

La caille, le pigeon et la perdrix ne sont-ils pas les proies

naturelles de l'épervier; le mouton, le chevreuil et le boeuf, celles

des grands carnassiers, plutôt que des viandes engraissées pour nous

être servies rôties avec des truffes qui auraient été déterrées

spécialement pour nous, par les cochons.

Mais, mon cher, les animaux n'ont rien à faire pour vivre ici-bas. Ils

sont chez eux, logés et nourris, ils n'ont qu'à brouter ou à chasser

et à s'entre-manger selon leurs instincts, car Dieu n'a jamais prévu

la douceur et les moeurs pacifiques; il n'a prévu que la mort des

êtres acharnés à se détruire et à se dévorer.

Quant à nous! Ah! ah! il nous en a fallu du travail, de l'effort, de

la patience, de l'invention, de l'imagination, de l'industrie, du

talent et du génie pour rendre à peu près logeable ce sol de racines

et de pierres. Mais songe à ce que nous avons fait, malgré la nature,

contre la nature, pour nous installer d'une façon médiocre, à peine

propre, à peine confortable, à peine élégante, pas digne de nous.

Et plus nous sommes civilisés, intelligents, raffinés, plus nous

devons vaincre et dompter l'instinct animal qui représente en nous la

volonté de Dieu.

Songe qu'il nous a fallu inventer la civilisation, toute la

civilisation, qui comprend tant de choses, tant, tant, de toutes

sortes, depuis les chaussettes jusqu'au téléphone. Songe à tout ce que

tu vois tous les jours, à tout ce qui nous sert de toutes les façons.

Pour adoucir notre sort de brutes, nous avons découvert et fabriqué de

tout, à commencer par des maisons, puis des nourritures exquises, des

sauces, des bonbons, des pâtisseries, des boissons, des liqueurs, des

étoffes, des vêtements, des parures, des lits, des sommiers, des

voitures, des chemins de fer, des machines innombrables; nous avons,

de plus, trouvé les sciences et les arts, l'écriture et les vers. Oui,

nous avons créé les arts, la poésie, la musique, la peinture. Tout

l'idéal vient de nous, et aussi toute la coquetterie de la vie, la

toilette des femmes et le talent des hommes qui ont fini par un peu

parer à nos yeux, par rendre moins nue, moins monotone et moins dure

l'existence de simples reproducteurs pour laquelle la divine

Providence nous avait uniquement animés.

Regarde ce théâtre. N'y a-t-il pas là-dedans un monde humain créé par

nous, imprévu par les Destins éternels, ignoré d'Eux, compréhensible

seulement par nos esprits, une distraction coquette, sensuelle,

intelligente, inventée uniquement pour et par la petite bête

mécontente et agitée que nous sommes.

Regarde cette femme, Mme de Mascaret. Dieu l'avait faite pour vivre

dans une grotte, nue, ou enveloppée de peaux de bêtes. N'est-elle pas

mieux ainsi? Mais, à ce propos, sait-on pourquoi et comment sa brute

de mari, ayant près de lui une compagne pareille et, surtout après

avoir été assez rustre pour la rendre sept fois mère, l'a lâchée tout

à coup pour courir les gueuses.

Grandin répondit.

--Eh! mon cher, c'est probablement là l'unique raison. Il a fini par

trouver que cela lui coûtait trop cher, de coucher toujours chez lui.

Il est arrivé, par économie domestique, aux mêmes principes que tu

poses en philosophe.

On frappait les trois coups pour le dernier acte. Les deux amis se

retournèrent, ôtèrent leur chapeau et s'assirent.

IV

Dans le coupé qui les ramenait chez eux après la représentation de

l'Opéra, le comte et la comtesse de Mascaret, assis côte à côte, se

taisaient. Mais voilà que le mari, tout à coup, dit à sa femme:

--Gabrielle!

--Que me voulez-vous?

--Ne trouvez-vous pas que ça a assez duré!

--Quoi donc?

--L'abominable supplice auquel, depuis six ans, vous me condamnez.

--Que voulez-vous, je n'y puis rien.

--Dites-moi lequel, enfin?

--Jamais.

--Songez que je ne puis plus voir mes enfants, les sentir autour de

moi, sans avoir le coeur broyé par ce doute. Dites-moi lequel, et je

vous jure que je pardonnerai, que je le traiterai comme les autres.

--Je n'en ai pas le droit.

--Vous ne voyez donc pas que je ne peux plus supporter cette vie,

cette pensée qui me ronge, et cette question que je me pose sans

cesse, cette question qui me torture chaque fois que je les regarde.

J'en deviens fou.

Elle demanda:

--Vous avez donc beaucoup souffert?

--Affreusement. Est-ce que j'aurais accepté, sans cela, l'horreur de

vivre à votre côté, et l'horreur, plus grande encore, de sentir, de

savoir parmi eux qu'il y en a un, que je ne puis connaître, et qui

m'empêche d'aimer les autres.

Elle répéta:

--Alors, vous avez vraiment souffert beaucoup?

Il répondit d'une voix contenue et douloureuse:

--Mais, puisque je vous répète tous les jours que c'est pour moi un

intolérable supplice. Sans cela, serais-je revenu? serais-je demeuré

dans cette maison, près de vous et près d'eux, si je ne les aimais

pas, eux. Ah! vous vous êtes conduite avec moi d'une façon abominable.

J'ai pour mes enfants la seule tendresse de mon coeur; vous le savez

bien. Je suis pour eux un père des anciens temps, comme j'ai été pour

vous le mari des anciennes familles, car je reste, moi, un homme

d'instinct, un homme de la nature, un homme d'autrefois. Oui, je

l'avoue, vous m'avez rendu jaloux atrocement, parce que vous êtes une

femme d'une autre race, d'une autre âme, avec d'autres besoins. Ah!

les choses que vous m'avez dites, je ne les oublierai jamais. A partir

de ce jour, d'ailleurs, je ne me suis plus soucié de vous. Je ne vous

ai pas tuée parce que je n'aurais plus gardé un moyen sur la terre de

découvrir jamais lequel de nos ... de vos enfants n'est pas à moi.

J'ai attendu, mais j'ai souffert plus que vous ne sauriez croire, car

je n'ose plus les aimer, sauf les deux aînés peut-être; je n'ose plus

les regarder, les appeler, les embrasser, je ne peux plus en prendre

un sur mes genoux sans me demander: «N'est-ce pas celui-là?» J'ai été

avec vous correct et même doux et complaisant depuis six ans.

Dites-moi la vérité et je vous jure que je ne ferai rien de mal.

Dans l'ombre de la voiture, il crut deviner qu'elle était émue, et

sentant qu'elle allait enfin parler.

--Je vous en prie, dit-il, je vous en supplie ...

Elle murmura:

--J'ai été peut-être plus coupable que vous ne croyez. Mais je ne

pouvais pas, je ne pouvais plus continuer cette vie odieuse de

grossesses. Je n'avais qu'un moyen de vous chasser de mon lit. J'ai

menti devant Dieu, et j'ai menti, la main levée sur la tête de mes

enfants, car je ne vous ai jamais trompé.

Il lui saisit le bras dans l'ombre, et le serrant comme il avait fait

au jour terrible de leur promenade au bois, il balbutia:

--Est-ce vrai?

--C'est vrai.

Mais lui, soulevé d'angoisse, gémit:

--Ah! je vais retomber en de nouveaux doutes qui ne finiront plus!

Quel jour avez-vous menti, autrefois ou aujourd'hui? Comment vous

croire à présent? Comment croire une femme après cela? Je ne saurai

plus jamais ce que je dois penser. J'aimerais mieux que vous m'eussiez

dit: «C'est Jacques, ou c'est Jeanne.»

La voiture pénétrait dans la cour de l'hôtel. Quand elle se fut

arrêtée devant le perron, le comte descendit le premier et offrit,

comme toujours, le bras à sa femme pour gravir les marches.

Puis, dès qu'ils atteignirent le premier étage:

--Puis-je vous parler encore quelques instants, dit-il?

Elle répondit:

--Je veux bien.

Ils entrèrent dans un petit salon, dont un valet de pied, un peu

surpris, alluma les bougies.

Puis, quand ils furent seuls, il reprit:

--Comment savoir la vérité? Je vous ai supplié mille fois de parler,

vous êtes restée muette, impénétrable, inflexible, inexorable, et

voilà qu'aujourd'hui vous venez me dire que vous avez menti. Pendant

six ans vous avez pu me laisser croire une chose pareille! Non, c'est

aujourd'hui que vous mentez, je ne sais pourquoi, par pitié pour moi,

peut-être? Elle répondit avec un air sincère et convaincu:

--Mais sans cela j'aurais eu encore quatre enfants pendant les six

dernières années.

Il s'écria:

--C'est une mère qui parle ainsi?

--Ah! dit-elle, je ne me sens pas du tout la mère des enfants qui ne

sont pas nés, il me suffit d'être la mère de ceux que j'ai et de les

aimer de tout mon coeur. Je suis, nous sommes des femmes du monde

civilisé, monsieur. Nous ne sommes plus et nous refusons d'être de

simples femelles qui repeuplent la terre.

Elle se leva; mais il lui saisit les mains.

--Un mot, un mot seulement, Gabrielle. Dites-moi la vérité?

--Je viens de vous la dire. Je ne vous ai jamais trompé.

Il la regardait bien en face, si belle, avec ses yeux gris comme des

ciels froids. Dans sa sombre coiffure, dans cette nuit opaque des

cheveux noirs luisait le diadème poudré de diamants, pareil à une voie

lactée. Alors, il sentit soudain, il sentit par une sorte d'intuition

que cet être là n'était plus seulement une femme destinée à perpétuer

sa race, mais le produit bizarre et mystérieux de tous nos désirs

compliqués, amassés en nous par les siècles, détournés de leur but

primitif et divin, errant vers une beauté mystique, entrevue et

insaisissable. Elles sont ainsi quelques-unes qui fleurissent

uniquement pour nos rêves, parées de tout ce que la civilisation a

mis de poésie, ce luxe idéal, de coquetterie et de charme esthétique

autour de la femme, cette statue de chair qui avive, autant que les

fièvres sensuelles, d'immatériels appétits.

L'époux demeurait debout devant elle, stupéfait de cette tardive et

obscure découverte, touchant confusément la cause de sa jalousie

ancienne, et comprenant mal tout cela.

Il dit enfin:

--Je vous crois. Je sens qu'en ce moment vous ne mentez pas; et,

autrefois en effet, il m'avait toujours semblé que vous mentiez.

Elle lui tendit la main.

--Alors, nous sommes amis?

Il prit cette main et la baisa, en répondant:

--Nous sommes amis. Merci, Gabrielle.

Puis il sortit, en la regardant toujours, émerveillé qu'elle fût

encore si belle, et sentant naître en lui une émotion étrange, plus

redoutable peut-être que l'antique et simple amour!

LE CHAMP D'OLIVIERS

I

Quand les hommes du port, du petit port provençal de Garandou, au fond

de la baie Pisca, entre Marseille et Toulon, aperçurent la barque de

l'abbé Vilbois qui revenait de la pêche, ils descendirent sur la plage

pour aider à tirer le bateau.

L'abbé était seul dedans, et il ramait comme un vrai marin, avec une

énergie rare malgré ses cinquante-huit ans. Les manches retroussées

sur des bras musculeux, la soutane relevée en bas et serrée entre les

genoux, un peu déboutonnée sur la poitrine, son tricorne sur le banc à

son côté, et la tête coiffée d'un chapeau cloche en liège recouvert de

toile blanche, il avait l'air d'un solide et bizarre ecclésiastique

des pays chauds, fait pour les aventures plus que pour dire la messe.

De temps en temps, il regardait derrière lui pour bien reconnaître le

point d'abordage, puis il recommençait à tirer, d'une façon rythmée,

méthodique et forte, pour montrer, une fois de plus, à ces mauvais

matelots du Midi, comment nagent les hommes du Nord.

La barque lancée toucha le sable et glissa dessus comme si elle allait

gravir toute la plage en y enfonçant sa quille; puis elle s'arrêta

net, et les cinq hommes qui regardaient venir le curé s'approchèrent,

affables, contents, sympathiques au prêtre.

--Eh ben! dit l'un avec son fort accent de Provence, bonne pêche,

monsieur le curé?

L'abbé Vilbois rentra ses avirons, retira son chapeau cloche pour se

couvrir de son tricorne, abaissa ses manches sur ses bras, reboutonna

sa soutane, puis ayant repris sa tenue et sa prestance de desservant

du village, il répondit avec fierté:

--Oui, oui, très bonne, trois loups, deux murènes et quelques

girelles.

Les cinq pêcheurs s'étaient approchés de la barque, et penchés

au-dessus du bordage, ils examinaient, avec un air de connaisseurs,

les bêtes mortes, les loups gras, les murènes à tête plate, hideux

serpents de mer, et les girelles violettes striées en zigzag de bandes

dorées de la couleur des peaux d'oranges.

Un d'eux dit:

--Je vais vous porter ça dans votre bastide, monsieur le curé.

--Merci, mon brave.

Ayant serré les mains, le prêtre se mit en route, suivi d'un homme et

laissant les autres occupés à prendre soin de son embarcation.

Il marchait à grands pas lents, avec un air de force et de dignité.

Comme il avait encore chaud d'avoir ramé avec tant de vigueur, il se

découvrait par moments en passant sous l'ombre légère des oliviers,

pour livrer à l'air du soir, toujours tiède, mais un peu calmé par une

vague brise du large, son front carré, couvert de cheveux blancs,

droits et ras, un front d'officier bien plus qu'un front de prêtre. Le

village apparaissait sur une butte, au milieu d'une large vallée

descendant en plaine vers la mer.

C'était par un soir de juillet. Le soleil éblouissant, tout près

d'atteindre la crête dentelée de collines lointaines, allongeait en

biais sur la route blanche, ensevelie sous un suaire de poussière,

l'ombre interminable de l'ecclésiastique dont le tricorne démesuré

promenait dans le champ voisin une large tache sombre qui semblait

jouer à grimper vivement sur tous les troncs d'oliviers rencontrés,

pour retomber aussitôt par terre, où elle rampait entre les arbres.

Sous les pieds de l'abbé Vilbois, un nuage de poudre fine, de cette

farine impalpable dont sont couverts, en été, les chemins provençaux,

s'élevait, fumant autour de sa soutane qu'elle voilait et couvrait, en

bas, d'une teinte grise de plus en plus claire. Il allait, rafraîchi

maintenant et les mains dans ses poches, avec l'allure lente et

puissante d'un montagnard faisant une ascension. Ses yeux calmes

regardaient le village, son village où il était curé depuis vingt ans,

village choisi par lui, obtenu par grande faveur, où il comptait

mourir. L'église, son église, couronnait le large cône des maisons

entassées autour d'elle, de ses deux tours de pierre brune, inégales

et carrées, qui dressaient dans ce beau vallon méridional leurs

silhouettes anciennes plus pareilles à des défenses de château fort,

qu'à des clochers de monument sacré.

L'abbé était content, car il avait pris trois loups, deux murènes et

quelques girelles.

Il aurait ce nouveau petit triomphe auprès de ses paroissiens, lui,

qu'on respectait surtout, parce qu'il était peut-être, malgré son âge,

l'homme le mieux musclé du pays. Ces légères vanités innocentes

étaient son plus grand plaisir. Il tirait au pistolet de façon à

couper des tiges de fleurs, faisait quelquefois des armes avec le

marchand de tabac, son voisin, ancien prévôt de régiment, et il

nageait mieux que personne sur la côte.

C'était d'ailleurs un ancien homme du monde, fort connu jadis, fort

élégant, le baron de Vilbois, qui s'était fait prêtre, à trente-deux

ans, à la suite d'un chagrin d'amour.

Issu d'une vieille famille picarde, royaliste et religieuse, qui

depuis plusieurs siècles donnait ses fils à l'armée, à la magistrature

ou au clergé, il songea d'abord à entrer dans les ordres sur le

conseil de sa mère, puis sur les instances de son père il se décida à

venir simplement à Paris, faire son droit, et chercher ensuite quelque

grave fonction au Palais.

Mais pendant qu'il achevait ses études, son père succomba à une

pneumonie à la suite de chasses au marais, et sa mère, saisie par le

chagrin, mourut peu de temps après. Donc, ayant hérité soudain d'une

grosse fortune, il renonça à des projets de carrière quelconque pour

se contenter de vivre en homme riche.

Beau garçon, intelligent bien que d'un esprit limité par des

croyances, des traditions et des principes, héréditaires comme ses

muscles de hobereau picard, il plut, il eut du succès dans le monde

sérieux, et goûta la vie en homme jeune, rigide, opulent et considéré.

Mais voilà qu'à la suite de quelques rencontres chez un ami il devint

amoureux d'une jeune actrice, d'une toute jeune élève du Conservatoire

qui débutait avec éclat à l'Odéon.

Il en devint amoureux avec toute la violence, avec tout l'emportement

d'un homme né pour croire à des idées absolues. Il en devint amoureux

en la voyant à travers le rôle romanesque où elle avait obtenu, le

jour même où elle se montra pour la première fois au public, un grand

succès.

Elle était jolie, nativement perverse, avec un air d'enfant naïf qu'il

appelait son air d'ange. Elle sut le conquérir complètement, faire de

lui un de ces délirants forcenés, un de ces déments en extase qu'un

regard ou qu'une jupe de femme brûle sur le bûcher des Passions

Mortelles. Il la prit donc pour maîtresse, lui fit quitter le théâtre,

et l'aima, pendant quatre ans, avec une ardeur toujours grandissante.

Certes, malgré son nom et les traditions d'honneur de sa famille, il

aurait fini par l'épouser, s'il n'avait découvert, un jour qu'elle le

trompait depuis longtemps avec l'ami qui la lui avait fait connaître.

Le drame fut d'autant plus terrible qu'elle était enceinte, et qu'il

attendait la naissance de l'enfant pour se décider au mariage.

Quant il tint entre ses mains les preuves, des lettres, surprises dans

un tiroir, il lui reprocha son infidélité, sa perfidie, son ignominie,

avec toute la brutalité du demi-sauvage qu'il était.

Mais elle, enfant des trottoirs de Paris, impudente autant

qu'impudique, sûre de l'autre homme comme de celui-là, hardie

d'ailleurs comme ces filles du peuple qui montent aux barricades par

simple crânerie, le brava et l'insulta; et comme il levait la main,

elle lui montra son ventre.

Il s'arrêta, pâlissant, songea qu'un descendant de lui était là, dans

cette chair souillée, dans ce corps vil, dans cette créature immonde,

un enfant de lui! Alors il se rua sur elle pour les écraser tous les

deux, anéantir cette double honte. Elle eut peur, se sentant perdue,

et comme elle roulait sous son poing, comme elle voyait son pied prêt

à frapper par terre le flanc gonflé où vivait déjà un embryon d'homme,

elle lui cria, les mains tendues pour arrêter les coups:

--Ne me tue point. Ce n'est pas à toi, c'est à lui.

Il fit un bond en arrière, tellement stupéfait, tellement bouleversé

que sa fureur resta suspendue comme son talon, et il balbutia.

--Tu ... tu dis?

Elle, folle de peur tout à coup devant la mort entrevue dans les yeux

et dans le geste terrifiants de cet homme, répéta:

--Ce n'est pas à toi, c'est à lui.

Il murmura, les dents serrées, anéanti:

--L'enfant?

--Oui.

--Tu mens.

Et, de nouveau, il commença le geste du pied qui va écraser quelqu'un,

tandis que sa maîtresse, redressée à genoux, essayant de reculer,

balbutiait toujours.

--Puisque je te dis que c'est à lui. S'il était à toi, est-ce que je

ne l'aurais pas eu depuis longtemps?

Cet argument le frappa comme la vérité même. Dans un de ces éclairs de

pensée où tous les raisonnements apparaissent en même temps avec une

illuminante clarté, précis, irréfutables, concluants, irrésistibles,

il fut convaincu, il fut sûr qu'il n'était point le père du misérable

enfant de gueuse qu'elle portait en elle; et, soulagé, délivré,

presque apaisé soudain, il renonça à détruire cette infâme créature.

Alors il lui dit d'une voix plus calme:

--Lève-toi, va-t-en, et que je ne te revoie jamais.

Elle obéit, vaincue, et s'en alla.

Il ne la revit jamais.

Il partit de son côté. Il descendit vers le Midi, vers le soleil, et

s'arrêta dans un village, debout au milieu d'un vallon, au bord de la

Méditerranée. Une auberge lui plut qui regardait la mer; il y prit une

chambre et y resta. Il y demeura dix-huit mois, dans le chagrin, dans

le désespoir, dans un isolement complet. Il y vécut avec le souvenir

dévorant de la femme traîtresse, de son charme, de son enveloppement,

de son ensorcellement inavouable, et avec le regret de sa présence et

de ses caresses.

Il errait par les vallons provençaux, promenant au soleil tamisé par

les grisâtres feuillettes des oliviers, sa pauvre tête malade où

vivait une obsession.

Mais ses anciennes idées pieuses, l'ardeur un peu calmée de sa foi

première lui revinrent au coeur tout doucement dans cette solitude

douloureuse. La religion qui lui était apparue autrefois comme un

refuge contre la vie inconnue, lui apparaissait maintenant comme un

refuge contre la vie trompeuse et torturante. Il avait conservé des

habitudes de prière. Il s'y attacha dans son chagrin, et il allait

souvent, au crépuscule, s'agenouiller dans l'église assombrie où

brillait seul, au fond du choeur, le point de feu de la lampe,

gardienne sacrée du sanctuaire, symbole de la présence divine.

Il confia sa peine à ce Dieu, à son Dieu, et lui dit toute sa misère.

Il lui demandait conseil, pitié, secours, protection, consolation, et

dans son oraison répétée chaque jour plus fervente, il mettait chaque

fois une émotion plus forte.

Son coeur meurtri, rongé par l'amour d'une femme, restait ouvert et

palpitant, avide toujours de tendresse; et peu à peu, à force de

prier, de vivre en ermite avec des habitudes de piété grandissantes,

de s'abandonner à cette communication secrète des âmes dévotes avec le

Sauveur qui console et attire les misérables, l'amour mystique de Dieu

entra en lui et vainquit l'autre.

Alors il reprit ses premiers projets, et se décida à offrir à l'Église

une vie brisée qu'il avait failli lui donner vierge.

Il se fit donc prêtre. Par sa famille, par ses relations il obtint

d'être nommé desservant de ce village provençal où le hasard l'avait

jeté, et, ayant consacré à des oeuvres bienfaisantes une grande partie

de sa fortune, n'ayant gardé que ce qui lui permettrait de demeurer

jusqu'à sa mort utile et secourable aux pauvres, il se réfugia dans

une existence calme de pratiques pieuses et de dévouement à ses

semblables.

Il fut un prêtre à vues étroites, mais bon, une sorte de guide

religieux à tempérament de soldat, un guide de l'église qui conduisait

par force dans le droit chemin l'humanité errante, aveugle, perdue en

cette forêt de la vie où tous nos instincts, nos goûts, nos désirs,

sont des sentiers qui égarent. Mais beaucoup de l'homme d'autrefois

restait toujours vivant en lui. Il ne cessa pas d'aimer les exercices

violents, les nobles sports, les armes, et il détestait les femmes,

toutes, avec une peur d'enfant devant un mystérieux danger.

II

Le matelot qui suivait le prêtre se sentait sur la langue une envie

toute méridionale de causer. Il n'osait pas, car l'abbé exerçait sur

ses ouailles un grand prestige. À la fin il s'y hasarda.

--Alors, dit-il, vous vous trouvez bien dans votre bastide, monsieur

le curé?

Cette bastide était une de ces maisons microscopiques où les

provençaux des villes et des villages vont se nicher, en été, pour

prendre l'air. L'abbé avait loué cette case dans un champ, à cinq

minutes de son presbytère, trop petit et emprisonné au centre de la

paroisse, contre l'église.

Il n'habitait pas régulièrement, même en été, cette campagne; il y

allait seulement passer quelques jours de temps en temps, pour vivre

en pleine verdure et tirer au pistolet.

--Oui, mon ami, dit le prêtre, je m'y trouve très bien.

La demeure basse apparaissait bâtie au milieu des arbres, peinte en

rose, zébrée, hachée, coupée en petits morceaux par les branches et

les feuilles des oliviers dont était planté le champ sans clôture où

elle semblait poussée comme un champignon de Provence.

On apercevait aussi une grande femme qui circulait devant la porte en

préparant une petite table à dîner où elle posait à chaque retour,

avec une lenteur méthodique, un seul couvert, une assiette, une

serviette, un morceau de pain, un verre à boire. Elle était coiffée du

petit bonnet des arlésiennes, cône pointu de soie ou de velours noir

sur qui fleurit un champignon blanc.

Quand l'abbé fut à portée de la voix, il lui cria:

--Eh! Marguerite?

Elle s'arrêta pour regarder, et reconnaissant son maître:

--Tè c'est vous, monsieur le curé?

--Oui. Je vous apporte une belle pêche, vous allez tout de suite me

faire griller un loup, un loup au beurre, rien qu'au beurre, vous

entendez?

La servante, venue au devant des hommes, examinait d'un oeil

connaisseur les poissons portés par le matelot.

--C'est que nous avons déjà une poule au riz, dit-elle.

--Tant pis, le poisson du lendemain ne vaut pas le poisson sortant de

l'eau. Je vais faire une petite fête de gourmand, ça ne m'arrive pas

trop souvent; et puis, le péché n'est pas gros.

La femme choisissait le loup, et comme elle s'en allait en

l'emportant, elle se retourna:

--Ah! Il est venu un homme vous chercher trois fois, monsieur le curé.

Il demanda avec indifférence.

--Un homme! Quel genre d'homme?

--Mais un homme qui ne se recommande pas de lui-même.

--Quoi! Un mendiant?

--Peut-être, oui, je ne dis pas. Je croirais plutôt un maoufatan.

L'abbé Vilbois se mit à rire de ce mot provençal qui signifie

malfaiteur, rôdeur de routes, car il connaissait l'âme timorée de

Marguerite qui ne pouvait séjourner à la bastide sans s'imaginer tout

le long des jours et surtout des nuits qu'ils allaient être

assassinés.

Il donna quelques sous au marin qui s'en alla, et, comme il disait,

ayant conservé toutes ses habitudes de soins et de tenue d'ancien

mondain:--«Je vas me passer un peu d'eau sur le nez et sur les

mains»,--Marguerite lui cria de sa cuisine où elle grattait à rebours,

avec un couteau, le dos du loup dont les écailles un peu tachées de

sang se détachaient comme d'infimes piécettes d'argent.

--Tenez le voilà!

L'abbé vira vers la route et aperçut en effet un homme, qui lui parut,

de loin, fort mal vêtu, et qui s'en venait, à petits pas, vers la

maison. Il l'attendit, souriant encore de la terreur de sa domestique,

et pensant: «Ma foi, je crois qu'elle a raison, il a bien l'air d'un

maoufatan».

L'inconnu approchait, les mains dans ses poches, les yeux sur le

prêtre, sans se hâter. Il était jeune, portait toute la barbe blonde

et frisée; et des mèches de cheveux se roulaient en boucles au sortir

d'un chapeau de feutre mou, tellement sale et défoncé que personne

n'en aurait pu deviner la couleur et la forme premières. Il avait un

long pardessus marron, une culotte dentelée autour des chevilles, et

il était chaussé d'espadrilles, ce qui lui donnait une démarche molle,

muette, inquiétante, un pas imperceptible de rôdeur.

Quant il fut à quelques enjambées de l'ecclésiastique, il ôta la loque

qui lui abritait le front, en se découvrant avec un air un peu

théâtral, et montrant une tête flétrie, crapuleuse et jolie, chauve

sur le sommet du crâne, marque de fatigue ou de débauche précoce, car

cet homme assurément n'avait pas plus de vingt-cinq ans.

Le prêtre, aussitôt, se découvrit aussi, devinant et sentant que ce

n'était pas là le vagabond ordinaire, l'ouvrier sans travail ou le

repris de justice errant entre deux prisons et qui ne sait plus guère

parler que le langage mystérieux des bagnes.

--Bonjour, monsieur le curé, dit l'homme. Le prêtre répondit

simplement: «Je vous salue» ne voulant pas appeler «Monsieur» ce

passant suspect et haillonneux. Ils se contemplaient fixement et

l'abbé Vilbois, devant le regard de ce rôdeur, se sentait troublé, ému

comme en face d'un ennemi inconnu, envahi par une de ces inquiétudes

étranges qui se glissent en frissons dans la chair et dans le sang.

A la fin, le vagabond reprit:

--Eh bien! me reconnaissez-vous?

Le prêtre, très étonné, répondit:

--Moi, pas du tout, je ne vous connais point.

--Ah! vous ne me connaissez point. Regardez-moi davantage.

--J'ai beau vous regarder, je ne vous ai jamais vu.

--Ça c'est vrai, reprit l'autre, ironique, mais je vais vous montrer

quelqu'un que vous connaissez mieux.

Il se recoiffa et déboutonna son pardessus. Sa poitrine était nue

dedans. Une ceinture rouge, roulée autour de son ventre maigre,

retenait sa culotte au-dessus de ses hanches.

Il prit dans sa poche une enveloppe, une de ces invraisemblables

enveloppes que toutes les taches possibles ont marbrées, une de ces

enveloppes qui gardent, dans les doublures des gueux errants, les

papiers quelconques, vrais ou faux, volés ou légitimes, précieux

défenseurs de la liberté contre le gendarme rencontré. Il en tira une

photographie, une de ces cartes grandes comme une lettre, qu'on

faisait souvent autrefois, jaunie, fatiguée, traînée longtemps

partout, chauffée contre la chair de cet homme et ternie par sa

chaleur.

Alors, l'élevant à côté de sa figure, il demanda:

--Et celui-là, le connaissez-vous?

L'abbé fit deux pas pour mieux voir et demeura pâlissant, bouleversé,

car c'était son propre portrait, fait pour Elle, à l'époque lointaine

de son amour.

Il ne répondait rien, ne comprenant pas.

--Le vagabond répéta:

--Le reconnaissez-vous, celui-là?

Et le prêtre balbutia:

--Mais oui.

--Qui est-ce?

--C'est moi.

--C'est bien vous?

--Mais oui.

--Eh bien! regardez-nous, tous les deux, maintenant, votre portrait et

moi?

Il avait vu déjà, le misérable homme, il avait vu que ces deux êtres,

celui de la carte et celui qui riait à côté, se ressemblaient comme

deux frères, mais il ne comprenait pas encore, et il bégaya:

--Que me voulez-vous, enfin?

Alors, le gueux, d'une voix méchante:

--Ce que je veux, mais je veux que vous me reconnaissiez d'abord.

--Qui êtes-vous donc?

--Ce que je suis? Demandez-le à n'importe qui sur la route,

demandez-le à votre bonne, allons le demander au maire du pays si vous

voulez, en lui montrant ça; et il rira bien, c'est moi qui vous le

dis. Ah! vous ne voulez pas reconnaître que je suis votre fils, papa

curé?

Alors le vieillard, levant ses bras en un geste biblique et désespéré,

gémit:

--Ça n'est pas vrai.

Le jeune homme s'approcha tout contre lui, face à face.

--Ah! ça n'est pas vrai. Ah! l'abbé, il faut cesser de mentir,

entendez-vous?

Il avait une figure menaçante et les poings fermés, et il parlait avec

une conviction si violente, que le prêtre, reculant toujours, se

demandait lequel des deux se trompait en ce moment.

Encore une fois, cependant, il affirma:

--Je n'ai jamais eu d'enfant.

L'autre ripostant:

--Et pas de maîtresse, peut-être?

Le vieillard prononça résolument un seul mot, un fier aveu:

--Si.

--Et cette maîtresse n'était pas grosse quand vous l'avez chassée?

Soudain, la colère ancienne, étouffée vingt-cinq ans plus tôt, non pas

étouffée, mais murée au fond du coeur de l'amant, brisa les voûtes de

foi, de dévotion résignée, de renoncement à tout, qu'il avait

construites sur elle, et, hors de lui, il cria:

--Je l'ai chassée parce qu'elle m'avait trompé et qu'elle portait en

elle l'enfant d'un autre, sans quoi, je l'aurais tuée, monsieur, et

vous avec elle.

Le jeune homme hésita, surpris à son tour par l'emportement sincère du

curé, puis il répliqua plus doucement:

--Qui vous a dit ça que c'était l'enfant d'un autre?

--Mais elle, elle-même, en me bravant.

Alors, le vagabond, sans contester cette affirmation, conclut avec un

ton indifférent de voyou qui juge une cause:

--Eh ben! c'est maman qui s'est trompée en vous narguant, v'là tout.

Redevenant aussi plus maître de lui, après ce mouvement de fureur,

l'abbé, à son tour, interrogea:

--Et qui vous a dit, à vous, que vous étiez mon fils?

--Elle, en mourant, m'sieu l'curé.... Et puis ça!

Et il tendait, sous les yeux du prêtre, la petite photographie.

Le vieillard la prit, et lentement, longuement, le coeur soulevé

d'angoisse, il compara ce passant inconnu avec son ancienne image, et

il ne douta plus, c'était bien son fils.

Une détresse emporta son âme, une émotion inexprimable, affreusement

pénible, comme le remords d'un crime ancien. Il comprenait un peu, il

devinait le reste, il revoyait la scène brutale de la séparation.

C'était pour sauver sa vie, menacée par l'homme outragé, que la femme,

la trompeuse et perfide femelle lui avait jeté ce mensonge. Et le

mensonge avait réussi. Et un fils de lui était né, avait grandi, était

devenu ce sordide coureur de routes, qui sentait le vice comme un bouc

sent la bête.

Il murmura:

--Voulez-vous faire quelques pas avec moi, pour nous expliquer

davantage?

L'autre se mit à ricaner.

--Mais, parbleu! C'est bien pour cela que je suis venu.

Ils s'en allèrent ensemble, côte à côte, par le champ d'oliviers. Le

soleil avait disparu. La grande fraîcheur des crépuscules du Midi

étendait sur la campagne un invisible manteau froid. L'abbé

frissonnait et levant soudain les yeux, dans un mouvement habituel

d'officiant, il aperçut partout autour de lui, tremblotant sur le

ciel, le petit feuillage grisâtre de l'arbre sacré qui avait abrité

sous son ombre frêle la plus grande douleur, la seule défaillance du

Christ.

Une prière jaillit de lui, courte et désespérée, faite avec cette voix

intérieure qui ne passe point par la bouche et dont les croyants

implorent le Sauveur: «Mon Dieu, secourez-moi.»

Puis se tournant vers son fils:

--Alors, votre mère est morte?

Un nouveau chagrin s'éveillait en lui, en prononçant ces paroles:

«Votre mère est morte» et crispait son coeur, une étrange misère de la

chair de l'homme qui n'a jamais fini d'oublier, et un cruel écho de la

torture qu'il avait subie, mais plus encore peut-être, puisqu'elle

était morte, un tressaillement de ce délirant et court bonheur de

jeunesse dont rien maintenant ne restait plus que la plaie de son

souvenir.

Le jeune homme répondit:

--Oui, monsieur le curé, ma mère est morte.

--Y a-t-il longtemps?

--Oui, trois ans déjà.

Un doute nouveau envahit le prêtre.

--Et comment n'êtes-vous pas venu me trouver plus tôt?

L'autre hésita.

--Je n'ai pas pu. J'ai eu des empêchements ... Mais, pardonnez-moi

d'interrompre ces confidences que je vous ferai plus tard, aussi

détaillées qu'il vous plaira, pour vous dire que je n'ai rien mangé

depuis hier matin.

Une secousse de pitié ébranla tout le vieillard, et, tendant

brusquement les deux mains.

--Oh! mon pauvre enfant, dit-il.

Le jeune homme reçut ces grandes mains tendues, qui enveloppèrent ses

doigts, plus minces, tièdes et fiévreux.

Puis il répondit avec cet air de blague qui ne quittait guère ses

lèvres:

--Eh ben! vrai, je commence à croire que nous nous entendrons tout de

même.

Le curé se mit à marcher.

--Allons dîner, dit-il.

Il songeait soudain, avec une petite joie instinctive, confuse et

bizarre, au beau poisson péché par lui, qui joint à la poule au riz,

ferait, ce jour-là, un bon repas pour ce misérable enfant.

L'Arlésienne, inquiète et déjà grondeuse, attendait devant la porte.

--Marguerite, cria l'abbé, enlevez la table et portez-la dans la

salle, bien vite, bien vite, et mettez deux couverts, mais bien vite.

La bonne restait effarée, à la pensée que son maître allait dîner

avec ce malfaiteur.

Alors, l'abbé Vilbois, se mit lui-même à desservir et à transporter,

dans l'unique pièce du rez-de-chaussée, le couvert préparé pour lui.

Cinq minutes plus tard, il était assis, en face du vagabond, devant

une soupière pleine de soupe aux choux, qui faisait monter, entre

leurs visages, un petit nuage de vapeur bouillante.

III

Quand les assiettes furent pleines, le rôdeur se mit à avaler sa soupe

avidement par cuillerées rapides. L'abbé n'avait plus faim, et il

humait seulement avec lenteur le savoureux bouillon des choux,

laissant le pain au fond de son assiette.

Tout à coup il demanda:

--Comment vous appelez-vous?

L'homme rit, satisfait d'apaiser sa faim.

--Père inconnu, dit-il, pas d'autre nom de famille que celui de ma

mère que vous n'aurez probablement pas encore oublié. J'ai, par

contre, deux prénoms qui ne me vont guère, entre parenthèses,

«Philippe-Auguste.»

L'abbé pâlit et demanda, la gorge serrée:

--Pourquoi vous a-t-on donné ces prénoms?

Le vagabond haussa les épaules.

--Vous devez bien le deviner. Après vous avoir quitté, maman a voulu

faire croire à votre rival que j'étais à lui, et il l'a cru à peu près

jusqu'à mon âge de quinze ans. Mais, à ce moment-là, j'ai commencé à

vous ressembler trop. Et il m'a renié, la canaille. On m'avait donc

donné ses deux prénoms, Philippe-Auguste; et si j'avais eu la chance

de ne ressembler à personne ou d'être simplement le fils d'un

troisième larron qui ne se serait pas montré, je m'appellerais

aujourd'hui le vicomte Philippe-Auguste de Pravallon, fils tardivement

reconnu du comte du même nom, sénateur. Moi, je me suis baptisé. «Pas

de veine.»

--Comment savez-vous tout cela?

--Parce qu'il y a eu des explications devant moi, parbleu, et de rudes

explications, allez. Ah! c'est ça qui vous apprend la vie.

Quelque chose de plus pénible et de plus tenaillant que tout ce qu'il

avait ressenti et souffert depuis une demi-heure oppressait le prêtre.

C'était en lui une sorte d'étouffement qui commençait, qui allait

grandir et finirait par le tuer, et cela lui venait, non pas tant des

choses qu'il entendait, que de la façon dont elles étaient dites et de

la figure de crapule du voyou qui les soulignait. Entre cet homme et

lui, entre son fils et lui, il commençait à sentir à présent ce

cloaque des saletés morales qui sont, pour certaines âmes, de mortels

poisons. C'était son fils cela? Il ne pouvait encore le croire. Il

voulait toutes les preuves, toutes; tout apprendre, tout entendre,

tout écouter, tout souffrir. Il pensa de nouveau aux oliviers qui

entouraient sa petite bastide, et il murmura pour la seconde fois:

«Oh! mon Dieu, secourez-moi.»

Philippe-Auguste avait fini sa soupe. Il demanda:

--On ne mange donc plus, l'Abbé?

Comme la cuisine se trouvait en dehors de la maison, dans un bâtiment

annexé, et que Marguerite ne pouvait entendre la voix de son curé, il

la prévenait de ses besoins par quelques coups donnés sur un gong

chinois suspendu près du mur, derrière lui.

Il prit donc le marteau de cuir et heurta plusieurs fois la plaque

ronde de métal. Un son, faible d'abord, s'en échappa, puis grandit,

s'accentua, vibrant, aigu, suraigu, déchirant, horrible plainte du

cuivre frappé.

La bonne apparut. Elle avait une figure crispée et elle jetait des

regards furieux sur le maoufatan comme si elle eut pressenti, avec son

instinct de chien fidèle, le drame abattu sur son maître. En ses mains

elle tenait le loup grillé d'où s'envolait une savoureuse odeur de

beurre fondu. L'abbé, avec une cuiller, fendit le poisson d'un bout à

l'autre, et offrant le filet du dos à l'enfant de sa jeunesse:

--C'est moi qui l'ai pris tantôt, dit-il, avec un reste de fierté qui

surnageait dans sa détresse.

Marguerite ne s'en allait pas.

Le prêtre reprit:

--Apportez du vin, du bon, du vin blanc du cap Corse.

Elle eut presque un geste de révolte, et il dut répéter, en prenant un

air sévère: «Allez, deux bouteilles». Car, lorsqu'il offrait du vin à

quelqu'un, plaisir rare, il s'en offrait toujours une bouteille à

lui-même.

Philippe-Auguste, radieux, murmura.

--Chouette. Une bonne idée. Il y a longtemps que je n'ai mangé comme

ça.

La servante revint au bout de deux minutes. L'abbé les jugea longues

comme deux éternités, car un besoin de savoir lui brûlait à présent le

sang, dévorant ainsi qu'un feu d'enfer.

Les bouteilles étaient débouchées, mais la bonne restait là, les yeux

fixés sur l'homme.

--Laissez-nous--dit le curé.

Elle fit semblant de ne pas entendre.

Il reprit presque durement:

--Je vous ai ordonné de nous laisser seuls.

Alors elle s'en alla.

Philippe-Auguste mangeait le poisson avec une précipitation vorace;

et son père le regardait, de plus en plus surpris et désolé de tout ce

qu'il découvrait de bas sur cette figure qui lui ressemblait tant. Les

petits morceaux que l'abbé Vilbois portait à ses lèvres, lui

demeuraient dans la bouche, sa gorge serrée refusant de les laisser

passer; et il les mâchait longtemps, cherchant, parmi toutes les

questions qui lui venaient à l'esprit, celle dont il désirait le plus

vite la réponse.

Il finit par murmurer:

--De quoi est-elle morte?

--De la poitrine.

--A-t-elle été longtemps malade?

--Dix-huit mois, à peu près.

--D'où cela lui était-il venu?

--On ne sait pas.

Ils se turent. L'abbé songeait. Tant de choses l'oppressaient qu'il

aurait voulu déjà connaître, car depuis le jour de la rupture, depuis

le jour où il avait failli la tuer, il n'avait rien su d'elle. Certes,

il n'avait pas non plus désiré savoir, car il l'avait jetée avec

résolution dans une fosse d'oubli, elle, et ses jours de bonheur; mais

voilà qu'il sentait naître en lui tout à coup, maintenant qu'elle

était morte, un ardent désir d'apprendre, un désir jaloux, presque un

désir d'amant.

Il reprit:

--Elle n'était pas seule, n'est-ce pas?

--Non, elle vivait toujours avec lui.

Le vieillard tressaillit.

--Avec lui! Avec Pravallon?

--Mais oui.

Et l'homme jadis trahi, calcula que cette même femme qui l'avait

trompé, était demeurée plus de trente ans avec son rival.

Ce fut presque malgré lui qu'il balbutia:

--Furent-ils heureux ensemble?

En ricanant, le jeune homme répondit:

--Mais oui, avec des hauts et des bas! Ça aurait été très bien sans

moi. J'ai toujours tout gâté, moi.

--Comment, et pourquoi? dit le prêtre.

--Je vous l'ai déjà raconté. Parce qu'il a cru que j'étais son fils

jusqu'à mon âge de quinze ans environ. Mais il n'était pas bête, le

vieux, il a bien découvert tout seul la ressemblance, et alors il y a

eu des scènes. Moi, j'écoutais aux portes. Il accusait maman de

l'avoir mis dedans. Maman ripostait: «Est-ce ma faute. Tu savais très

bien, quand tu m'as prise, que j'étais la maîtresse de l'autre.»

L'autre, c'était vous.

--Ah! ils parlaient donc de moi quelquefois?

--Oui, mais ils ne vous ont jamais nommé devant moi, sauf à la fin,

tout à la fin, aux derniers jours, quand maman s'est sentie perdue.

Ils avaient tout de même de la méfiance.

--Et vous ... vous avez appris de bonne heure que votre mère était

dans une situation irrégulière?

--Parbleu! Je ne suis pas naïf, moi, allez, et je ne l'ai jamais été.

Ça se devine tout de suite ces choses-là, dès qu'on commence à

connaître le monde.

Philippe-Auguste se versait à boire coup sur coup. Ses yeux

s'allumaient, son long jeûne lui donnant une griserie rapide.

Le prêtre s'en aperçut; il faillit l'arrêter, puis la pensée

l'effleura que l'ivresse rendait imprudent et bavard, et, prenant la

bouteille, il emplit de nouveau le verre du jeune homme.

Marguerite apportait la poule au riz. L'ayant posée sur la table, elle

fixa de nouveau ses yeux sur le rôdeur, puis elle dit à son maître

avec un air indigné:

--Mais regardez qu'il est saoul, monsieur le curé.

--Laisse-nous donc tranquilles, reprit le prêtre et va-t-en.

Elle sortit en tapant la porte.

Il demanda:

--Qu'est-ce qu'elle disait de moi, votre mère?

--Mais ce qu'on dit d'ordinaire d'un homme qu'on a lâché; que vous

n'étiez pas commode, embêtant pour une femme, et qui lui auriez rendu

la vie très difficile avec vos idées.

--Souvent elle a dit cela?

--Oui, quelquefois avec des subterfuges, pour que je ne comprenne

point, mais je devinais tout.

--Et vous, comment vous traitait-on dans cette maison?

--Moi? très bien d'abord, et puis très mal ensuite. Quand maman a vu

que je gâtais son affaire, elle m'a flanqué à l'eau.

--Comment ça?

--Comment ça! c'est bien simple. J'ai fait quelques fredaines vers

seize ans; alors ces gouapes-là m'ont mis dans une maison de

correction, pour se débarrasser de moi.

Il posa ses coudes sur la table, appuya ses deux joues sur ses deux

mains et, tout à fait ivre, l'esprit chaviré dans le vin, il fut saisi

tout à coup par une de ces irrésistibles envies de parler de soi qui

font divaguer les pochards en de fantastiques vantardises.

Et il souriait gentiment, avec une grâce féminine sur les lèvres, une

grâce perverse que le prêtre reconnut. Non seulement il la reconnut,

mais il la sentit, haïe et caressante, cette grâce qui l'avait conquis

et perdu jadis. C'était à sa mère que l'enfant, à présent,

ressemblait le plus, non par les traits du visage, mais par le regard

captivant et faux et surtout par la séduction du sourire menteur qui

semblait ouvrir la porte de la bouche à toutes les infamies du dedans.

Philippe-Auguste raconta:

--Ah! ah! ah! J'en ai eu une vie, moi, depuis la maison de correction,

une drôle de vie qu'un grand romancier payerait cher. Vrai, le père

Dumas, avec son \_Monte-Cristo\_, n'en a pas trouvé de plus cocasses que

celles qui me sont arrivées.

Il se tut, avec une gravité philosophique d'homme gris qui réfléchit,

puis, lentement:

--Quand on veut qu'un garçon tourne bien, on ne devrait jamais

l'envoyer dans une maison de correction, à cause des connaissances de

là-dedans, quoi qu'il ait fait. J'en avais fait une bonne, moi, mais

elle a mal tourné. Comme je me balladais avec trois camarades, un peu

éméchés tous les quatre, un soir, vers neuf heures, sur la

grand'route, auprès du gué de Folac, voilà que je rencontre une

voiture où tout le monde dormait, le conducteur et sa famille,

c'étaient des gens de Martinon qui revenaient de dîner à la ville. Je

prends le cheval par la bride, je le fais monter dans le bac du

passeur et je pousse le bac au milieu de la rivière. Ça fait du bruit,

le bourgeois qui conduisait se réveille, il ne voit rien, il fouette.

Le cheval part et saute dans le bouillon avec la voiture. Tous noyés!

Les camarades m'ont dénoncé. Ils avaient bien ri d'abord en me voyant

faire ma farce. Vrai, nous n'avions pas pensé que ça tournerait si

mal. Nous espérions seulement un bain, histoire de rire.

Depuis ça, j'en ai fait de plus raides pour me venger de la première,

qui ne méritait pas la correction, sur ma parole. Mais ce n'est pas la

peine de les raconter. Je vais vous dire seulement la dernière, parce

que celle-là elle vous plaira, j'en suis sûr. Je vous ai vengé, papa.

L'abbé regardait son fils avec des yeux terrifiés, et il ne mangeait

plus rien.

Philippe-Auguste allait se remettre à parler.

--Non, dit le prêtre, pas à présent, tout à l'heure.

Se retournant, il battit et fit crier la stridente cymbale chinoise.

Marguerite entra aussitôt.

Et son maître commanda, avec une voix si rude qu'elle baissa la tête,

effrayée et docile:

--Apporte-nous la lampe et tout ce que tu as encore à mettre sur la

table, puis tu ne paraîtras plus tant que je n'aurai pas frappé le

gong.

Elle sortit, revint et posa sur la nappe une lampe de porcelaine

blanche, coiffée d'un abat-jour vert, un gros morceau de fromage, des

fruits, puis s'en alla.

Et l'abbé dit résolument.

--Maintenant, je vous écoute.

Philippe-Auguste emplit avec tranquillité son assiette de dessert et

son verre de vin. La seconde bouteille était presque vide, bien que le

curé n'y eut point touché.

Le jeune homme reprit, bégayant, la bouche empâtée de nourriture et de

saoulerie.

--La dernière, la voilà. C'en est une rude: J'étais revenu à la maison

... et j'y restais malgré eux parce qu'ils avaient peur de moi ...

peur de moi ... Ah! faut pas qu'on m'embête, moi ... je suis capable

de tout quand on m'embête.... Vous savez ... ils vivaient ensemble et

pas ensemble. Il avait deux domiciles, lui, un domicile de sénateur et

un domicile d'amant. Mais il vivait chez maman plus souvent que chez

lui, car il ne pouvait plus se passer d'elle. Ah!... en voilà une

fine, et une forte ... maman ... elle savait vous tenir un homme,

celle-là! Elle l'avait pris corps et âme, et elle l'a gardé jusqu'à la

fin. C'est-il bête, les hommes! Donc, j'étais revenu et je les

maîtrisais par la peur. Je suis débrouillard, moi, quand il faut, et

pour la malice, pour la ficelle, pour la poigne aussi, je ne crains

personne. Voilà que maman tombe malade et il l'installe dans une belle

propriété près de Meulan, au milieu d'un parc grand comme une forêt.

Ça dure dix-huit mois environ ... comme je vous ai dit. Puis nous

sentons approcher la fin. Il venait tous les jours de Paris, et il

avait du chagrin, mais là, du vrai.

Donc, un matin, ils avaient jacassé ensemble près d'une heure, et je

me demandais de quoi ils pouvaient jaboter si longtemps quand on

m'appelle. Et maman me dit:

--Je suis près de mourir et il y a quelque chose que je veux te

révéler, malgré l'avis du comte.--Elle l'appelait toujours «le comte»

en parlant de lui.--C'est le nom de ton père, qui vit encore.

Je le lui avais demandé plus de cent fois ... plus de cent fois ... le

nom de mon père ... plus de cent fois ... et elle avait toujours

refusé de le dire.... Je crois même qu'un jour j'y ai flanqué des

gifles pour la faire jaser, mais ça n'a servi de rien. Et puis, pour

se débarrasser de moi, elle m'a annoncé que vous étiez mort sans le

sou, que vous étiez un pas grand chose, une erreur de sa jeunesse, une

gaffe de vierge, quoi. Elle me l'a si bien raconté que j'y ai coupé,

mais en plein, dans votre mort.

Donc elle me dit:

--C'est le nom de ton père.

L'autre, qui était assis dans un fauteuil, réplique comme ça, trois

fois:

--Vous avez tort, vous avez tort, vous avez tort, Rosette.

Maman s'assied dans son lit. Je la vois encore avec ses pommettes

rouges et ses yeux brillants; car elle m'aimait bien tout de même; et

elle lui dit:

--Alors faites quelque chose pour lui, Philippe!

En lui parlant, elle le nommait «Philippe» et moi «Auguste».

Il se mit à crier comme un forcené:

--Pour cette crapule-là, jamais, pour ce vaurien, ce repris de justice

ce ... ce ... ce...

Et il en trouva des noms pour moi, comme s'il n'avait cherché que ça

toute sa vie.

J'allais me fâcher, maman me fait taire, et elle lui dit:

--Vous voulez donc qu'il meure de faim, puisque je n'ai rien, moi.

Il répliqua, sans se troubler:

--Rosette, je vous ai donné trente-cinq mille francs par an, depuis

trente ans, cela fait plus d'un million. Vous avez vécu par moi en

femme riche, en femme aimée, j'ose dire, en femme heureuse. Je ne dois

rien à ce gueux qui a gâté nos dernières années; et il n'aura rien de

moi. Il est inutile d'insister. Nommez-lui l'autre si vous voulez. Je

le regrette, mais je m'en lave les mains.

Alors, maman se tourne vers moi. Je me disais: «Bon ... v'là que je

retrouve mon vrai père ... s'il a de la galette, je suis un homme

sauvé...»

Elle continua:

--Ton père, le baron de Vilbois, s'appelle aujourd'hui l'abbé

Vilbois, curé de Garandou, près de Toulon. Il était mon amant quand je

l'ai quitté pour celui-ci.

Et voilà qu'elle me conte tout, sauf qu'elle vous a mis dedans aussi

au sujet de sa grossesse. Mais les femmes, voyez-vous, ça ne dit

jamais la vérité.

Il ricanait, inconscient, laissant sortir librement toute sa fange. Il

but encore, et la face toujours hilare, continua:

--Maman mourut deux jours ... deux jours plus tard. Nous avons suivi

son cercueil au cimetière, lui et moi ... est-ce drôle, ... dites ...

lui et moi ... et trois domestiques ... c'est tout. Il pleurait comme

une vache ... nous étions côte à côte ... on eût dit papa et le fils à

papa.

Puis nous voilà revenus à la maison. Rien que nous deux. Moi je me

disais: «Faut filer, sans un sou». J'avais juste cinquante francs.

Qu'est-ce que je pourrais bien trouver pour me venger.

Il me touche le bras, et me dit.

--J'ai à vous parler.

Je le suivis dans son cabinet. Il s'assit devant sa table, puis, en

barbotant dans ses larmes, il me raconte qu'il ne veut pas être pour

moi aussi méchant qu'il le disait à maman; il me prie de ne pas vous

embêter....--Ça ... ça nous regarde, vous et moi....--Il m'offre un

billet de mille ... mille ... mille ... qu'est-ce que je pouvais faire

avec mille francs ... moi ... un homme comme moi. Je vis qu'il y en

avait d'autres dans le tiroir, un vrai tas. La vue de c'papier là, ça

me donne une envie de chouriner. Je tends la main pour prendre celui

qu'il m'offrait, mais au lieu de recevoir son aumône, je saute dessus,

je le jette par terre, et je lui serre la gorge jusqu'à lui faire

tourner de l'oeil; puis, quand je vis qu'il allait passer, je le

bâillonne, je le ligote, je le déshabille, je le retourne et puis ...

ah! ah! ah!... je vous ai drôlement vengé!...

Philippe-Auguste toussait, étranglé de joie, et toujours sur sa lèvre

relevée d'un pli féroce et gai, l'abbé Vilbois retrouvait l'ancien

sourire de la femme qui lui avait fait perdre la tête.

--Après? dit-il.

--Après ... Ah! ah! ah!... Il y avait grand feu dans la cheminée ...

c'était en décembre ... par le froid ... qu'elle est morte ... maman

... grand feu de charbon ... Je prends le tisonnier ... je le fais

rougir ... et voilà ... que je lui fais des croix dans le dos, huit,

dix, je ne sais pas combien, puis je le retourne et je lui en fais

autant sur le ventre. Est-ce drôle, hein! papa. C'est ainsi qu'on

marquait les forçats autrefois. Il se tortillait comme une anguille

... mais je l'avais bien bâillonné il ne pouvait pas crier. Puis, je

pris les billets--douze--avec le mien ça faisait treize ... ça ne m'a

pas porté chance. Et je me suis sauvé en disant aux domestiques de ne

pas déranger monsieur le comte jusqu'à l'heure du dîner parce qu'il

dormait.

Je pensais bien qu'il ne dirait rien, par peur du scandale, vu qu'il

est sénateur. Je me suis trompé. Quatre jours après j'étais pincé dans

un restaurant de Paris. J'ai eu trois ans de prison. C'est pour ça que

je n'ai pas pu venir vous trouver plus tôt.

Il but encore, et bredouillant de façon à prononcer à peine les mots.

--Maintenant ... papa ... papa curé!... Est-ce drôle d'avoir un curé

pour papa!... Ah! ah! faut être gentil, bien gentil avec bibi, parce

que bibi n'est pas ordinaire ... et qu'il en a fait une bonne ... pas

vrai ... une bonne ... au vieux ...

La même colère qui avait affolé jadis l'abbé Vilbois devant la

maîtresse trahissante, le soulevait à présent devant cet abominable

homme.

Lui qui avait tant pardonné, au nom de Dieu, les secrets infâmes

chuchotés dans le mystère des confessionnaux, il se sentait sans

pitié, sans clémence en son propre nom, et il n'appelait plus

maintenant à son aide ce Dieu secourable et miséricordieux, car il

comprenait qu'aucune protection céleste ou terrestre ne peut sauver

ici-bas ceux sur qui tombent de tels malheurs.

Toute l'ardeur de son coeur passionné et de son sang violent, éteinte

par l'épiscopat, se réveillait dans une révolte irrésistible contre ce

misérable qui était son fils, contre cette ressemblance avec lui, et

aussi avec la mère, la mère indigne qui l'avait conçu pareil à elle,

et contre la fatalité qui rivait ce gueux à son pied paternel ainsi

qu'un boulet de galérien.

Il voyait, il prévoyait tout avec une lucidité subite, réveillé par ce

choc de ses vingt-cinq ans de pieux sommeil et de tranquillité.

Convaincu soudain qu'il fallait parler fort pour être craint de ce

malfaiteur et le terrifier du premier coup, il lui dit, les dents

serrées par la fureur, et ne songeant plus à son ivresse:

--Maintenant que vous m'avez tout raconté, écoutez-moi. Vous partirez

demain matin. Vous habiterez un pays que je vous indiquerai et que

vous ne quitterez jamais sans mon ordre. Je vous y payerai une pension

qui vous suffira pour vivre, mais petite, car je n'ai pas d'argent. Si

vous désobéissez une seule fois, ce sera fini et vous aurez affaire à

moi....

Bien qu'abruti par le vin, Philippe-Auguste comprit la menace; et le

criminel qui était en lui surgit tout à coup. Il cracha ces mots, avec

des hoquets.

--Ah! papa, faut pas me la faire.... T'es curé ... je te tiens ... et

tu fileras doux, comme les autres!

L'abbé sursauta; et ce fut, dans ses muscles de vieil hercule, un

invincible besoin de saisir ce monstre, de le plier comme une baguette

et de lui montrer qu'il faudrait céder.

Il lui cria, en secouant la table et en la lui jetant dans la

poitrine.

--Ah! prenez garde, prenez garde,... je n'ai peur de personne, moi ...

L'ivrogne, perdant l'équilibre, oscillait sur sa chaise. Sentant qu'il

allait tomber et qu'il était au pouvoir du prêtre, il allongea sa

main, avec un regard d'assassin, vers un des couteaux qui traînaient

sur la nappe. L'abbé Vilbois vit le geste, et il donna à la table une

telle poussée que son fils culbuta sur le dos et s'étendit par terre.

La lampe roula et s'éteignit.

Pendant quelques secondes une fine sonnerie de verres heurtés chanta

dans l'ombre; puis ce fut une sorte de rampement de corps mou sur le

pavé, puis plus rien.

Avec la lampe brisée la nuit subite s'était répandue sur eux si

prompte, inattendue et profonde, qu'ils en furent stupéfaits comme

d'un événement effrayant. L'ivrogne, blotti contre le mur, ne remuait

plus; et le prêtre restait sur sa chaise, plongé dans ces ténèbres,

qui noyaient sa colère. Ce voile sombre jeté sur lui arrêtant son

emportement, immobilisa aussi l'élan furieux de son âme; et d'autres

idées lui vinrent, noires et tristes comme l'obscurité.

Le silence se fit, un silence épais de tombe fermée, où rien ne

semblait plus vivre et respirer. Rien non plus ne venait du dehors,

pas un roulement de voiture au loin, pas un aboiement de chien, pas

même un glissement dans les branches ou sur les murs, d'un léger

souffle de vent.

Cela dura longtemps, très longtemps, peut-être une heure. Puis,

soudain le gong tinta! Il tinta frappé d'un seul coup dur, sec et

fort, que suivit un grand bruit bizarre de chute et de chaise

renversée.

Marguerite, aux aguets, accourut; mais dès qu'elle eut ouvert la

porte, elle recula épouvantée devant l'ombre impénétrable. Puis

tremblante, le coeur précipité, la voix haletante et basse, elle

appela:

--M'sieu l'curé, m'sieu l'curé.

Personne ne répondit, rien ne bougea.

«Mon Dieu, mon Dieu, pensa-t-elle, qu'est-ce qu'ils ont fait,

qu'est-ce qu'est arrivé.»

Elle n'osait pas avancer, elle n'osait pas retourner prendre une

lumière; et une envie folle de se sauver, de fuir et de hurler la

saisit, bien qu'elle se sentit les jambes brisées à tomber sur place.

Elle répétait:

--M'sieu le curé, m'sieu le curé, c'est moi, Marguerite.

Mais soudain, malgré sa peur, un désir instinctif de secourir son

maître, et une de ces bravoures de femmes qui les rendent par moments

héroïques emplirent son âme d'audace terrifiée, et, courant à sa

cuisine, elle rapporta son quinquet.

Sur la porte de la salle, elle s'arrêta. Elle vit d'abord le vagabond,

étendu contre le mur, et qui dormait ou semblait dormir, puis la

lampe cassée, puis, sous la table, les deux pieds noirs et les jambes

aux bas noirs de l'abbé Vilbois, qui avait dû s'abattre sur le dos en

heurtant le gong de sa tête.

Palpitante d'effroi, les mains tremblantes, elle répétait:

--Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que c'est?

Et comme elle avançait à petits pas, avec lenteur, elle glissa dans

quelque chose de gras et faillit tomber.

Alors, s'étant penchée, elle s'aperçut que sur le pavé rouge, un

liquide rouge aussi coulait, s'étendant autour de ses pieds et courant

vite vers la porte. Elle devina que c'était du sang.

Folle, elle s'enfuit, jetant sa lumière pour ne plus rien voir, et

elle se précipita dans la campagne, vers le village. Elle allait,

heurtant les arbres, les yeux fixés vers les feux lointains et

hurlant.

Sa voix aiguë s'envolait par la nuit comme un sinistre cri de chouette

et clamait sans discontinuer: «Le maoufatan ... le maoufatan ... le

maoufatan ...»

Lorsqu'elle atteignit les premières maisons, des hommes effarés

sortirent et l'entourèrent; mais elle se débattait sans répondre, car

elle avait perdu la tête.

On finit par comprendre qu'un malheur venait d'arriver dans la

campagne du curé, et une troupe s'arma pour courir à son aide.

Au milieu du champ d'oliviers la petite bastide peinte en rose était

devenue invisible et noire dans la nuit profonde et muette. Depuis que

la lueur unique de sa fenêtre éclairée s'était éteinte comme un oeil

fermé, elle demeurait noyée dans l'ombre, perdue dans les ténèbres,

introuvable pour quiconque n'était pas enfant du pays.

Bientôt des feux coururent au ras de terre, à travers les arbres,

venant vers elle. Ils promenaient sur l'herbe brûlée de longues

clartés jaunes; et sous leurs éclats errants les troncs tourmentés des

oliviers ressemblaient parfois à des monstres, à des serpents d'enfer

enlacés et tordus. Les reflets projetés au loin firent soudain surgir

dans l'obscurité quelque chose de blanchâtre et de vague, puis,

bientôt le mur bas et carré de la petite demeure redevint rose devant

les lanternes. Quelques paysans les portaient, escortant deux

gendarmes, revolver au poing, le garde-champêtre, le maire et

Marguerite que des hommes soutenaient car elle défaillait.

Devant la porte demeurée ouverte, effrayante, il y eut un moment

d'hésitation. Mais le brigadier saisissant un falot, entra suivi par

les autres.

La servante n'avait pas menti. Le sang, figé maintenant, couvrait le

pavé comme un tapis. Il avait coulé jusqu'au vagabond, baignant une de

ses jambes et une de ses mains.

Le père et le fils dormaient, l'un, la gorge coupée, du sommeil

éternel, l'autre du sommeil des ivrognes. Les deux gendarmes se

jetèrent sur celui-ci, et avant qu'il fût réveillé il avait des

chaînes aux poignets. Il frotta ses yeux, stupéfait, abruti de vin; et

lorsqu'il vit le cadavre du prêtre, il eut l'air terrifié, et de ne

rien comprendre.

--Comment ne s'est-il pas sauvé, dit le maire?

--Il était trop saoul, répliqua le brigadier.

Et tout le monde fut de son avis, car l'idée ne serait venue à

personne que l'abbé Vilbois, peut-être, avait pu se donner la mort.

MOUCHE

SOUVENIR D'UN CANOTIER

Il nous dit:

«En ai-je vu, de drôles de choses et de drôles de filles aux jours

passés où je canotais. Que de fois j'ai eu envie d'écrire un petit

livre, titré «Sur la Seine», pour raconter cette vie de force et

d'insouciance, de gaieté et de pauvreté, de fête robuste et tapageuse

que j'ai menée de vingt à trente ans.

J'étais un employé sans le sou; maintenant, je suis un homme arrivé

qui peut jeter des grosses sommes pour un caprice d'une seconde.

J'avais au coeur mille désirs modestes et irréalisables qui me

doraient l'existence de toutes les attentes imaginaires. Aujourd'hui,

je ne sais pas vraiment quelle fantaisie me pourrait faire lever du

fauteuil où je somnole. Comme c'était simple, et bon, et difficile de

vivre ainsi, entre le bureau à Paris et la rivière à Argenteuil. Ma

grande, ma seule, mon absorbante passion, pendant dix ans, ce fut la

Seine. Ah! la belle, calme, variée et puante rivière pleine de mirage

et d'immondices. Je l'ai tant aimée, je crois, parce qu'elle m'a

donné, me semble-t-il, le sens de la vie. Ah! les promenades le long

des berges fleuries, mes amies les grenouilles qui rêvaient, le ventre

au frais, sur une feuille de nénuphar, et les lis d'eau coquets et

frêles, au milieu des grandes herbes fines qui m'ouvraient soudain,

derrière un saule, un feuillet d'album japonais quand le

martin-pêcheur fuyait devant moi comme une flamme bleue! Ai-je aimé

tout cela, d'un amour instinctif des yeux qui se répandait dans tout

mon corps en une joie naturelle et profonde.

Comme d'autres ont des souvenirs de nuits tendres, j'ai des souvenirs

de levers de soleil dans les brumes matinales, flottantes, errantes

vapeurs, blanches comme des mortes avant l'aurore, puis, au premier

rayon glissant sur les prairies, illuminées de rose à ravir le coeur;

et j'ai des souvenirs de lune argentant l'eau frémissante et courante,

d'une lueur qui faisait fleurir tous les rêves.

Et tout cela, symbole de l'éternelle illusion, naissait pour moi sur

de l'eau croupie qui charriait vers la mer toutes les ordures de

Paris.

Puis quelle vie gaie avec les camarades. Nous étions cinq, une bande,

aujourd'hui des hommes graves; et comme nous étions tous pauvres, nous

avions fondé, dans une affreuse gargote d'Argenteuil, une colonie

inexprimable qui ne possédait qu'une chambre-dortoir où j'ai passé les

plus folles soirées, certes, de mon existence. Nous n'avions souci de

rien que de nous amuser et de ramer, car l'aviron pour nous, sauf pour

un, était un culte. Je me rappelle de si singulières aventures, de si

invraisemblables farces, inventées par ces cinq chenapans, que

personne aujourd'hui ne les pourrait croire. On ne vit plus ainsi,

même sur la Seine, car la fantaisie enragée qui nous tenait en haleine

est morte dans les âmes actuelles.

A nous cinq nous possédions un seul bateau, acheté à grand'peine et

sur lequel nous avons ri comme nous ne rirons plus jamais. C'était

une large yole un peu lourde, mais solide, spacieuse et confortable.

Je ne vous ferai point le portrait de mes camarades. Il y en avait un

petit, très malin, surnommé Petit Bleu; un grand, à l'air sauvage,

avec des yeux gris et des cheveux noirs, surnommé Tomahawk; un autre,

spirituel et paresseux, surnommé La Tôque, le seul qui ne touchât

jamais une rame sous prétexte qu'il ferait chavirer le bateau; un

mince, élégant, très soigné, surnommé «N'a-qu'un-Oeil» en souvenir

d'un roman alors récent de Cladel, et parce qu'il portait un monocle;

enfin moi qu'on avait baptisé Joseph Prunier. Nous vivions en parfaite

intelligence avec le seul regret de n'avoir pas une barreuse. Une

femme, c'est indispensable dans un canot. Indispensable parce que ça

tient l'esprit et le coeur en éveil, parce que ça anime, ça amuse, ça

distrait, ça pimente et ça fait décor avec une ombrelle rouge glissant

sur les berges vertes. Mais il ne nous fallait pas une barreuse

ordinaire, à nous cinq qui ne ressemblions guère à tout le monde. Il

nous fallait quelque chose d'imprévu, de drôle, de prêt à tout, de

presque introuvable, enfin. Nous en avions essayé beaucoup sans

succès, des filles de barre, pas des barreuses, canotières imbéciles

qui préféraient toujours le petit vin qui grise, à l'eau qui coule et

qui porte les yoles. On les gardait un dimanche, puis on les

congédiait avec dégoût.

Or, voilà qu'un samedi soir «N'a-qu'un-Oeil» nous amena une petite

créature fluette, vive, sautillante, blagueuse et pleine de drôlerie,

de cette drôlerie, qui tient lieu d'esprit aux titis mâles et femelles

éclos sur le pavé de Paris. Elle était gentille, pas jolie, une

ébauche de femme où il y avait de tout, une de ces silhouettes que les

dessinateurs crayonnent en trois traits sur une nappe de café après

dîner entre un verre d'eau-de-vie et une cigarette. La nature en fait

quelquefois comme ça.

Le premier soir, elle nous étonna, nous amusa, et nous laissa sans

opinion tant elle était inattendue. Tombée dans ce nid d'hommes prêts

à toutes les folies, elle fut bien vite maîtresse de la situation, et

dès le lendemain elle nous avait conquis.

Elle était d'ailleurs tout à fait toquée, née avec un verre d'absinthe

dans le ventre, que sa mère avait dû boire au moment d'accoucher, et

elle ne s'était jamais dégrisée depuis, car sa nourrice, disait-elle,

se refaisait le sang à coups de tafia; et elle-même n'appelait jamais

autrement que «ma sainte famille» toutes les bouteilles alignées

derrière le comptoir des marchands de vin.

Je ne sais lequel de nous la baptisa «Mouche» ni pourquoi ce nom lui

fut donné, mais il lui allait bien, et lui resta. Et notre yole, qui

s'appelait \_Feuille-à-l'Envers\_ fit flotter chaque semaine sur la

Seine, entre Asnières et Maisons-Laffitte, cinq gars, joyeux et

robustes, gouvernés, sous un parasol de papier peint, par une vive et

écervelée personne qui nous traitait comme des esclaves chargés de la

promener sur l'eau, et que nous aimions beaucoup.

Nous l'aimions tous beaucoup, pour mille raisons d'abord, pour une

seule ensuite. Elle était, à l'arrière de notre embarcation, une

espèce de petit moulin à paroles, jacassant au vent qui filait sur

l'eau. Elle bavardait sans fin avec le léger bruit continu de ces

mécaniques ailées qui tournent dans la brise; et elle disait

étourdiment les choses les plus inattendues, les plus cocasses, les

plus stupéfiantes. Il y avait dans cet esprit, dont toutes les parties

semblaient disparates à la façon de loques de toute nature et de toute

couleur, non pas cousues ensemble mais seulement faufilées, de la

fantaisie comme dans un conte de fées, de la gauloiserie, de

l'impudeur, de l'impudence, de l'imprévu, du comique, et de l'air, de

l'air et du paysage comme dans un voyage en ballon.

On lui posait des questions pour provoquer des réponses trouvées on ne

sait où. Celle dont on la harcelait le plus souvent était celle-ci:

--Pourquoi t'appelle-t-on Mouche?

Elle découvrait des raisons tellement invraisemblables que nous

cessions de nager pour en rire.

Elle nous plaisait aussi, comme femme; et La Tôque, qui ne ramait

jamais et qui demeurait tout le long des jours assis à côté d'elle au

fauteuil de barre, répondit une fois à la demande ordinaire:

--Pourquoi t'appelle-t-on Mouche?

--Parce que c'est une petite cantharide!

Oui, une petite cantharide bourdonnante et enfiévrante, non pas la

classique cantharide empoisonneuse, brillante et mantelée, mais une

petite cantharide aux ailes rousses qui commençait à troubler

étrangement l'équipage entier de la \_Feuille-à-l'Envers\_.

Que de plaisanteries stupides, encore, sur cette feuille où s'était

arrêtée cette Mouche.

«N'a-qu'un-Oeil,» depuis l'arrivée de «Mouche» dans le bateau, avait

pris au milieu de nous un rôle prépondérant, supérieur, le rôle d'un

monsieur qui a une femme à côté de quatre autres qui n'en ont pas. Il

abusait de ce privilège au point de nous exaspérer parfois en

embrassant Mouche devant nous, en l'asseyant sur ses genoux à la fin

des repas et par beaucoup d'autres prérogatives humiliantes autant

qu'irritantes.

On les avait isolés dans le dortoir par un rideau.

Mais je m'aperçus bientôt que mes compagnons et moi devions faire au

fond de nos cerveaux de solitaires le même raisonnement: «Pourquoi, en

vertu de quelle loi d'exception, de quel principe inacceptable,

Mouche, qui ne paraissait gênée par aucun préjugé, serait-elle fidèle

à son amant, alors que les femmes du meilleur monde ne le sont pas à

leurs maris.»

Notre réflexion était juste. Nous en fûmes bientôt convaincus. Nous

aurions dû seulement la faire plus tôt pour n'avoir pas à regretter le

temps perdu. Mouche trompa «N'a-qu'un-Oeil» avec tous les autres

matelots de la \_Feuille-à-l'Envers.\_

Elle le trompa sans difficulté, sans résistance, à la première prière

de chacun de nous.

Mon Dieu, les gens pudiques vont s'indigner beaucoup! Pourquoi? Quelle

est la courtisane en vogue qui n'a pas une douzaine d'amants, et quel

est celui de ces amants assez bête pour l'ignorer? La mode n'est-elle

pas d'avoir un soir chez une femme célèbre et cotée, comme on a un

soir à l'Opéra, aux Français ou à l'Odéon, depuis qu'on y joue les

demi-classiques. On se met à dix pour entretenir une cocotte qui fait

de son temps une distribution difficile, comme on se met à dix pour

posséder un cheval de course que monte seulement un jockey, véritable

image de l'amant de coeur.

On laissait par délicatesse Mouche à «N'a-qu'un-Oeil», du samedi soir

au lundi matin. Les jours de navigation étaient à lui. Nous ne le

trompions qu'en semaine, à Paris, loin de la Seine, ce qui, pour des

canotiers comme nous, n'était presque plus tromper.

La situation avait ceci de particulier que les quatre maraudeurs des

faveurs de Mouche n'ignoraient point ce partage, qu'ils en parlaient

entre eux, et même avec elle, par allusions voilées qui la faisaient

beaucoup rire. Seul, «N'a-qu'un-Oeil» semblait tout ignorer; et cette

position spéciale faisait naître une gène entre lui et nous,

paraissait le mettre à l'écart, l'isoler, élever une barrière à

travers notre ancienne confiance et notre ancienne intimité. Cela lui

donnait pour nous un rôle difficile, un peu ridicule, un rôle d'amant

trompé, presque de mari.

Comme il était fort intelligent, doué d'un esprit spécial de

pince-sans-rire, nous nous demandions quelquefois, avec une certaine

inquiétude, s'il ne se doutait de rien.

Il eut soin de nous renseigner, d'une façon pénible pour nous. On

allait déjeuner à Bougival, et nous ramions avec vigueur, quand La

Tôque qui avait, ce matin-là, une allure triomphante d'homme satisfait

et qui, assis côte à côte avec la barreuse, semblait se serrer contre

elle un peu trop librement à notre avis, arrêta la nage en criant:

«Stop!»

Les huit avirons sortirent de l'eau.

Alors, se tournant vers sa voisine, il demanda:

--Pourquoi t'appelle-t-on Mouche?

Avant qu'elle eût pu répondre, la voix de «N'a-qu'un-Oeil», assis à

l'avant, articula d'un ton sec:

--Parce qu'elle se pose sur toutes les charognes.

Il y eut d'abord un grand silence, une gêne, que suivit une envie de

rire. Mouche elle-même demeurait interdite.

Alors, La Tôque commanda:

--Avant partout.

Le bateau se remit en route.

L'incident était clos, la lumière faite.

Cette petite aventure ne changea rien à nos habitudes. Elle rétablit

seulement la cordialité entre «N'a-qu'un-Oeil» et nous. Il redevint le

propriétaire honoré de Mouche, du samedi soir au lundi matin, sa

supériorité sur nous tous ayant été bien établie par cette définition,

qui clôtura d'ailleurs l'ère des questions sur le mot «Mouche». Nous

nous contentâmes à l'avenir du rôle secondaire d'amis reconnaissants

et attentionnés qui profitaient discrètement des jours de la semaine

sans contestation d'aucune sorte entre nous.

Cela marcha très bien pendant trois mois environ. Mais voilà que tout

à coup Mouche prit, vis-à-vis de nous tous, des attitudes bizarres.

Elle était moins gaie, nerveuse, inquiète, presque irritable. On lui

demandait sans cesse:

--Qu'est-ce que tu as?

Elle répondait:

--Rien. Laisse-moi tranquille.

La révélation nous fut faite par «N'a-qu'un-Oeil», un samedi soir.

Nous venions de nous mettre à table dans la petite salle à manger que

notre gargotier Barbichon nous réservait dans sa guinguette, et, le

potage fini, on attendait la friture quand notre ami, qui paraissait

aussi soucieux, prit d'abord la main de Mouche et ensuite parla:

--«Mes chers camarades, dit-il, j'ai une communication des plus graves

à vous faire et qui va peut-être amener de longues discussions. Nous

aurons le temps d'ailleurs de raisonner entre les plats.

Cette pauvre Mouche m'a annoncé une désastreuse nouvelle dont elle m'a

chargé en même temps de vous faire part:

Elle est enceinte.

Je n'ajoute que deux mots:

Ce n'est pas la moment de l'abandonner et la recherche de la paternité

est interdite.»

Il y eut d'abord de la stupeur, la sensation d'un désastre: et nous

nous regardions les uns les autres avec l'envie d'accuser quelqu'un.

Mais lequel? Ah! lequel? Jamais je n'avais senti comme en ce moment

la perfidie de cette cruelle farce de la nature qui ne permet jamais à

un homme de savoir d'une façon certaine s'il est le père de son

enfant.

Puis peu à peu une espèce de consolation nous vint et nous réconforta,

née au contraire d'un sentiment confus de solidarité.

Tomahawk, qui ne parlait guère, formula ce début de rassérénement par

ces mots:

--Ma foi, tant pis, l'union fait la force.

Les goujons entraient apportés par un marmiton. On ne se jetait pas

dessus, comme toujours, car on avait tout de même l'esprit troublé.

N'a-qu'un-Oeil reprit:

--Elle a eu, en cette circonstance, la délicatesse de me faire des

aveux complets. Mes amis, nous sommes tous également coupables.

Donnons-nous la main et adoptons l'enfant.

La décision fut prise à l'unanimité. On leva les bras vers le plat de

poissons frits et on jura.

--Nous l'adoptons.

Alors, sauvée tout d'un coup, délivrée du poids horrible d'inquiétude

qui torturait depuis un mois cette gentille et détraquée pauvresse de

l'amour, Mouche s'écria:

--Oh! mes amis! mes amis! Vous êtes de braves coeurs ... de braves

coeurs ... de braves coeurs ... Merci tous! Et elle pleura, pour la

première fois, devant nous.

Désormais on parla de l'enfant dans le bateau comme s'il était né

déjà, et chacun de nous s'intéressait, avec une sollicitude de

participation exagérée, au développement lent et régulier de la taille

de notre barreuse.

On cessait de ramer pour demander:

--Mouche?

Elle répondait:

--Présente.

--Garçon ou fille?

--Garçon.

--Que deviendra-t-il?

Alors elle donnait essor à son imagination de la façon la plus

fantastique. C'étaient des récits interminables, des inventions

stupéfiantes, depuis le jour de la naissance jusqu'au triomphe

définitif. Il fut tout, cet enfant, dans le rêve naïf, passionné et

attendrissant de cette extraordinaire petite créature, qui vivait

maintenant, chaste, entre nous cinq, qu'elle appelait ses «cinq

papas». Elle le vit et le raconta marin, découvrant un nouveau monde

plus grand que l'Amérique, général rendant à la France l'Alsace et la

Lorraine, puis empereur et fondant une dynastie de souverains

généreux et sages qui donnaient à notre patrie le bonheur définitif,

puis savant dévoilant d'abord le secret de la fabrication de l'or,

ensuite celui de la vie éternelle, puis aéronaute inventant le moyen

d'aller visiter les astres et faisant du ciel infini une immense

promenade pour les hommes, réalisation de tous les songes les plus

imprévus, et les plus magnifiques.

Dieu, fut-elle gentille et amusante, la pauvre petite, jusqu'à la fin

de l'été!

Ce fut le vingt septembre que creva son rêve. Nous revenions de

déjeuner à Maisons-Laffitte et nous passions devant Saint-Germain,

quand elle eut soif et nous demanda de nous arrêter au Pecq.

Depuis quelque temps, elle devenait lourde, et cela l'ennuyait

beaucoup. Elle ne pouvait plus gambader comme autrefois, ni bondir du

bateau sur la berge, ainsi qu'elle avait coutume de faire. Elle

essayait encore, malgré nos cris et nos efforts; et vingt fois, sans

nos bras tendus pour la saisir, elle serait tombée.

Ce jour-là, elle eut l'imprudence de vouloir débarquer avant que le

bateau fût arrêté, par une de ces bravades où se tuent parfois les

athlètes malades ou fatigués.

Juste au moment où nous allions accoster, sans qu'on pût prévoir ou

prévenir son mouvement, elle se dressa, prit son élan et essaya de

sauter sur le quai.

Trop faible, elle ne toucha que du bout du pied le bord de la pierre,

glissa, heurta de tout son ventre l'angle aigu, poussa un grand cri et

disparut dans l'eau.

Nous plongeâmes tous les cinq en même temps pour ramener un pauvre

être défaillant, pâle comme une morte et qui souffrait déjà d'atroces

douleurs.

Il fallut la porter bien vite dans l'auberge la plus voisine, où un

médecin fut appelé.

Pendant dix heures que dura la fausse couche elle supporta avec un

courage d'héroïne d'abominables tortures. Nous nous désolions autour

d'elle, enfiévrés d'angoisse et de peur.

Puis on la délivra d'un enfant mort; et pendant quelques jours encore

nous eûmes pour sa vie les plus grandes craintes.

Le docteur, enfin, nous dit un matin: «Je crois qu'elle est sauvée.

Elle est en acier, cette fille.» Et nous entrâmes ensemble dans sa

chambre, le coeur radieux.

«N'a-qu'un-Oeil», parlant pour tous, lui dit:

--Plus de danger, petite Mouche, nous sommes bien contents.

Alors, pour la seconde fois, elle pleura devant nous, et, les yeux

sous une glace de larmes, elle balbutia:

--Oh! si vous saviez, si vous saviez ... quel chagrin ... quel chagrin

... je ne me consolerai jamais.

--De quoi donc, petite Mouche?

--De l'avoir tué, car je l'ai tué! oh! sans le vouloir! quel

chagrin!...

Elle sanglotait. Nous l'entourions, émus, ne sachant quoi lui dire.

Elle reprit:

--Vous l'avez vu, vous?

--Nous répondîmes, d'une seule voix?

--Oui.

--C'était un garçon, n'est-ce pas?

--Oui.

--Beau, n'est-ce pas?

On hésita beaucoup. Petit-Bleu, le moins scrupuleux, se décida à

affirmer.

--Très beau.

Il eut tort, car elle se mit à gémir, presque à hurler de désespoir.

Alors, N'a-qu'un-Oeil, qui l'aimait peut-être le plus, eut pour la

calmer une invention géniale, et baisant ses yeux ternis par les

pleurs.

--Console-toi, petite Mouche, console-toi, nous t'en ferons un autre.

Le sens comique qu'elle avait dans les moelles se réveilla tout à

coup, et à moitié convaincue, à moitié gouailleuse, toute larmoyante

encore et le coeur crispé de peine, elle demanda, en nous regardant

tous:

--Bien vrai?

Et nous répondîmes ensemble.

--Bien vrai.

LE NOYÉ

I

Tout le monde, dans Fécamp, connaissait l'histoire de la mère Patin.

Certes, elle n'avait pas été heureuse avec son homme, la mère Patin;

car son homme la battait de son vivant, comme on bat le blé dans les

granges.

Il était patron d'une barque de pêche, et l'avait épousée, jadis,

parce qu'elle était gentille, quoiqu'elle fût pauvre.

Patin, bon matelot, mais brutal, fréquentait le cabaret du père Auban,

où il buvait aux jours ordinaires, quatre ou cinq petits verres de

fil et, aux jours de chance à la mer, huit ou dix, et même plus,

suivant sa gaieté de coeur, disait-il.

Le fil était servi aux clients par la fille au père Auban, une brune

plaisante à voir et qui attirait le monde à la maison par sa bonne

mine seulement, car on n'avait jamais jasé sur elle.

Patin, quand il entrait au cabaret, était content de la regarder et

lui tenait des propos de politesse, des propos tranquilles d'honnête

garçon. Quand il avait bu le premier verre de fil, il la trouvait déjà

plus gentille; au second, il clignait de l'oeil; au troisième, il

disait: «Si vous vouliez, mam'zelle Désirée ...» sans jamais finir sa

phrase; au quatrième, il essayait de la retenir par sa jupe pour

l'embrasser; et, quand il allait jusqu'à dix, c'était le père Auban

qui servait les autres.

Le vieux chand de vin, qui connaissait tous les trucs, faisait

circuler Désirée entre les tables, pour activer la consommation; et

Désirée, qui n'était pas pour rien la fille au père Auban, promenait

sa jupe autour des buveurs, et plaisantait avec eux, la bouche rieuse

et l'oeil malin.

A force de boire des verres de fil, Patin s'habitua si bien à la

figure de Désirée, qu'il y pensait même à la mer, quand il jetait ses

filets à l'eau, au grand large, par les nuits de vent ou les nuits de

calme, par les nuits de lune ou les nuits de ténèbres. Il y pensait en

tenant sa barre, à l'arrière de son bateau, tandis que ses quatre

compagnons sommeillaient, la tête sur leur bras. Il la voyait toujours

lui sourire, verser l'eau-de-vie jaune avec un mouvement de l'épaule,

et puis s'en aller en disant:

--Voilà! Êtes-vous satisfait?

Et, à force de la garder ainsi dans son oeil et dans son esprit, il

fut pris d'une telle envie de l'épouser que, n'y pouvant plus tenir,

il la demanda en mariage.

Il était riche, propriétaire de son embarcation, de ses filets et

d'une maison au pied de la côte sur la Retenue; tandis que le père

Auban n'avait rien. Il fut donc agréé avec empressement, et la noce

eut lieu le plus vite possible, les deux parties ayant hâte que la

chose fût faite, pour des raisons différentes.

Mais, trois jours après le mariage conclu, Patin ne comprenait plus du

tout comment il avait pu croire Désirée différente des autres femmes.

Vrai, fallait-il qu'il eût été bête pour s'embarrasser d'une sans le

sou qui l'avait enjôlé avec sa fine, pour sûr, de la fine où elle

avait mis, pour lui, quelque sale drogue.

Et il jurait, tout le long des marées, cassait sa pipe entre ses

dents, bourrait son équipage; et, ayant sacré à pleine bouche avec

tous les termes usités et contre tout ce qu'il connaissait, il

expectorait ce qui lui restait de colère au ventre sur les poissons et

les homards tirés un à un des filets, et ne les jetait plus dans les

mannes qu'en les accompagnant d'injures et de termes malpropres.

Puis, rentré chez lui, ayant à portée de la bouche et de la main sa

femme, la fille au père Auban, il ne tarda guère à la traiter comme la

dernière des dernières. Puis, comme elle l'écoutait résignée,

accoutumée aux violences paternelles, il s'exaspéra de son calme; et,

un soir, il cogna. Ce fut alors, chez lui, une vie terrible.

Pendant dix ans on ne parla sur la Retenue que des tripotées que Patin

flanquait à sa femme et que de sa manière de jurer, à tout propos, en

lui parlant. Il jurait, en effet, d'une façon particulière, avec une

richesse de vocabulaire et une sonorité d'organe qu'aucun autre homme,

dans Fécamp, ne possédait. Dès que son bateau se présentait à l'entrée

du port, en revenant de la pêche, on attendait la première bordée

qu'il allait lancer, de son pont sur la jetée, dès qu'il aurait aperçu

le bonnet blanc de sa compagne.

Debout, à l'arrière, il manoeuvrait, l'oeil sur l'avant et sur la

voile, aux jours de grosse mer, et, malgré la préoccupation du passage

étroit et difficile, malgré les vagues de fond qui entraient comme des

montagnes dans l'étroit couloir, il cherchait, au milieu des femmes

attendant les marins, sous l'écume des lames, à reconnaître la sienne,

la fille au père Auban, la gueuse!

Alors, dès qu'il l'avait vue, malgré le bruit des flots et du vent,

il lui jetait une engueulade, avec une telle force de gosier, que tout

le monde en riait, bien qu'on la plaignît fort. Puis, quand le bateau

arrivait à quai, il avait une manière de décharger son lest de

politesse, comme il disait, tout en débarquant son poisson, qui

attirait autour de ses amarres tous les polissons et tous les

désoeuvrés du port.

Cela lui sortait de la bouche, tantôt comme des coups de canon,

terribles et courts, tantôt comme des coups de tonnerre qui roulaient

durant cinq minutes un tel ouragan de gros mots, qu'il semblait avoir

dans les poumons tous les orages du Père-Éternel.

Puis, quand il avait quitté son bord et qu'il se trouvait face à face

avec elle au milieu des curieux et des harengères, il repêchait à fond

de cale toute une cargaison nouvelle d'injures et de duretés, et il

la reconduisait ainsi jusqu'à leur logis, elle devant, lui derrière,

elle pleurant, lui criant.

Alors, seul avec elle, les portes fermées, il tapait sous le moindre

prétexte. Tout lui suffisait pour lever la main et, dès qu'il avait

commencé, il ne s'arrêtait plus, en lui crachant alors au visage les

vrais motifs de sa haine. A chaque gifle, à chaque horion il

vociférait: «Ah! sans le sou, ah! va-nu-pieds, ah! crève-la-faim, j'en

ai fait un joli coup le jour où je me suis rincé la bouche avec le

tord-boyaux de ton filou de père!»

Elle vivait, maintenant, la pauvre femme, dans une épouvante

incessante, dans un tremblement continu de l'âme et du corps, dans une

attente éperdue des outrages et des rossées.

Et cela dura dix ans. Elle était si craintive qu'elle pâlissait en

parlant à n'importe qui, et qu'elle ne pensait plus à rien qu'aux

coups dont elle était menacée, et qu'elle était devenue plus maigre,

jaune et sèche qu'un poisson fumé.

II

Une nuit, son homme étant à la mer, elle fut réveillée tout à coup par

ce grognement de bête que fait le vent quand il arrive ainsi qu'un

chien lâché! Elle s'assit dans son lit, émue, puis, n'entendant plus

rien, se recoucha; mais, presque aussitôt, ce fut dans sa cheminée un

mugissement qui secouait la maison tout entière, et cela s'étendit par

tout le ciel comme si un troupeau d'animaux furieux eût traversé

l'espace en soufflant et en beuglant.

Alors elle se leva et courut au port. D'autres femmes y arrivaient de

tous les côtés avec des lanternes. Les hommes accouraient et tous

regardaient s'allumer dans la nuit, sur la mer, les écumes au sommet

des vagues.

La tempête dura quinze heures. Onze matelots ne revinrent pas, et

Patin fut de ceux-là.

On retrouva, du côté de Dieppe, des débris de la \_Jeune-Amélie\_, sa

barque. On ramassa, vers Saint-Valéry, les corps de ses matelots, mais

on ne découvrit jamais le sien. Comme la coque de l'embarcation

semblait avoir été coupée en deux, sa femme, pendant longtemps,

attendit et redouta son retour; car, si un abordage avait eu lieu, il

se pouvait faire que le bâtiment abordeur l'eût recueilli, lui seul,

et emmené au loin.

Puis, peu à peu, elle s'habitua à la pensée qu'elle était veuve, tout

en tressaillant chaque fois qu'une voisine, qu'un pauvre ou qu'un

marchand ambulant entrait brusquement chez elle.

Or, un après-midi, quatre ans environ après la disparition de son

homme, elle s'arrêta, en suivant la rue aux Juifs, devant la maison

d'un vieux capitaine, mort récemment, et dont on vendait les meubles.

Juste en ce moment, on adjugeait un perroquet, un perroquet vert à

tête bleue, qui regardait tout ce monde d'un air mécontent et inquiet.

--Trois francs! criait le vendeur; un oiseau qui parle comme un

avocat, trois francs!

Une amie de la Patin lui poussa le coude:

--Vous devriez acheter ça, vous qu'êtes riche, dit-elle. Ça vous

tiendrait compagnie; il vaut plus de trente francs, c't oiseau-là.

Vous le revendrez toujours ben vingt à vingt-cinq!

--Quatre francs! mesdames, quatre francs! répétait l'homme. Il chante

vêpres et prêche comme M. le curé. C'est un phénomène ... un miracle!

La Patin ajouta cinquante centimes, et on lui remit, dans une petite

cage, la bête au nez crochu, qu'elle emporta.

Puis elle l'installa chez elle et, comme elle ouvrait la porte de fil

de fer pour offrir à boire à l'animal, elle reçut, sur le doigt, un

coup de bec qui coupa la peau et fit venir le sang.

--Ah! qu'il est mauvais, dit-elle.

Elle lui présenta cependant du chènevis et du mais, puis le laissa

lisser ses plumes en guettant d'un air sournois sa nouvelle maison et

sa nouvelle maîtresse.

Le jour commençait à poindre, le lendemain, quand la Patin entendit,

de la façon la plus nette, une voix, une voix forte, sonore,

roulante, la voix de Patin, qui criait:

--Te lèveras-tu, charogne!

Son épouvante fut telle qu'elle se cacha la tête sous ses draps, car,

chaque matin, jadis, dès qu'il avait ouvert les yeux, son défunt les

lui hurlait dans l'oreille, ces quatre mots qu'elle connaissait bien.

Tremblante, roulée en boule, le dos tendu à la rossée qu'elle

attendait déjà, elle murmurait, la figure cachée dans la couche:

--Dieu Seigneur, le v'là! Dieu Seigneur, le v'là! Il est r'venu, Dieu

Seigneur!

Les minutes passaient; aucun bruit ne troublait plus le silence de la

chambre. Alors, en frémissant, elle sortit sa tête du lit, sûre qu'il

était là, guettant, prêt à battre.

Elle ne vit rien, rien qu'un trait de soleil passant par la vitre et

elle pensa:

--Il est caché, pour sûr.

Elle attendit longtemps, puis, un peu rassurée, songea:

--Faut croire que j'ai rêvé, p'isqu'il n'se montre point.

Elle refermait les yeux, un peu rassurée, quand éclata, tout près, la

voix furieuse, la voix de tonnerre du noyé qui vociférait:

--Nom d'un nom, d'un nom, d'un nom, d'un nom, te lèveras-tu, ch...!

Elle bondit hors du lit, soulevée par l'obéissance, par sa passive

obéissance de femme rouée de coups, qui se souvient encore, après

quatre ans, et qui se souviendra toujours, et qui obéira toujours à

cette voix-là! Et elle dit:

--Me v'là, Patin; qué que tu veux?

Mais Patin ne répondit pas.

Alors, éperdue, elle regarda autour d'elle, puis elle chercha

partout, dans les armoires, dans la cheminée, sous le lit, sans

trouver personne, et elle se laissa choir enfin sur une chaise,

affolée d'angoisse, convaincue que l'âme de Patin, seule, était la,

près d'elle, revenue pour la torturer.

Soudain, elle se rappela le grenier, où on pouvait monter du dehors

par une échelle. Assurément, il s'était caché là pour la surprendre.

Il avait dû, gardé par des sauvages sur quelque côte, ne pouvoir

s'échapper plus tôt, et il était revenu, plus méchant que jamais. Elle

n'en pouvait douter, rien qu'au timbre de sa voix.

Elle demanda, la tête levée vers le plafond:

--T'es-ti là-haut, Patin?

Patin ne répondit pas.

Alors elle sortit et, avec une peur affreuse qui lui secouait le

coeur, elle monta l'échelle, ouvrit la lucarne, regarda, ne vit rien,

entra, chercha et ne trouva pas.

Assise sur une botte de paille, elle se mit à pleurer; mais, pendant

qu'elle sanglotait, traversée d'une terreur poignante et surnaturelle,

elle entendit, dans sa chambre, au-dessous d'elle, Patin qui racontait

des choses. Il semblait moins en colère, plus tranquille, et il

disait:

--Sale temps!--Gros vent!--Sale temps!--J'ai pas déjeuné, nom d'un

nom!

Elle cria à travers le plafond:

--Me v'là, Patin; j'vas te faire la soupe. Te fâche pas, j'arrive.

Et elle redescendit en courant.

Il n'y avait personne chez elle.

Elle se sentit défaillir comme si la Mort la touchait, et elle allait

se sauver pour demander secours aux voisins, quand la voix, tout près

de son oreille, cria:

--J'ai pas déjeuné, nom d'un nom!

Et le perroquet, dans sa cage, la regardait de son oeil rond, sournois

et mauvais.

Elle aussi, le regarda, éperdue, murmurant:

--Ah! c'est toi!

Il reprit, en remuant sa tête:

--Attends, attends, attends, je vas t'apprendre à fainéanter!

Que se passa-t-il en elle? Elle sentit, elle comprit que c'était bien

lui, le mort, qui revenait, qui s'était caché dans les plumes de cette

bête pour recommencer à la tourmenter, qu'il allait jurer, comme

autrefois, tout le jour, et la mordre, et crier des injures pour

ameuter les voisins et les faire rire. Alors elle se rua, ouvrit la

cage, saisit l'oiseau qui, se défendant, lui arrachait la peau avec

son bec et avec ses griffes. Mais elle le tenait de toute sa force, à

deux mains, et, se jetant par terre, elle se roula dessus avec une

frénésie de possédée, l'écrasa, en fit une loque de chair, une petite

chose molle, verte, qui ne remuait plus, qui ne parlait plus, et qui

pendait; puis, l'ayant enveloppée d'un torchon comme d'un linceul,

elle sortit, en chemise, nu-pieds, traversa le quai, que la mer

battait de courtes vagues, et, secouant le linge, elle laissa tomber

dans l'eau cette petite chose morte qui ressemblait à un peu d'herbe;

puis elle rentra, se jeta à genoux devant la cage vide, et, bouleversée

de ce qu'elle avait fait, demanda pardon au bon Dieu, en sanglotant,

comme si elle venait de commettre un horrible crime.

L'ÉPREUVE

I

Un bon ménage, le ménage Bondel, bien qu'un peu guerroyant. On se

querellait souvent, pour des causes futiles, puis on se réconciliait.

Ancien commerçant retiré des affaires après avoir amassé de quoi vivre

selon ses goûts simples, Bondel avait loué à Saint-Germain un petit

pavillon et s'était gîté là, avec sa femme.

C'était un homme calme, dont les idées, bien assises, se levaient

difficilement. Il avait de l'instruction, lisait des journaux graves

et appréciait cependant l'esprit gaulois. Doué de raison, de logique,

de ce bon sens pratique qui est la qualité maîtresse de l'industrieux

bourgeois français, il pensait peu, mais sûrement, et ne se décidait

aux résolutions qu'après des considérations que son instinct lui

révélait infaillibles.

C'était un homme de taille moyenne, grisonnant, à la physionomie

distinguée.

Sa femme, pleine de qualités sérieuses, avait aussi quelques défauts.

D'un caractère emporté, d'une franchise d'allures qui touchait à la

violence, et d'un entêtement invincible, elle gardait contre les gens

des rancunes inapaisables. Jolie autrefois, puis devenue trop grosse,

trop rouge, elle passait encore, dans leur quartier, à Saint-Germain,

pour une très belle femme, qui représentait la santé avec un air pas

commode.

Leurs dissentiments, presque toujours, commençaient au déjeuner, au

cours de quelque discussion sans importance, puis jusqu'au soir,

souvent jusqu'au lendemain ils demeuraient fâchés. Leur vie si simple,

si bornée, donnait de la gravité à leurs préoccupations les plus

légères, et tout sujet de conversation devenait un sujet de dispute.

Il n'en était pas ainsi jadis, lorsqu'ils avaient des affaires qui les

occupaient, qui mariaient leurs soucis, serraient leurs coeurs, les

enfermant et les retenant pris ensemble dans le filet de l'association

et de l'intérêt commun.

Mais à Saint-Germain on voyait moins de monde. Il avait fallu refaire

des connaissances, se créer, au milieu d'étrangers, une existence

nouvelle toute vide d'occupations. Alors, la monotonie des heures

pareilles les avait un peu aigris l'un et l'autre; et le bonheur

tranquille, espéré, attendu avec l'aisance, n'apparaissait pas.

Ils venaient de se mettre à table, par un matin du mois de juin, quand

Bondel demanda:

--Est-ce que tu connais les gens qui demeurent dans ce petit pavillon

rouge au bout de la rue du Berceau?

Mme Bondel devait être mal levée. Elle répondit:

--Oui et non, je les connais, mais je ne tiens pas à les connaître.

--Pourquoi donc? Ils ont l'air très gentils.

--Parce que ...

--J'ai rencontré le mari ce matin sur la terrasse et nous avons fait

deux tours ensemble.

Comprenant qu'il y avait du danger dans l'air, Bondel ajouta:

--C'est lui qui m'a abordé et parlé le premier.

La femme le regardait avec mécontentement. Elle reprit:

--Tu aurais aussi bien fait de l'éviter.

--Mais pourquoi donc?

--Parce qu'il y a des potins sur eux.

--Quels potins?

--Quels potins! Mon Dieu, des potins comme on en fait souvent.

M. Bondel eut le tort d'être un peu vif.

--Ma chère amie, tu sais que j'ai horreur des potins. Il me suffit

qu'on en fasse pour me rendre les gens sympathiques. Quant à ces

personnes, je les trouve fort bien, moi.

Elle demanda, rageuse:

--La femme aussi, peut-être?

--Mon Dieu, oui, la femme aussi, quoique je l'aie à peine aperçue.

Et la discussion continua, s'envenimant lentement, acharnée sur le

même sujet, par pénurie d'autres motifs.

Mme Bondel s'obstinait à ne pas dire quels potins couraient sur ces

voisins, laissant entendre de vilaines choses, sans préciser. Bondel

haussait les épaules, ricanait, exaspérait sa femme. Elle finit par

crier:

--Eh bien! ce monsieur est cornard, voilà!

Le mari répondit sans s'émouvoir:

--Je ne vois pas en quoi cela atteint l'honorabilité d'un homme?

Elle parut stupéfaite.

--Comment, tu ne vois pas?... tu ne vois pas?... elle est trop forte,

en vérité ... tu ne vois pas? Mais c'est un scandale public; il est

taré à force d'être cornard!

Il répondit:

--Ah! mais non! Un homme serait taré parce qu'on le trompe, taré parce

qu'on le trahit, taré parce qu'on le vole?... Ah! mais non. Je te

l'accorde pour la femme, mais pas pour lui.

Elle devenait furieuse.

--Pour lui comme pour elle. Ils sont tarés, c'est une honte publique.

Bondel, très calme, demanda:

--D'abord, est-ce vrai? Qui peut affirmer une chose pareille tant

qu'il n'y a pas flagrant délit.

Mme Bondel s'agitait sur son siège.

--Comment? qui peut affirmer? mais tout le monde! tout le monde! ça se

voit comme les yeux dans le visage, une chose pareille. Tout le monde

le sait, tout le monde le dit. Il n'y a pas à douter. C'est notoire

comme une grande fête.

Il ricanait.

--On a cru longtemps aussi que le soleil tournait autour de la terre

et mille autres choses non moins notoires, qui étaient fausses. Cet

homme adore sa femme; il en parle avec tendresse, avec vénération. Ça

n'est pas vrai.

Elle balbutia, trépignant:

--Avec ça qu'il le sait, cet imbécile, ce crétin, ce taré!

Bondel ne se fâchait pas; il raisonnait.

--Pardon. Ce monsieur n'est pas bête. Il m'a paru au contraire fort

intelligent et très fin; et tu ne me feras pas croire qu'un homme

d'esprit ne s'aperçoive pas d'une chose pareille dans sa maison, quand

les voisins, qui n'y sont pas, dans sa maison, n'ignorent aucun détail

de cet adultère, car ils n'ignorent aucun détail, assurément.

Mme Bondel eut un accès de gaieté rageuse qui irrita les nerfs de son

mari.

--Ah! ah! ah! tous les mêmes, tous, tous! Avec ça qu'il y en a un seul

au monde qui découvre cela, à moins qu'on ne lui mette le nez dessus.

La discussion déviait. Elle partit à fond de train sur l'aveuglement

des époux trompés dont il doutait et qu'elle affirmait avec des airs

de mépris si personnels qu'il finit par se fâcher.

Alors, ce fut une querelle pleine d'emportement, où elle prit le parti

des femmes, où il prit la défense des hommes.

Il eut la fatuité de déclarer:

--Eh bien moi, je te jure que si j'avais été trompé, je m'en serais

aperçu, et tout de suite encore. Et je t'aurais fait passer ce

goût-là, d'une telle façon, qu'il aurait fallu plus d'un médecin pour

te remettre sur pied.

Elle fut soulevée de colère et lui cria dans la figure:

--Toi? toi! Mais tu es aussi bête que les autres, entends-tu!

Il affirma de nouveau:

--Je te jure bien que non.

Elle lâcha un rire d'une telle impertinence qu'il sentit un battement

de coeur, et un frisson sur sa peau.

Pour la troisième fois il dit:

--Moi, je l'aurais vu.

Elle se leva, riant toujours de la même façon.

--Non, c'est trop, fit-elle.

Et elle sortit en tapant la porte.

II

Bondel resta seul, très mal à l'aise. Ce rire insolent, provocateur,

l'avait touché comme un de ces aiguillons de mouche venimeuse dont on

ne sent pas la première atteinte, mais dont la brûlure s'éveille

bientôt et devient intolérable.

Il sortit, marcha, rêvassa. La solitude de sa vie nouvelle le poussait

à penser tristement, à voir sombre. Le voisin qu'il avait rencontré le

matin se trouva tout à coup devant lui. Ils se serrèrent la main et se

mirent à causer. Après avoir touché divers sujets, ils en vinrent à

parler de leurs femmes. L'un et l'autre semblaient avoir quelque chose

a confier, quelque chose d'inexprimable, de vague, de pénible sur la

nature même de cet être associé à leur vie: une femme.

Le voisin disait:

--Vrai, on croirait qu'elles ont parfois contre leur mari une sorte

d'hostilité particulière, par cela seul qu'il est leur mari. Moi,

j'aime ma femme. Je l'aime beaucoup, je l'apprécie et je la respecte;

eh bien! elle a quelquefois l'air de montrer plus de confiance et

d'abandon à nos amis qu'à moi-même.

Bondel aussitôt pensa: «Ça y est, ma femme avait raison.»

Lorsqu'il eût quitté cet homme, il se remit à songer. Il, sentait en

son âme un mélange confus de pensées contradictoires, une sorte de

bouillonnement douloureux, et il gardait dans l'oreille le rire

impertinent, ce rire exaspéré qui semblait dire: «Mais il en est de

toi comme des autres, imbécile.» Certes, c'était là une bravade, une

de ces impudentes bravades de femmes qui osent tout, qui risquent tout

pour blesser, pour humilier l'homme contre lequel elles sont irritées.

Donc ce pauvre monsieur devait être aussi un mari trompé, comme tant

d'autres. Il avait dit, avec tristesse: «Elle a quelquefois l'air de

montrer plus de confiance et d'abandon à nos amis qu'à moi-même.»

Voilà donc comment un mari,--cet aveugle sentimental que la loi nomme

un mari,--formulait ses observations sur les attentions particulières

de sa femme pour un autre homme. C'était tout. Il n'avait rien vu de

plus. Il était pareil aux autres.... Aux autres!

Puis, comme sa propre femme, à lui, Bondel, avait ri d'une façon

bizarre: «Toi aussi, ... toi aussi ...» Comme elles sont folles et

imprudentes ces créatures qui peuvent faire entrer de pareils soupçons

dans le coeur pour le seul plaisir de braver.

Il remontait leur vie commune, cherchant dans leurs relations

anciennes si elle avait jamais paru montrer à quelqu'un plus de

confiance et d'abandon qu'à lui-même. Il n'avait jamais suspecté

personne, tant il était tranquille, sûr d'elle, confiant.

Mais oui, elle avait eu un ami, un ami intime, qui pendant près d'un

an vint dîner chez eux trois fois par semaine, Tancret, ce bon

Tancret, ce brave Tancret, que lui, Bondel, aima comme un frère et

qu'il continuait à voir en cachette depuis que sa femme s'était

fâchée, il ne savait pourquoi, avec cet aimable garçon.

Il s'arrêta, pour réfléchir, regardant le passé avec des yeux

inquiète. Puis une révolte surgit en lui contre lui-même, contre

cette honteuse insinuation du moi défiant, du moi jaloux, du moi

méchant que nous portons tous. Il se blâma, il s'accusa, il s'injuria,

tout en se rappelant les visites, les allures de cet ami que sa femme

appréciait tant et qu'elle expulsa sans raison sérieuse. Mais soudain

d'autres souvenirs lui vinrent, de ruptures pareilles dues au

caractère vindicatif de Mme Bondel qui ne pardonnait jamais un

froissement. Il rit alors franchement de lui-même, du commencement

d'angoisse qui l'avait étreint; et se souvenant des mines haineuses de

son épouse quand il lui disait, le soir, en rentrant: «J'ai rencontré

ce bon Tancret, il m'a demandé de tes nouvelles», il se rassura

complètement.

Elle répondait toujours: «Quand tu verras ce monsieur, tu peux lui

dire que je le dispense de s'occuper de moi.» Oh! de quel air irrité,

de quel air féroce elle prononçait ces paroles. Comme on sentait bien

qu'elle ne pardonnait pas, qu'elle ne pardonnerait point.... Et il

avait pu soupçonner?... même une seconde?... Dieu, quelle bêtise!

Pourtant, pourquoi s'était-elle fâchée ainsi? Elle n'avait jamais

raconté le motif précis de cette brouille et la raison de son

ressentiment. Elle lui en voulait bien fort! bien fort? Est-ce que?...

Mais non.... mais non.... Et Bondel se déclara qu'il s'avilissait

lui-même en songeant à des choses pareilles.

Oui, il s'avilissait sans aucun doute, mais il ne pouvait s'empêcher

de songer à cela et il se demanda avec terreur si cette idée entrée en

lui n'allait pas y demeurer, s'il n'avait pas là, dans le coeur, la

larve d'un long tourment. Il se connaissait; il était homme à ruminer

son doute, comme il ruminait autrefois ses opérations commerciales,

pendant les jours et les nuits, en pesant le pour et le contre,

interminablement.

Déjà il devenait agité, il marchait plus vite et perdait son calme. On

ne peut rien contre l'Idée. Elle est imprenable, impossible à chasser,

impossible à tuer.

Et soudain un projet naquit en lui, hardi, si hardi qu'il douta

d'abord s'il l'exécuterait.

Chaque fois qu'il rencontrait Tancret, celui-ci demandait des

nouvelles de Mme Bondel; et Bondel répondait: «Elle est toujours un

peu fâchée.» Rien de plus,--Dieu ... avait-il été assez mari

lui-même!... Peut-être!...

Donc il allait prendre le train pour Paris, se rendre chez Tancret et

le ramener avec lui, ce soir-là même, en lui affirmant que la rancune

inconnue de sa femme était passée. Oui, mais quelle tête ferait Mme

Bondel ... quelle scène!... quelle fureur!... quel scandale!... Tant

pis, tant pis ... ce serait la vengeance du rire, et, en las voyant

soudain en face l'un de l'autre, sans qu'elle fût prévenue, il saurait

bien saisir sur les figures l'émotion de la vérité.

III

Il se rendit aussitôt à la gare, prit son billet, monta dans un wagon

et lorsqu'il se sentit emporté par le train qui descendait la rampe du

Pecq, il eut un peu peur, une sorte de vertige devant ce qu'il allait

oser. Pour ne pas fléchir, reculer, revenir seul, il s'efforça de n'y

plus penser, de se distraire sur d'autres idées, de faire ce qu'il

avait décidé avec une résolution aveugle, et il se mit à chantonner

des airs d'opérette et de café-concert jusqu'à Paris afin d'étourdir

sa pensée.

Des envies de s'arrêter le saisirent aussitôt qu'il eut devant lui les

trottoirs qui allaient le conduire à la rue de Tancret. Il flâna

devant quelques boutiques, remarqua les prix de certains objets,

s'intéressa à des articles nouveaux, eut envie de boire un bock, ce

qui n'était guère dans ses habitudes, et en approchant du logis de son

ami, désira fort ne point le rencontrer.

Mais Tancret était chez lui, seul, lisant. Il fut surpris, se leva,

s'écria:

--Ah! Bondel! Quelle chance!

Et Bondel, embarrassé, répondit:

--Oui, mon cher, je suis venu faire quelques courses à Paris et je

suis monté pour vous serrer la main.

--Ça c'est gentil, gentil! D'autant plus que vous aviez un peu perdu

l'habitude d'entrer chez moi.

--Que voulez-vous, on subit malgré soi des influences, et comme ma

femme avait l'air de vous en vouloir!

--Bigre ... avait l'air,... elle a fait mieux que cela, puisqu'elle

m'a mis à la porte.

--Mais à propos de quoi? Je ne l'ai jamais su, moi.

--Oh! à propos de rien ... d'une bêtise ... d'une discussion où je

n'étais pas de son avis.

--Mais à quel sujet cette discussion?

--Sur une dame que vous connaissez peut-être de nom; Mme Boutin, une

de mes amies.

--Ah! Vraiment.... Eh bien! je crois qu'elle ne vous en veut plus, ma

femme, car elle m'a parlé de vous, ce matin, en termes fort amicaux.

Tancret eut un tressaillement, et parut tellement stupéfait que

pendant quelques instants il ne trouva rien à dire. Puis il reprit:

--Elle vous a parlé de moi ... en termes amicaux....

--Mais oui.

--Vous en êtes sûr?

--Parbleu?... je ne rêve pas.

--Et puis?...

--Et puis ... comme je venais à Paris, j'ai cru vous faire plaisir en

vous le disant.

--Mais oui.... Mais oui....

Bondel parut hésiter, puis, après un petit silence:

--J'avais même une idée ... originale.

--Laquelle?

--Vous ramener avec moi pour dîner à la maison.

A cette proposition, Tancret, d'un naturel prudent, parut inquiet.

--Oh! vous croyez ... est-ce possible ... ne nous exposons-nous pas à

... à ... des histoires....

--Mais non ... mais non.

--C'est que ... vous savez ... elle a de la rancune, Mme Bondel.

--Oui, mais je vous assure qu'elle ne vous en veut plus. Je suis même

convaincu que cela lui fera grand plaisir de vous voir comme ça, à

l'improviste.

--Vrai?

--Oh! vrai.

--Eh bien! allons, mon cher. Moi, je suis enchanté. Voyez-vous, cette

brouille-là me faisait beaucoup de peine.

Et ils se mirent en route vers la gare Saint-Lazare en se tenant par

le bras.

Le trajet fut silencieux. Tous deux semblaient perdus en des songeries

profondes. Assis l'un en face de l'autre, dans le wagon, ils se

regardaient sans parler, constatant l'un et l'autre qu'ils étaient

pâles.

Puis ils descendirent du train et se reprirent le bras, comme pour

s'unir contre un danger. Après quelques minutes de marche ils

s'arrêtèrent, un peu haletants tous les deux, devant la maison des

Bondel.

Bondel fit entrer son ami, le suivit dans le salon, appela sa bonne et

lui dit: «Madame est ici?»

--Oui monsieur.

--Priez-la de descendre tout de suite, s'il vous plaît.

--Oui, monsieur.

Et ils attendirent, tombés sur deux fauteuils, émus à présent de la

même envie de s'en aller au plus vite, avant que n'apparût sur le

seuil la grande personne redoutée.

Un pas connu, un pas puissant descendit les marches de l'escalier. Une

main toucha la serrure, et les yeux des deux hommes virent tourner la

poignée de cuivre. Puis la porte s'ouvrit toute grande et Mme Bondel

s'arrêta, voulant voir avant d'entrer.

Donc elle regarda, rougit, frémit, recula d'un demi-pas, puis demeura

immobile, le sang aux joues et les mains posées sur les deux murs de

l'entrée.

Tancret, pâle à présent comme s'il allait défaillir, s'était levé,

laissant tomber son chapeau, qui roula sur le parquet. Il balbutiait.

--Mon Dieu ... Madame ... c'est moi ... j'ai cru ... j'ai osé.... Cela

me faisait tant de peine ...

Comme elle ne répondait pas, il reprit:

--Me pardonnez-vous ... enfin?

Alors, brusquement, emportée par une impulsion, elle marcha vers lui

les deux mains tendues; et quand il eut pris, serré et gardé ces deux

mains, elle dit, avec une petite voix émue, brisée, défaillante, que

son mari ne lui connaissait point:

--Ah! mon cher ami.... Ça me fait bien plaisir!

Et Bondel, qui les contemplait, se sentit glacé de la tête aux pieds,

comme si on l'eût trempé dans un bain froid.

LE MASQUE

Il y avait bal costumé, à l'Élysée-Montmartre, ce soir-là. C'était à

l'occasion de la Mi-Carême, et la foule entrait, comme l'eau dans une

vanne d'écluse, dans le couloir illuminé qui conduit à la salle de

danse. Le formidable appel de l'orchestre, éclatant comme un orage de

musique, crevait les murs et le toit, se répandait sur le quartier,

allait éveiller, par les rues et jusqu'au fond des maisons voisines,

cet irrésistible désir de sauter, d'avoir chaud, de s'amuser qui

sommeille au fond de l'animal humain.

Et les habitués du lieu s'en venaient aussi des quatre coins de Paris,

gens de toutes les classes, qui aiment le gros plaisir tapageur, un

peu crapuleux, frotté de débauche. C'étaient des employés, des

souteneurs, des filles, des filles de tous draps, depuis le coton

vulgaire jusqu'à la plus fine batiste, des filles riches, vieilles et

diamantées, et des filles pauvres, de seize ans, pleines d'envie de

faire la fête, d'être aux hommes, de dépenser de l'argent. Des habits

noirs élégants en quête de chair fraîche, de primeurs déflorées, mais

savoureuses, rôdaient dans cette foule échauffée, cherchaient,

semblaient flairer, tandis que les masques paraissaient agités surtout

par le désir de s'amuser. Déjà des quadrilles renommés amassaient

autour de leurs bondissements une couronne épaisse de public. La haie

onduleuse, la pâte remuante de femmes et d'hommes qui encerclait les

quatre danseurs se nouait autour comme un serpent, tantôt rapprochée,

tantôt écartée suivant les écarts des artistes. Les deux femmes, dont

les cuisses semblaient attachées au corps par des ressorts de

caoutchouc, faisaient avec leurs jambes des mouvements surprenants.

Elles les lançaient en l'air avec tant de vigueur que le membre

paraissait s'envoler vers les nuages, puis soudain les écartant comme

si elles se fussent ouvertes jusqu'à mi-ventre, glissant l'une en

avant, l'autre en arrière, elles touchaient le sol de leur centre par

un grand écart rapide, répugnant et drôle.

Leurs cavaliers bondissaient, tricotaient des pieds, s'agitaient, les

bras remués et soulevés comme des moignons d'ailes sans plumes, et on

devinait, sous leurs masques, leur respiration essoufflée.

Un d'eux, qui avait pris place dans le plus réputé des quadrilles pour

remplacer une célébrité absente, le beau «Songe-au-Gosse», et qui

s'efforçait de tenir tête à l'infatigable «Arête-de-Veau» exécutait

des cavaliers seuls bizarres qui soulevaient la joie et l'ironie du

public.

Il était maigre, vêtu en gommeux, avec un joli masque verni sur le

visage, un masque à moustache blonde frisée que coiffait une perruque

à boucles.

Il avait l'air d'une figure de cire du musée Grévin, d'une étrange et

fantasque caricature du charmant jeune homme des gravures de mode, et

il dansait avec un effort convaincu, mais maladroit, avec un

emportement comique. Il semblait rouillé à côté des autres, en

essayant d'imiter leurs gambades; il semblait perclus, lourd comme un

roquet jouant avec des lévriers. Des bravos moqueurs l'encourageaient.

Et lui, ivre d'ardeur, gigotait avec une telle frénésie que, soudain,

emporté par un élan furieux, il alla donner de la tête dans la

muraille du public qui se fendit devant lui pour le laisser passer,

puis se referma autour du corps inerte, étendu sur le ventre, du

danseur inanimé.

Des hommes le ramassèrent, l'emportèrent. On criait: «un médecin.» Un

monsieur se présenta, jeune, très élégant, en habit noir avec de

grosses perles à sa chemise de bal. «Je suis professeur à la Faculté»,

dit-il d'une voix modeste. On le laissa passer, et il rejoignit dans

une petite pièce pleine de cartons comme un bureau d'agent d'affaires,

le danseur toujours sans connaissance qu'on allongeait sur des

chaises. Le docteur voulut d'abord ôter le masque et reconnut qu'il

était attaché d'une façon compliquée avec une multitude de menus fils

de métal, qui le liaient adroitement aux bords de sa perruque et

enfermaient la tête entière dans une ligature solide dont il fallait

avoir le secret. Le cou lui-même était emprisonné dans une fausse peau

qui continuait le menton, et cette peau de gant, peinte comme de la

chair, attenait au col de la chemise.

Il fallut couper tout cela avec de forts ciseaux; et quand le médecin

eut fait, dans ce surprenant assemblage, une entaille allant de

l'épaule à la tempe, il entr'ouvrit cette carapace et y trouva une

vieille figure d'homme usée, pâle, maigre et ridée. Le saisissement

fut tel parmi ceux qui avaient apporté ce jeune masque frisé, que

personne ne rit, que personne ne dit un mot.

On regardait, couché sur des chaises de paille, ce triste visage aux

yeux fermés, barbouillé de poils blancs, les uns longs, tombant du

front sur la face, les autres courts, poussés sur les joues et le

menton, et, à côté de cette pauvre tête, ce petit, ce joli masque

verni, ce masque frais qui souriait toujours.

L'homme revint à lui après être demeuré longtemps sans connaissance,

mais il paraissait encore si faible, si malade que le médecin

redoutait quelque complication dangereuse.

--Où demeurez-vous? dit-il.

Le vieux danseur parut chercher dans sa mémoire, puis se souvenir, et

il dit un nom de rue que personne ne connaissait. Il fallut donc lui

demander encore des détails sur le quartier. Il les fournissait avec

une peine infinie, avec une lenteur et une indécision qui révélaient

le trouble de sa pensée.

Le médecin reprit:

--Je vais vous reconduire moi-même.

Une curiosité l'avait saisi de savoir qui était cet étrange baladin,

de voir où gîtait ce phénomène sauteur.

Et un fiacre bientôt les emporta tous deux, de l'autre côté des buttes

Montmartre.

C'était dans une haute maison d'aspect pauvre, où montait un escalier

gluant, une de ces maisons toujours inachevées, criblées de fenêtres,

debout entre deux terrains vagues, niches crasseuses où habite une

foule d'êtres guenilleux et misérables.

Le docteur, cramponné à la rampe, tige de bois tournante où la main

restait collée, soutint jusqu'au quatrième étage le vieil homme

étourdi qui reprenait des forces.

La porte à laquelle ils avaient frappé s'ouvrit et une femme apparut,

vieille aussi, propre, avec un bonnet de nuit bien blanc encadrant une

tête osseuse, aux traits accentués, une de ces grosses têtes bonnes et

rudes des femmes d'ouvrier laborieuses et fidèles. Elle s'écria:

--Mon Dieu! qu'est-ce qu'il a eu?

Lorsque la chose eut été dite en vingt paroles, elle se rassura, et

rassura le médecin lui-même, en lui racontant que, souvent déjà,

pareille aventure était arrivée.

--Faut le coucher, monsieur, rien autre chose, il dormira, et d'main

n'y paraîtra plus.

Le docteur reprit:

--Mais c'est à peine s'il peut parler.

--Oh! c'est rien, un peu d'boisson, pas autre chose. Il n'a pas dîné

pour être souple, et puis il a bu deux vertes, pour se donner de

l'agitation. La verte, voyez-vous, ça lui r'fait des jambes, mais ça

lui coupe les idées et les paroles. Ça n'est plus de son âge de danser

comme il fait. Non, vrai, c'est à désespérer qu'il ait jamais une

raison!

Le médecin, surpris, insista.

--Mais pourquoi danse-t-il d'une pareille façon, vieux comme il est?

Elle haussa les épaules, devenue rouge sous la colère qui l'excitait

peu à peu.

--Ah! oui, pourquoi! Parlons-en, pour qu'on le croie jeune sous son

masque, pour que les femmes le prennent encore pour un godelureau et

lui disent des cochonneries dans l'oreille, pour se frotter à leur

peau, à toutes leurs sales peaux avec leurs odeurs et leurs poudres et

leurs pommades ... Ah! c'est du propre! Allez, j'en ai eu une vie,

moi, monsieur, depuis quarante ans que cela dure ... Mais faut le

coucher d'abord pour qu'il ne prenne pas mal. Ça ne vous ferait-il

rien de m'aider. Quand il est comme ça, je n'en finis pas, toute

seule.

Le vieux était assis sur son lit, l'air ivre, ses longs cheveux blancs

tombés sur le visage.

Sa compagne le regardait avec des yeux attendris et furieux. Elle

reprit:

--Regardez s'il n'a pas une belle tête pour son âge; et faut qu'il se

déguise en polisson pour qu'on le croie jeune. Si c'est pas une pitié!

Vrai, qu'il a une belle tête, monsieur? Attendez, j'vais vous la

montrer avant de le coucher.

Elle alla vers une table qui portait la cuvette, le pot à eau, le

savon, le peigne et la brosse. Elle prit la brosse, puis revint vers

le lit et relevant toute la chevelure emmêlée du pochard, elle lui

donna, en quelques instants, une figure de modèle de peintre, à

grandes boucles tombant sur le cou. Puis, reculant afin de le

contempler.

--Vrai qu'il est bien, pour son âge?

--Très bien, affirma le docteur qui commençait à s'amuser beaucoup.

Elle ajouta:

--Et si vous l'aviez connu quand il avait vingt-cinq ans! Mais faut le

mettre au lit; sans ça ses vertes lui tourneraient dans le ventre.

Tenez, monsieur, voulez-vous tirer sa manche?... plus haut ... comme

ça ... bon.... la culotte maintenant.... attendez, je vais lui ôter

ses chaussures ... c'est bien.--À présent, tenez-le debout pour que

j'ouvre le lit ... voilà ... couchons-le ... si vous croyez qu'il se

dérangera tout à l'heure pour me faire de la place, vous vous trompez.

Faut que je trouve mon coin, moi, n'importe où. Ça ne l'occupe pas.

Ah! jouisseur, va!

Dès qu'il se sentit étendu dans ses draps, le bonhomme ferma les

yeux, les rouvrit, les ferma de nouveau, et dans toute sa figure

satisfaite apparaissait la résolution énergique de dormir.

Le docteur, en l'examinant avec un intérêt sans cesse accru, demanda:

--Alors il va faire le jeune homme dans les bals costumés?

--Dans tous, monsieur, et il me revient au matin dans un état qu'on ne

se figure pas. Voyez-vous, c'est le regret qui le conduit là et qui

lui fait mettre une figure de carton sur la sienne. Oui, le regret de

n'être plus ce qu'il a été, et puis de n'avoir plus ses succès!

Il dormait maintenant, et commençait à ronfler. Elle le contemplait

d'un air apitoyé, et elle reprit:

--Ah! il en a eu des succès, cet homme-là! Plus qu'on ne croirait,

monsieur, plus que les plus beaux messieurs du monde et que tous les

ténors et que tous les généraux.

--Vraiment? Que faisait-il donc?

--Oh! ça va vous étonner d'abord, vu que vous ne l'avez pas connu dans

son beau temps. Moi, quand je l'ai rencontré, c'était à un bal aussi,

car il les a toujours fréquentés. J'ai été prise en l'apercevant, mais

prise comme un poisson avec une ligne. Il était gentil, monsieur,

gentil à faire pleurer quand on le regardait, brun comme un corbeau,

et frisé, avec des yeux noirs aussi grands que des fenêtres. Ah! oui,

c'était un joli garçon. Il m'a emmenée ce soir-là, et je ne l'ai plus

quitté, jamais, pas un jour, malgré tout! Oh! il m'en a fait voir de

dures!

Le docteur demanda:

--Vous êtes mariés?

Elle répondit simplement:

--Oui, monsieur, ... sans ça il m'aurait lâchée comme les autres. J'ai

été sa femme et sa bonne, tout, tout ce qu'il a voulu ... et il m'en a

fait pleurer ... des larmes que je ne lui montrais pas! Car il me

racontait ses aventures, à moi ... à moi ... monsieur ... sans

comprendre quel mal ça me faisait de l'écouter ...

--Mais quel métier faisait-il, enfin?

--C'est vrai ... j'ai oublié de vous le dire. Il était premier garçon

chez Martel, mais un premier comme on n'en avait jamais eu ... un

artiste à dix francs l'heure, en moyenne ...

--Martel?... qui ça, Martel?...

--Le coiffeur, monsieur, le grand coiffeur de l'Opéra qui avait toute

la clientèle des actrices. Oui, toutes les actrices les plus huppées

se faisaient coiffer par Ambroise et lui donnaient des gratifications

qui lui ont fait une fortune. Ah! monsieur, toutes les femmes sont

pareilles, oui, toutes. Quand un homme leur plaît, elles se l'offrent.

C'est si facile ... et ça fait tant de peine à apprendre. Car il me

disait tout ... il ne pouvait pas se taire ... non, il ne pouvait pas.

Ces choses-là donnent tant de plaisir aux hommes! plus de plaisir

encore à dire qu'à faire peut-être.

Quand je le voyais rentrer le soir, un peu pâlot, l'air content,

l'oeil brillant, je me disais: «Encore une. Je suis sûre qu'il en a

levé encore une». Alors j'avais envie de l'interroger, une envie qui

me cuisait le coeur, et aussi une autre envie de ne pas savoir, de

l'empêcher de parler s'il commençait. Et nous nous regardions.

Je savais bien qu'il ne se tairait pas, qu'il allait en venir à la

chose. Je sentais cela à son air, à son air de rire, pour me faire

comprendre. «J'en ai une bonne aujourd'hui, Madeleine.» Je faisais

semblant de ne pas voir, de ne pas deviner; et je mettais le couvert;

j'apportais la soupe; je m'asseyais en face de lui.

Dans ces moments-là, monsieur, c'est comme si on m'avait écrasé mon

amitié pour lui dans le corps, avec une pierre. Ça fait mal, allez,

rudement. Mais il ne saisissait pas, lui, il ne savait pas; il avait

besoin de conter cela à quelqu'un, de se vanter, de montrer combien on

l'aimait ... et il n'avait que moi à qui le dire ... vous comprenez

... que moi ... Alors ... il fallait bien l'écouter et prendre ça

comme du poison.

Il commençait à manger sa soupe et puis il disait:

--Encore une, Madeleine.

Moi je pensais: «Ça y est. Mon Dieu, quel homme! Faut-il que je l'aie

rencontré.»

Alors, il partait: «Encore une, et puis une chouette ...» Et c'était

une petite du Vaudeville ou bien une petite des Variétés, et puis

aussi des grandes, les plus connues de ces dames de théâtre. Il me

disait leurs noms, leurs mobiliers, et tout, tout, oui tout, monsieur

... Des détails à m'arracher le coeur. Et il revenait là-dessus, il

recommençait son histoire, d'un bout à l'autre, si content que je

faisais semblant de rire pour qu'il ne se fâche pas contre moi.

Ce n'était peut-être pas vrai tout ça! Il aimait tant se glorifier

qu'il était bien capable d'inventer des choses pareilles! C'était

peut-être vrai aussi! Ces soirs-là, il faisait semblant d'être

fatigué, de vouloir se coucher après souper. On soupait à onze

heures, monsieur, car il ne rentrait jamais plus tôt, à cause des

coiffures de soirée.

Quand il avait fini son aventure, il fumait des cigarettes en se

promenant dans la chambre, et il était si joli garçon, avec sa

moustache et ses cheveux frisés, que je pensais: «C'est vrai, tout de

même, ce qu'il raconte. Puisque j'en suis folle, moi, de cet homme-là,

pourquoi donc les autres n'en seraient-elles pas aussi toquées.» Ah!

j'en ai eu des envies de pleurer, et de crier, et de me sauver, et de

me jeter par la fenêtre, tout en desservant la table pendant qu'il

fumait toujours. Il bâillait, en ouvrant la bouche, pour me montrer

combien il était las, et il disait deux ou trois fois avant de se

mettre au lit. «Dieu que je dormirai bien cette nuit!»

Je ne lui en veux pas, car il ne savait point combien il me peinait?

Non, il ne pouvait pas le savoir! il aimait se vanter des femmes comme

un paon qui fait la roue. Il en était arrivé à croire que toutes le

regardaient et le voulaient.

Ça a été dur quand il a vieilli.

Oh! monsieur, quand j'ai vu son premier cheveu blanc, j'ai eu un

saisissement à perdre le souffle, et puis une joie--une vilaine

joie--mais si grande, si grande!!! Je me suis dit: «C'est la fin ...

c'est la fin ...» Il m'a semblé qu'on allait me sortir de prison. Je

l'aurais donc pour moi toute seule, quand les autres n'en voudraient

plus.

C'était un matin, dans notre lit.--Il dormait encore, et je me

penchais sur lui pour le réveiller en l'embrassant lorsque j'aperçus

dans ses boucles, sur la tempe, un petit fil qui brillait comme de

l'argent. Quelle surprise! Je n'aurais pas cru cela possible! D'abord

j'ai pensé à l'arracher pour qu'il ne le vît pas, lui! mais, en

regardant bien j'en aperçus un autre plus haut. Des cheveux blancs! il

allait avoir des cheveux blancs! J'en avais le coeur battant et une

moiteur à la peau; pourtant, j'étais bien contente, au fond!

C'est laid de penser ainsi, mais j'ai fait mon ménage de bon coeur ce

matin-là, sans le réveiller encore; et quand il eut ouvert les yeux,

tout seul, je lui dis:

--Sais-tu ce que j'ai découvert pendant que tu dormais?

--Non.

--J'ai découvert que tu as des cheveux blancs.

Il eut une secousse de dépit qui le fit asseoir comme si je l'avais

chatouillé et il me dit d'un air méchant:

--C'est pas vrai!

--Oui, sur la tempe gauche. Il y en a quatre.

Il sauta du lit pour courir à la glace.

Il ne les trouvait pas. Alors je lui montrai le premier, le plus bas,

le petit frisé, et je lui disais:

--Ça n'est pas étonnant avec la vie que tu mènes. D'ici à deux ans tu

seras fini.

Eh bien! monsieur, j'avais dit vrai, deux ans après on ne l'aurait pas

reconnu. Comme ça change vite un homme! Il était encore beau garçon

mais il perdait sa fraîcheur, et les femmes ne le recherchaient plus.

Ah! j'en ai mené une dure d'existence, moi, en ce temps-là! il m'en a

fait voir de cruelles! Rien ne lui plaisait, rien de rien. Il a quitté

son métier pour la chapellerie, dans quoi il a mangé de l'argent. Et

puis il a voulu être acteur sans y réussir, et puis il s'est mis à

fréquenter les bals publics. Enfin, il a eu le bon sens de garder un

peu de bien, dont nous vivons. Ça suffit, mais ça n'est pas lourd!

Dire qu'il a eu presque une fortune à un moment.

Maintenant vous voyez ce qu'il fait. C'est comme une frénésie qui le

tient. Faut qu'il soit jeune, faut qu'il danse avec des femmes qui

sentent l'odeur et la pommade. Pauvre vieux chéri, va!

Elle regardait, émue, prête à pleurer, son vieux mari qui ronflait.

Puis, s'approchant de lui à pas légers, elle mit un baiser dans ses

cheveux. Le médecin s'était levé, et se préparait à s'en aller, ne

trouvant rien à dire devant ce couple bizarre.

Alors, comme il partait, elle demanda:

--Voulez-vous tout de même me donner votre adresse. S'il était plus

malade j'irais vous chercher.

UN PORTRAIT

Tiens, Milial! dit quelqu'un près de moi.

Je regardai l'homme qu'on désignait, car, depuis longtemps j'avais

envie de connaître ce Don Juan.

Il n'était plus jeune. Les cheveux gris, d'un gris trouble,

ressemblaient un peu à ces bonnets à poil dont se coiffent certains

peuples du Nord, et sa barbe fine, assez longue, tombant sur la

poitrine, avait aussi des airs de fourrure. Il causait avec une

femme, penché vers elle, parlant à voix basse, en la regardant avec un

oeil doux, plein d'hommages et de caresses.

Je savais sa vie, ou du moins ce qu'on en connaissait. Il avait été

aimé follement, plusieurs fois; et des drames avaient eu lieu où son

nom se trouvait mêlé. On parlait de lui comme d'un homme très

séduisant, presque irrésistible. Lorsque j'interrogeais les femmes qui

faisaient le plus son éloge, pour savoir d'où lui venait cette

puissance, elles répondaient toujours, après avoir quelque temps

cherché:

--Je ne sais pas ... c'est du charme.

Certes, il n'était pas beau. Il n'avait rien des élégances dont nous

supposons doués les conquérants de coeurs féminins. Je me demandais,

avec intérêt, où était cachée sa séduction. Dans l'esprit?... On ne

m'avait jamais cité ses mots ni même célébré son intelligence ...

Dans le regard?... Peut-être ... Ou dans la voix?... La voix de

certains êtres a des grâces sensuelles, irrésistibles, la saveur des

choses exquises à manger. On a faim de les entendre, et le son de

leurs paroles pénètre en nous comme une friandise.

Un ami passait. Je lui demandai:

--Tu connais M. Milial?

--Oui.

--Présente-nous donc l'un à l'autre.

Une minute plus tard, nous échangions une poignée de main et nous

causions entre deux portes. Ce qu'il disait était juste, agréable à

entendre, sans contenir rien de supérieur. La voix en effet, était

belle, douce, caressante, musicale; mais j'en avais entendu de plus

prenantes, de plus remuantes. On l'écoutait avec plaisir, comme on

regarderait couler une jolie source. Aucune tension de pensée n'était

nécessaire pour le suivre, aucun sous-entendu ne surexcitait la

curiosité, aucune attente ne tenait en éveil l'intérêt. Sa

conversation était plutôt reposante et n'allumait point en nous soit

un vif désir de répondre et de contredire, soit une approbation ravie.

Il était d'ailleurs aussi facile de lui donner la réplique que de

l'écouter. La réponse venait aux lèvres d'elle-même, dès qu'il avait

fini de parler, et les phrases allaient vers lui comme si ce qu'il

avait dit les faisait sortir de la bouche naturellement.

Une réflexion me frappa bientôt. Je le connaissais depuis un quart

d'heure, et il me semblait qu'il était un de mes anciens amis, que

tout, de lui, m'était familier depuis longtemps: sa figure, ses

gestes, sa voix, ses idées.

Brusquement, après quelques instants de causerie, il me paraissait

installé dans mon intimité. Toutes les portes étaient ouvertes entre

nous, et je lui aurais fait peut-être, sur moi-même, s'il les avait

sollicitées, ces confidences que, d'ordinaire, on ne livre qu'aux plus

anciens camarades.

Certes, il y avait là un mystère. Ces barrières fermées entre tous les

êtres, et que le temps pousse une à une, lorsque la sympathie, les

goûts pareils, une même culture intellectuelle et des relations

constantes les ont décadenassées peu à peu, semblaient ne pas exister

entre lui et moi, et, sans doute, entre lui et tous ceux, hommes et

femmes, que le hasard jetait sur sa route.

Au bout d'une demi-heure, nous nous séparâmes en nous promettant de

nous revoir souvent, et il me donna son adresse après m'avoir invité à

déjeuner, le surlendemain.

Ayant oublié l'heure, j'arrivai trop tôt; il n'était pas rentré. Un

domestique correct et muet ouvrît devant moi un beau salon un peu

sombre, intime, recueilli. Je m'y sentis à l'aise, comme chez moi. Que

de fois j'ai remarqué l'influence des appartements sur le caractère et

sur l'esprit! Il y a des pièces où on se sent toujours bête; d'autres,

au contraire, où on se sent toujours verveux. Les unes attristent,

bien que claires, blanches et dorées; d'autres égayent, bien que

tenturées d'étoffes calmes. Notre oeil, comme notre coeur, a ses

haines et ses tendresses, dont souvent il ne nous fait point part, et

qu'il impose secrètement, furtivement, à notre humeur. L'harmonie des

meubles, des murs, le style d'un ensemble agissent instantanément sur

notre nature intellectuelle comme l'air des bois, de la mer ou de la

montagne modifie notre nature physique.

Je m'assis sur un divan disparu sous les coussins, et je me sentis

soudain soutenu, porté, capitonné par ces petits sacs de plume

couverts de soie, comme si la forme et la place de mon corps eussent

été marquées d'avance sur ce meuble.

Puis je regardai. Rien d'éclatant dans la pièce; partout de belles

choses modestes, des meubles simples et rares, des rideaux d'Orient

qui ne semblaient pas venir du Louvre, mais de l'intérieur d'un harem,

et, en face de moi, un portrait de femme. C'était un portrait de

moyenne grandeur, montrant la tête et le haut du corps, et les mains

qui tenaient un livre. Elle était jeune nu-tête, coiffée de bandeaux

plats, souriant un peu tristement. Est-ce parce qu'elle avait la tête

nue, ou bien par l'impression de son allure si naturelle, mais jamais

portrait de femme ne me parut être chez lui autant que celui-là, dans

ce logis. Presque tous ceux que je connais sont en représentation,

soit que la dame ait des vêtements d'apparat, une coiffure seyante, un

air de bien savoir qu'elle pose devant le peintre d'abord, et ensuite

devant tous ceux qui la regarderont, soit qu'elle ait pris une

attitude abandonnée dans un négligé bien choisi.

Les unes sont debout, majestueuses, en pleine beauté, avec un air de

hauteur qu'elles n'ont pas dû garder longtemps dans l'ordinaire de la

vie. D'autres minaudent, dans l'immobilité de la toile; et toutes ont

un rien, une fleur ou un bijou, un pli de robe ou de lèvre qu'on sent

posé par le peintre, pour l'effet. Qu'elles portent un chapeau, une

dentelle sur la tête, ou leurs cheveux seulement, on devine en elles

quelque chose qui n'est point tout à fait naturel. Quoi? On l'ignore,

puisqu'on ne les a pas connues, mais on le sent. Elles semblent en

visite quelque part, chez des gens à qui elles veulent plaire, à qui,

elles veulent se montrer avec tout leur avantage; et elles ont étudié

leur attitude, tantôt modeste, tantôt hautaine.

Que dire de celle-là? Elle était chez elle, et seule. Oui, elle était

seule, car elle souriait comme on sourit quand on pense solitairement

à quelque chose de triste et de doux, et non comme on sourit quand on

est regardée. Elle était tellement seule, et chez elle, qu'elle

faisait le vide en tout ce grand appartement, le vide absolu. Elle

l'habitait, l'emplissait, l'animait seule; il y pouvait entrer

beaucoup de monde, et tout ce monde pouvait parler, rire, même

chanter; elle y serait toujours seule, avec un sourire solitaire, et,

seule, elle le rendrait vivant, de son regard de portrait.

Il était unique aussi, ce regard. Il tombait sur moi tout droit,

caressant et fixe, sans me voir. Tous les portraits savent qu'ils sont

contemplés, et ils répondent avec les yeux, avec des yeux qui voient,

qui pensent, qui nous suivent, sans nous quitter, depuis notre entrée

jusqu'à notre sortie de l'appartement qu'ils habitent.

Celui-là ne me voyait pas, ne voyait rien, bien que son regard fût

planté sur moi, tout droit. Je me rappelai le vers surprenant de

Baudelaire:

Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait.

Ils m'attiraient, en effet, d'une façon irrésistible, jetaient en moi

un trouble étrange, puissant, nouveau, ces yeux peints, qui avaient

vécu, ou qui vivaient encore, peut-être. Oh! quel charme infini et

amollissant comme une brise qui passe, séduisant comme un ciel mourant

de crépuscule lilas, rose et bleu, et un peu mélancolique comme la

nuit qui vient derrière sortait de ce cadre sombre et de ces yeux

impénétrables. Ces yeux, ces yeux créés par quelques coups de pinceau,

cachaient en eux le mystère de ce qui semble être et n'existe pas, de

ce qui peut apparaître en un regard de femme, de ce qui fait germer

l'amour en nous.

La porte s'ouvrit. M. Milial entrait. Il s'excusa d'être en retard. Je

m'excusai d'être en avance. Puis je lui dis:

--Est-il indiscret de vous demander quelle est cette femme?

Il répondit:

--C'est ma mère, morte toute jeune.

Et je compris alors d'où venait l'inexplicable séduction de cet homme!

L'INFIRME

Cette aventure m'est arrivée vers 1882.

Je venais de m'installer dans le coin d'un wagon vide, et j'avais

refermé la portière, avec l'espérance de rester seul, quand elle se

rouvrit brusquement, et j'entendis une voix qui disait:

--Prenez garde, monsieur, nous nous trouvons juste au croisement des

lignes; le marchepied est très haut.

Une autre voix répondit:

--Ne crains rien, Laurent, je vais prendre les poignées.

Puis une tête apparut coiffée d'un chapeau rond, et deux mains,

s'accrochant aux lanières de cuir et de drap suspendues des deux côtés

de la portière, hissèrent lentement un gros corps, dont les pieds

firent sur le marchepied un bruit de canne frappant le sol.

Or, quand l'homme eut fait entrer son torse dans le compartiment, je

vis apparaître dans l'étoffe flasque du pantalon, le bout peint en

noir d'une jambe de bois, qu'un autre pilon pareil suivit bientôt.

Une tête se montra derrière ce voyageur, et demanda:

--Vous êtes bien, monsieur?

--Oui, mon garçon.

--Alors, voilà vos paquets et vos béquilles.

Et un domestique, qui avait l'air d'un vieux soldat, monta à son tour,

portant en ses bras un tas de choses, enveloppées en des papiers

noirs et jaunes, ficelées soigneusement, et les déposa, l'une après

l'autre, dans le filet au-dessus de la tête de son maître. Puis il

dit:

--Voilà, monsieur, c'est tout. Il y en a cinq. Les bonbons, la poupée,

le tambour, le fusil et le pâté de foies gras.

--C'est bien, mon garçon.

--Bon voyage, monsieur.

--Merci, Laurent; bonne santé!

L'homme s'en alla en repoussant la porte, et je regardai mon voisin.

Il pouvait avoir trente-cinq ans, bien que ses cheveux fussent presque

blancs; il était décoré, moustachu, fort gros, atteint de cette

obésité poussive des hommes actifs et forts qu'une infirmité tient

immobiles.

Il s'essuya le front, souffla et, me regardant bien en face:

--La fumée vous gêne-t-elle, monsieur?

--Non, monsieur.

Cet oeil, cette voix, ce visage, je les connaissais. Mais d'où, de

quand? Certes, j'avais rencontré ce garçon-là, je lui avais parlé, je

lui avais serré la main. Cela datait de loin, de très loin, c'était

perdu dans cette brume où l'esprit semble chercher à tâtons les

souvenirs et les poursuit, comme des fantômes fuyants, sans les

saisir.

Lui aussi, maintenant, me dévisageait avec la ténacité et la fixité

d'un homme qui se rappelle un peu, mais pas tout à fait.

Nos yeux, gênés de ce contact obstiné des regards, se détournèrent;

puis, au bout de quelques secondes, attirés de nouveau par la volonté

obscure et tenace de la mémoire en travail, ils se rencontrèrent

encore, et je dis:

--Mon Dieu, monsieur, au lieu de nous observer à la dérobée pendant

une heure, ne vaudrait-il pas mieux chercher ensemble où nous nous

sommes connus?

Le voisin répondit avec bonne grâce:

--Vous avez tout à fait raison, monsieur.

Je me nommai:

--Je m'appelle Henry Bonclair, magistrat.

Il hésita quelques secondes; puis, avec ce vague de l'oeil et de la

voix qui accompagne les grandes tensions d'esprit:

--Ah! parfaitement, je vous ai rencontré chez les Poincel, autrefois,

avant la guerre, voilà douze ans de cela!

--Oui, monsieur ... Ah!... ah!... vous êtes le lieutenant Revalière?

--Oui ... Je fus même le capitaine Revalière jusqu'au jour où j'ai

perdu mes pieds ... tous les deux d'un seul coup, sur le passage d'un

boulet.

Et nous nous regardâmes de nouveau, maintenant que nous nous

connaissions.

Je me rappelais parfaitement avoir vu ce beau garçon mince qui

conduisait les cotillons avec une furie agile et gracieuse et qu'on

avait surnommé, je crois, «la Trombe». Mais derrière cette image,

nettement évoquée, flottait encore quelque chose d'insaisissable, une

histoire que j'avais sue et oubliée, une de ces histoires auxquelles

on prête une attention bienveillante et courte, et qui ne laissent

dans l'esprit qu'une marque presque imperceptible.

Il y avait de l'amour là-dedans. J'en retrouvais la sensation

particulière au fond de ma mémoire, mais rien de plus, sensation

comparable au fumet que sème pour le nez d'un chien le pied d'un

gibier sur le sol.

Peu à peu, cependant, les ombres s'éclaircirent et une figure de

jeune fille surgit devant mes yeux. Puis son nom éclata dans ma tête

comme un pétard qui s'allume: Mlle de Mandal. Je me rappelais tout,

maintenant. C'était, en effet, une histoire d'amour, mais banale.

Cette jeune fille aimait ce jeune homme, lorsque je l'avais rencontré,

et on parlait de leur prochain mariage. Il paraissait lui-même très

épris, très heureux.

Je levai les yeux vers le filet où tous les paquets, apportés par le

domestique de mon voisin, tremblotaient aux secousses du train, et la

voix du serviteur me revint comme s'il finissait à peine de parler.

Il avait dit:

--Voilà, monsieur, c'est tout. Il y en a cinq: les bonbons, la poupée,

le tambour, le fusil et le pâté de foies gras.

Alors, en une seconde, un roman se composa et se déroula dans ma

tête. Il ressemblait d'ailleurs à tous ceux que j'avais lus où, tantôt

le jeune homme, tantôt la jeune fille, épouse son fiancé ou sa fiancée

après la catastrophe, soit corporelle, soit financière. Donc, cet

officier mutilé pendant la guerre avait retrouvé, après la campagne,

la jeune fille qui s'était promise à lui; et, tenant son engagement,

elle s'était donnée.

Je jugeais cela beau, mais simple, comme on juge simples tous les

dévouements et tous les dénouements des livres et du théâtre. Il

semble toujours, quand on lit, ou quand on écoute, à ces écoles de

magnanimité, qu'on se serait sacrifié soi-même avec un plaisir

enthousiaste, avec un élan magnifique. Mais on est de fort mauvaise

humeur, le lendemain, quand un ami misérable vient vous emprunter

quelque argent.

Puis, soudain, une autre supposition, moins poétique et plus

réaliste, se substitua à la première. Peut-être s'était-il marié avant

la guerre, avant l'épouvantable accident de ce boulet lui coupant les

jambes, et avait-elle dû, désolée et résignée, recevoir, soigner,

consoler, soutenir ce mari, parti fort et beau, revenu avec les pieds

fauchés, affreux débris voué à l'immobilité, aux colères impuissantes

et à l'obésité fatale.

Était-il heureux ou torturé? Une envie, légère d'abord, puis

grandissante, puis irrésistible, me saisit de connaître son histoire,

d'en savoir au moins les points principaux, qui me permettraient de

deviner ce qu'il ne pourrait pas ou ne voudrait pas me dire.

Je lui parlais, tout en songeant. Nous avions échangé quelques paroles

banales; et moi, les yeux levés vers le filet, je pensais: «Il a donc

trois enfants: les bonbons sont pour sa femme, la poupée pour sa

petite fille, le tambour et le fusil pour ses fils, ce pâté de foies

gras pour lui.»

Soudain, je lui demandai:

--Vous êtes père, monsieur?

Il répondit:

--Non, monsieur.

Je me sentis soudain confus comme si j'avais commis une grosse

inconvenance et je repris:

--Je vous demande pardon. Je l'avais pensé en entendant votre

domestique parler de jouets. On entend sans écouter, et on conclut

malgré soi.

Il sourit, puis murmura:

--Non, je ne suis même pas marié. J'en suis resté aux préliminaires.

J'eus l'air de me souvenir tout à coup.

--Ah!... c'est vrai, vous étiez fiancé, quand je vous ai connu,

fiancé avec Mlle de Mandal, je crois.

--Oui, monsieur, votre mémoire est excellente.

J'eus une audace excessive, et j'ajoutai:

--Oui, je crois me rappeler aussi avoir entendu dire que Mlle de

Mandal avait épousé monsieur ... monsieur ...

Il prononça tranquillement ce nom.

--M. de Fleurel.

--Oui, c'est cela! Oui ... je me rappelle même, à ce propos, avoir

entendu parler de votre blessure;

Je le regardais bien en face; et il rougit.

Sa figure pleine, bouffie, que l'afflux constant de sang rendait déjà

pourpre, se teinta davantage encore.

Il répondit avec vivacité, avec l'ardeur soudaine d'un homme qui

plaide une cause perdue d'avance, perdue dans son esprit et dans son

coeur, mais qu'il veut gagner devant l'opinion.

--On a tort, monsieur, de prononcer à côté du mien le nom de Mme de

Fleurel. Quand je suis revenu de la guerre, sans mes pieds, hélas! je

n'aurais jamais accepté, jamais, qu'elle devînt ma femme. Est-ce que

c'était possible? Quand on se marie, monsieur, ce n'est pas pour faire

parade de générosité: c'est pour vivre, tous les jours, toutes les

heures, toutes les minutes, toutes les secondes, à côté d'un homme;

et, si cet homme est difforme, comme moi, on se condamne, en

l'épousant, à une souffrance qui durera jusqu'à la mort! Oh! je

comprends, j'admire tous les sacrifices, tous les dévouements, quand

ils ont une limite, mais je n'admets pas le renoncement d'une femme à

toute une vie qu'elle espère heureuse, à toutes les joies, à tous les

rêves, pour satisfaire l'admiration de la galerie. Quand j'entends

sur le plancher de ma chambre le battement de mes pilons et celui de

mes béquilles, ce bruit de moulin que je fais à chaque pas, j'ai des

exaspérations à étrangler mon serviteur. Croyez-vous qu'on puisse

accepter d'une femme de tolérer ce qu'on ne supporte pas soi-même? Et

puis, vous imaginez-vous que c'est joli, mes bouts de jambes?...»

Il se tut. Que lui dire? Je trouvais qu'il avait raison! Pouvais-je la

blâmer, la mépriser, même lui donner tort, à elle? Non. Cependant? Le

dénouement conforme à la règle, à la moyenne, à la vérité, à la

vraisemblance, ne satisfaisait pas mon appétit poétique. Ces moignons

héroïques appelaient un beau sacrifice qui me manquait, et j'en

éprouvais une déception.

Je lui demandai tout à coup:

--Mme de Fleurel a des enfants?

--Oui, une fille et deux garçons. C'est pour eux que je porte ces

jouets. Son mari et elle ont été très bons pour moi.

Le train montait la rampe de Saint-Germain. Il passa les tunnels,

entra en gare, s'arrêta.

J'allais offrir mon bras pour aider la descente de l'officier mutilé

quand deux mains se tendirent vers lui, par la portière ouverte:

--Bonjour! mon cher Revalière.

--Ah! bonjour, Fleurel.

Derrière l'homme, la femme souriait, radieuse, encore jolie, envoyant

des «bonjour!» de ses doigts gantés. Une petite fille, à côté d'elle,

sautillait de joie, et deux garçonnets regardaient avec des yeux

avides le tambour et le fusil passant du filet du wagon entre les

mains de leur père.

Quand l'infirme fut sur le quai, tous les enfants l'embrassèrent.

Puis on se mit en route, et la fillette, par amitié, tenait dans sa

petite main la traverse vernie d'une béquille, comme elle aurait pu

tenir, en marchand à son côté, le pouce de son grand ami.

LES

25 FRANCS DE LA SUPÉRIEURE

Ah! certes, il était drôle, le père Pavilly, avec ses grandes jambes

d'araignée et son petit corps, et ses longs bras, et sa tête en pointe

surmontée d'une flamme de cheveux rouges sur le sommet du crâne.

C'était un clown, un clown paysan, naturel, né pour faire des farces,

pour faire rire, pour jouer des rôles, des rôles simples puisqu'il

était fils de paysan, paysan lui-même, sachant à peine lire. Ah! oui,

le bon Dieu l'avait créé pour amuser les autres, les pauvres diables

de la campagne qui n'ont pas de théâtres et de fêtes; et il les

amusait en conscience. Au café, ou lui payait des tournées pour le

garder, et il buvait intrépidement, riant et plaisantant, blaguant

tout le monde sans fâcher personne, pendant qu'on se tordait autour de

lui.

Il était si drôle que les filles elles-mêmes ne lui résistaient pas,

tant elles riaient, bien qu'il fût très laid. Il les entraînait, en

blaguant, derrière un mur, dans un fossé, dans une étable, puis il les

chatouillait et les pressait, avec des propos si comiques qu'elles se

tenaient les côtes en le repoussant. Alors il gambadait, faisait mine

de se vouloir pendre, et elles se tordaient, les larmes aux yeux; il

choisissait un moment et les culbutait avec tant d'à-propos qu'elles y

passaient toutes, même celles qui l'avaient bravé, histoire de

s'amuser.

Donc, vers la fin de juin il s'engagea, pour faire la moisson, chez

maître Le Harivau près de Rouville. Pendant trois semaines entières il

réjouit les moissonneurs, hommes et femmes par ses farces, tant le

jour que la nuit. Le jour on le voyait dans la plaine, au milieu des

épis fauchés, on le voyait coiffé d'un vieux chapeau de paille qui

cachait son toupet roussâtre, ramassant avec ses longs bras maigres et

liant en gerbes le blé jaune; puis s'arrêtant pour esquisser un geste

drôle qui faisait rire à travers la campagne le peuple des

travailleurs qui ne le le quittait point de l'oeil. La nuit il se

glissait comme une bête rampante, dans la paille des greniers où

dormaient les femmes, et ses mains rôdaient, éveillaient des cris,

soulevaient des tumultes. On le chassait à coups de sabots et il

fuyait à quatre pattes, pareil à un singe fantastique au milieu des

fusées de gaieté de la chambrée tout entière.

Le dernier jour, comme le char des moissonneurs, enrubanné et

cornemusant, plein de cris, de chants, de joie et d'ivresse, allait

sur la grande route blanche, au pas lent de six chevaux pommelés,

conduit par un gars en blouse portant cocarde à sa casquette, Pavilly,

au milieu des femmes vautrées, dansait un pas de satyre ivre qui

tenait, bouche bée, sur les talus des fermes les petits garçons

morveux et les paysans stupéfaits de sa structure invraisemblable.

Tout à coup, en arrivant à la barrière de la ferme de maître Le

Harivau, il fit un bond en élevant les bras, mais par malheur il

heurta, en retombant, le bord de la longue charrette, culbuta par

dessus, tomba sur la roue et rebondit sur le chemin.

Ses camarades s'élancèrent. Il ne bougeait plus, un oeil fermé,

l'autre ouvert, blême de peur, ses grands membres allongés dans la

poussière.

Quant on toucha sa jambe droite, il se mit à pousser des cris et,

quand on voulut le mettre debout, il s'abattit.

--Je crais ben qu'il a une patte cassée, dit un homme.

Il avait, en effet, une jambe cassée.

Maître Le Harivau le fit étendre sur une table, et un cavalier courut

à Rouville pour chercher le médecin, qui arriva une heure après.

Le fermier fut très généreux et annonça qu'il payerait le traitement

de l'homme à l'hôpital.

Le docteur emporta donc Pavilly dans sa voiture et le déposa dans un

dortoir peint à la chaux où sa fracture fut réduite.

Dès qu'il comprit qu'il n'en mourrait pas et qu'il allait être soigné,

guéri, dorloté, nourri à rien faire, sur le dos, entre deux draps,

Pavilly fut saisi d'une joie débordante, et il se mit à rire d'un rire

silencieux et continu qui montrait ses dents gâtées.

Dès qu'une soeur approchait de son lit, il lui faisait des grimaces de

contentement, clignait de l'oeil, tordait sa bouche, remuait son nez

qu'il avait très long et mobile à volonté. Ses voisins de dortoir,

tout malades qu'ils étaient, ne pouvaient se tenir de rire, et la

soeur supérieure venait souvent à son lit pour passer un quart d'heure

d'amusement. Il trouvait pour elle des farces plus drôles, des

plaisanteries inédites et comme il portait en lui le germe de tous les

cabotinages, il se faisait dévot pour lui plaire, parlait du bon Dieu

avec des airs sérieux d'homme qui sait les moments où il ne faut plus

badiner.

Un jour, il imagina de lui chanter des chansons. Elle fut ravie et

revint plus souvent; puis, pour utiliser sa voix, elle lui apporta un

livre de cantiques. On le vit alors assis dans son lit, car il

commençait à se remuer, entonnant d'une voix de fausset les louanges

de l'Éternel, de Marie et du Saint-Esprit, tandis que la grosse bonne

soeur, debout à ses pieds, battait la mesure avec un doigt en lui

donnant l'intonation. Dès qu'il put marcher, la supérieure lui offrit

de le garder quelque temps de plus pour chanter les offices dans la

chapelle, tout en servant la messe et remplissant aussi les fonctions

de sacristain. Il accepta. Et pendant un mois entier on le vit, vêtu

d'un surplis blanc, et boitillant, entonner les répons et les psaumes

avec des ports de tête si plaisants que le nombre des fidèles

augmenta, et qu'on désertait la paroisse pour venir à vêpres à

l'hôpital.

Mais comme tout finit en ce monde, il fallut bien le congédier quand

il fut tout à fait guéri. La supérieure, pour le remercier, lui fit

cadeau de vingt-cinq francs.

Dès que Pavilly se vit dans la rue avec cet argent dans sa poche, il

se demanda ce qu'il allait faire. Retournerait-il au village? Pas

avant d'avoir bu un coup certainement, ce qui ne lui était pas arrivé

depuis longtemps, et il entra dans un café. Il ne venait pas à la

ville plus d'une fois ou deux par an, et il lui était resté, d'une de

ces visites en particulier, un souvenir confus et enivrant d'orgie.

Donc il demanda un verre de fine qu'il avala d'un trait pour graisser

le passage, puis il s'en fît verser un second afin d'en prendre le

goût.

Dès que l'eau-de-vie, forte et poivrée, lui eut touché le palais et la

langue, réveillant plus vive, après cette longue sobriété, la

sensation aimée et désirée de l'alcool qui caresse, et pique, et

aromatise, et brûle la bouche, il comprit qu'il boirait la bouteille

et demanda tout de suite ce qu'elle valait, afin d'économiser sur le

détail. On la lui compta trois francs, qu'il paya; puis il commença à

se griser avec tranquillité.

Il y mettait pourtant de la méthode voulant garder assez de conscience

pour d'autres plaisirs. Donc aussitôt qu'il se sentit sur le point de

voir saluer les cheminées il se leva, et s'en alla, d'un pas hésitant,

sa bouteille sous le bras, en quête d'une maison de filles.

Il la trouva, non sans peine, après l'avoir demandée à un charretier

qui ne la connaissait pas, à un facteur qui le renseigna mal, à un

boulanger qui se mit à jurer en le traitant de vieux porc, et, enfin,

à un militaire qui l'y conduisit obligeamment, en l'engageant à

choisir la Reine.

Pavilly, bien qu'il fût à peine midi, entra dans ce lieu de délices où

il fut reçu par une bonne qui voulait le mettre à la porte. Mais il la

fit rire par une grimace, montra trois francs, prix normal des

consommations spéciales du lieu, et la suivit avec peine le long d'un

escalier fort sombre qui menait au premier étage.

Quand il fut entré dans une chambre il réclama la venue de la Reine et

l'attendit en buvant un nouveau coup au goulot même de sa bouteille.

La porte s'ouvrit, une fille parut. Elle était grande, grasse, rouge,

énorme. D'un coup d'oeil sûr, d'un coup d'oeil de connaisseur, elle

toisa l'ivrogne écroulé sur un siège et lui dit:

--T'as pas honte à c't'heure-ci?

Il balbutia:

--De quoi, princesse?

--Mais de déranger une dame avant qu'elle ait seulement mangé la

soupe.

Il voulut rire.

--Y a pas d'heure pour les braves.

--Y a pas d'heure non plus pour se saouler, vieux pot.

Pavilly se fâcha.

--Je sieus pas un pot, d'abord, et puis je sieus pas saoul.

--Pas saoul?

--Non, je sieus pas saoul.

--Pas saoul, tu pourrais pas seulement te tenir debout.

Elle le regardait avec une colère rageuse de femme dont les compagnes

dînent.

Il se dressa.

--Mé, mé, que je danserais une polka.

Et, pour prouver sa solidité, il monta sur la chaise, fit une

pirouette et sauta sur le lit où ses gros souliers vaseux plaquèrent

deux taches épouvantables.

--Ah! salop! cria la fille.

S'élançant, elle lui jeta un coup de poing dans le ventre, un tel coup

de poing que Pavilly perdit l'équilibre, bascula sur les pieds de la

couche, fit une complète cabriole, retomba sur la commode entraînant

avec lui la cuvette et le pot à l'eau, puis s'écroula par terre en

poussant des hurlements.

Le bruit fut si violent et ses cris si perçants que toute la maison

accourut, monsieur, madame, la servante et le personnel.

Monsieur, d'abord, voulut ramasser l'homme, mais, dès qu'il l'eût mis

debout, le paysan perdit de nouveau l'équilibre, puis se mit à

vociférer qu'il avait la jambe cassée, l'autre, la bonne, la bonne!

C'était vrai. On courut chercher un médecin. Ce fut justement celui

qui avait soigné Pavilly chez maître Le Harivau.

--Comment, c'est encore vous? dit-il.

--Oui, m'sieu.

--Qu'est-ce que vous avez?

--L'autre qu'on m'a cassé itou, m'sieu l'docteur.

--Qu'est-ce qui vous a fait ça, mon vieux?

--Une femelle donc.

Tout le monde écoutait. Les filles en peignoir, en cheveux, la bouche

encore grasse du dîner interrompu, madame furieuse, monsieur inquiet.

--Ça va faire une vilaine histoire, dit le médecin. Vous savez que la

municipalité vous voit d'un mauvais oeil. Il faudrait tâcher qu'on ne

parlât point de cette affaire-là.

--Comment faire? demanda monsieur.

--Mais, le mieux, serait d'envoyer cet homme à l'hôpital, d'où il

sort, d'ailleurs, et de payer son traitement.

Monsieur répondit:

--J'aime encore mieux ça que d'avoir des histoires.

Donc Pavilly, une demi-heure après, rentrait ivre et geignant dans le

dortoir d'où il était sorti une heure plus tôt.

La supérieure leva les bras, affligée, car elle l'aimait, et

souriante, car il ne lui déplaisait pas de le revoir.

--Eh bien! mon brave, qu'est-ce que vous avez?

--L'autre jambe cassée, madame la bonne soeur.

--Ah! vous êtes donc encore monté sur une voiture de paille, vieux

farceur?

Et Pavilly, confus et sournois, balbutia:

--Non ... non... Pas cette fois ... pas cette fois... Non ... non...

C'est point d'ma faute, point d'ma faute... C'est une paillasse qu'en

est cause.

Elle ne put en tirer d'autre explication et ne sut jamais que cette

rechute était due à ses vingt-cinq francs.

UN CAS DE DIVORCE

L'avocat de Mme Chassel prit la parole:

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS LES JUGES,

La cause que je suis chargé de défendre devant vous relève bien plus

de la médecine que de la justice, et constitue bien plus un cas

pathologique qu'un cas de droit ordinaire. Les faits semblent simples

au premier abord.

Un homme jeune, très riche, d'âme noble et exaltée, de coeur

généreux, devient amoureux d'une jeune fille absolument belle, plus

que belle, adorable, aussi gracieuse, aussi charmante, aussi bonne,

aussi tendre que jolie, et il l'épouse.

Pendant quelque temps, il se conduit envers elle en époux plein de

soins et de tendresse; puis il la néglige, la rudoie, semble éprouver

pour elle une répulsion insurmontable, un dégoût irrésistible. Un jour

même il la frappe, non seulement sans aucune raison, mais même sans

aucun prétexte.

Je ne vous ferai point le tableau, messieurs, de ses allures bizarres,

incompréhensibles pour tous. Je ne vous dépeindrai point la vie

abominable de ces deux êtres, et la douleur horrible de cette jeune

femme.

Il me suffira pour vous convaincre de vous lire quelques fragments

d'un journal écrit chaque jour par ce pauvre homme, par ce pauvre

fou. Car c'est en face d'un fou que nous nous trouvons, messieurs, et

le cas est d'autant plus curieux, d'autant plus intéressant qu'il

rappelle en beaucoup de points la démence du malheureux prince, mort

récemment, du roi bizarre qui régna platoniquement sur la Bavière.

J'appellerai ce cas: la folie poétique.

Vous vous rappelez tout ce qu'on raconta de ce prince étrange. Il fit

construire au milieu des paysages les plus magnifiques de son royaume

de vrais châteaux de féerie. La réalité même de la beauté des choses

et des lieux ne lui suffisant pas, il imagina, il créa, dans ces

manoirs invraisemblables, des horizons factices, obtenus au moyen

d'artifices de théâtre, des changements à vue, des forêts peintes, des

empires de contes où les feuilles des arbres étaient des pierres

précieuses. Il eut des Alpes et des glaciers, des steppes, des déserts

de sable brûlés par le soleil; et, la nuit, sous les rayons de la

vraie lune, des lacs qu'éclairaient par dessous de fantastiques lueurs

électriques. Sur ces lacs nageaient des cygnes et glissaient des

nacelles, tandis qu'un orchestre, composé des premiers exécutants du

monde, enivrait de poésie l'âme du fou royal.

Cet homme était chaste, cet homme était vierge. Il n'aima jamais qu'un

rêve, son rêve, son rêve divin.

Un soir, il emmena dans sa barque une femme, jeune, belle, une grande

artiste et il la pria de chanter. Elle chanta, grisée elle-même par

l'admirable paysage, par la douceur tiède de l'air, par le parfum des

fleurs et par l'extase de ce prince jeune et beau.

Elle chanta, comme chantent les femmes que touche l'amour, puis,

éperdue, frémissante, elle tomba sur le coeur du roi en cherchant ses

lèvres.

Mais il la jeta dans le lac, et prenant ses rames gagna la berge, sans

s'inquiéter si on la sauvait.

Nous nous trouvons, messieurs les juges, devant un cas tout à fait

semblable. Je ne ferai plus que lire maintenant des passages du

journal que nous avons surpris dans un tiroir du secrétaire.

\* \* \* \* \*

Comme tout est triste et laid, toujours pareil, toujours odieux. Comme

je rêve une terre plus belle, plus noble, plus variée. Comme elle

serait pauvre l'imagination de leur Dieu, si leur Dieu existait ou

s'il n'avait pas créé d'autres choses, ailleurs.

Toujours des bois, de petits bois, des fleuves qui ressemblent aux

fleuves, des plaines qui ressemblent aux plaines, tout est pareil et

monotone. Et l'homme!..... L'homme?.....Quel horrible animal, méchant,

orgueilleux et répugnant.

\* \* \* \* \*

Il faudrait aimer, aimer éperdument, sans voir ce qu'on aime. Car voir

c'est comprendre, et comprendre c'est mépriser. Il faudrait aimer, en

s'enivrant d'elle comme on se grise de vin, de façon à ne plus savoir

ce qu'on boit. Et boire, boire, boire, sans reprendre haleine, jour et

nuit!

\* \* \* \* \*

J'ai trouvé, je crois. Elle a dans toute sa personne quelque chose

d'idéal qui ne semble point de ce monde et qui donne des ailes à mon

rêve. Ah! mon rêve, comme il me montre les êtres différents de ce

qu'ils sont. Elle est blonde, d'un blond léger avec des cheveux qui

ont des nuances inexprimables. Ses yeux sont bleus! Seuls les yeux

bleus emportent mon âme. Toute la femme, la femme qui existe au fond

de mon coeur, m'apparaît dans l'oeil, rien que dans l'oeil.

Oh! mystère! Quel mystère? L'oeil?... Tout l'univers est en lui,

puisqu'il le voit, puisqu'il le reflète. Il contient l'univers, les

choses et les êtres, les forêts et les océans, les hommes et les

bêtes, les couchers de soleil, les étoiles, les arts, tout, tout, il

voit, cueille et emporte tout; et il y a plus encore en lui, il y a

l'âme, il y a l'homme qui pense, l'homme qui aime, l'homme qui rit,

l'homme qui souffre! Oh! regardez les yeux bleus des femmes, ceux qui

sont profonds comme la mer, changeants comme le ciel, si doux, si

doux, doux comme les brises, doux comme la musique, doux comme des

baisers, et transparents, si clairs qu'on voit derrière, on voit

l'âme, l'âme bleue qui les colore, qui les anime, qui les divinise.

Oui, l'âme a la couleur du regard. L'âme bleue seule porte en elle du

rêve, elle a pris son azur aux flots et à l'espace.

L'oeil! Songez à lui! L'oeil! Il boit la vie apparente pour en nourrir

la pensée. Il boit le monde, la couleur, le mouvement, les livres, les

tableaux, tout ce qui est beau et tout ce qui est laid, et il en fait

des idées. Et quand il nous regarde, il nous donne la sensation d'un

bonheur qui n'est point de cette terre. Il nous fait pressentir ce que

nous ignorerons toujours; il nous fait comprendre que les réalités de

nos songes sont de méprisables ordures.

Je l'aime aussi pour sa démarche.

«Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes», a dit le

poète.

Quand elle passe on sent qu'elle est d'une autre race que les femmes

ordinaires, d'une race plus légère et plus divine.

Je l'épouse demain.... J'ai peur ... j'ai peur de tant de choses....

\* \* \* \* \*

Deux bêtes, deux chiens, deux loups, deux renards, rôdent par les bois

et se rencontrent. L'un est mâle, l'autre femelle. Ils s'accouplent.

Ils s'accouplent par un instinct bestial qui les force à continuer la

race, leur race, celle dont ils ont la forme, le poil, la taille, les

mouvements et les habitudes.

Toutes les bêtes en font autant, sans savoir pourquoi!

Nous aussi....

\* \* \* \* \*

C'est cela que j'ai fait en l'épousant, j'ai obéi à cet imbécile

emportement qui nous jette vers la femelle.

Elle est ma femme. Tant que je l'ai idéalement désirée elle fut pour

moi le rêve irréalisable près de se réaliser. A partir de la seconde

même où je l'ai tenue dans mes bras, elle ne fut plus que l'être dont

la nature s'était servie pour tromper toutes mes espérances.

Les a-t-elle trompées?--Non. Et pourtant je suis las d'elle, las à ne

pouvoir la toucher, l'effleurer de ma main ou de mes lèvres sans que

mon coeur soit soulevé par un dégoût inexprimable, non peut-être le

dégoût d'elle, mais un dégoût plus haut, plus grand, plus méprisant,

le dégoût de l'étreinte amoureuse, si vile, qu'elle est devenue, pour

tous les êtres affinés, un acte honteux qu'il faut cacher, dont on ne

parle qu'à voix basse, en rougissant....

Je ne peux plus voir ma femme venir vers moi, m'appelant du sourire,

du regard et des bras. Je ne peux plus. J'ai cru jadis que son baiser

m'emporterait dans le ciel. Elle fut souffrante, un jour, d'une fièvre

passagère, et je sentis dans son haleine le souffle léger, subtil,

presque insaisissable des pourritures humaines. Je fus bouleversé!

Oh! la chair, fumier séduisant et vivant, putréfaction qui marche, qui

pense, qui parle, qui regarde et qui sourit, où les nourritures

fermentent et qui est rose, jolie, tentante, trompeuse comme l'âme.

Pourquoi les fleurs, seules, sentent-elles si bon, les grandes fleurs

éclatantes ou es, dont les tons, les nuances font frémir mon coeur et

troublent mes yeux. Elles sont si belles, de structures si fines, si

variées et si sensuelles, entr'ouvertes comme des organes, plus

tentantes que des bouches, et creuses avec des lèvres retournées,

dentelées, charnues, poudrées d'une semence de vie qui, dans chacune,

engendre un parfum différent.

Elles se reproduisent, elles, elles seules, au monde, sans souillure

pour leur inviolable race, évaporant autour d'elles l'encens divin de

leur amour, la sueur odorante de leurs caresses, l'essence de leurs

corps incomparables, de leurs corps parés de toutes les grâces, de

toutes les élégances, de toutes les formes, qui ont la coquetterie de

toutes les colorations et la séduction enivrante de toutes les

senteurs....

\* \* \* \* \*

\_Fragments choisis, six mois plus tard\_

... J'aime les fleurs, non point comme des fleurs, mais comme des

êtres matériels et délicieux; je passe mes jours et mes nuits dans les

serres où je les cache ainsi que les femmes des harems.

Qui connaît, hors moi, la douceur, l'affolement, l'extase frémissante,

charnelle, idéale, surhumaine de ces tendresses; et ces baisers sur la

chair rose, sur la chair rouge, sur la chair blanche miraculeusement

différente, délicate, rare, fine, onctueuse des admirables fleurs.

J'ai des serres où personne ne pénètre que moi et celui qui en prend

soin.

J'entre là comme on se glisse en un lieu de plaisir secret. Dans la

haute galerie de verre, je passe d'abord entre deux foules de corolles

fermées, entr'ouvertes ou épanouies qui vont en pente de la terre au

toit. C'est le premier baiser qu'elles m'envoient.

Celles-là, ces fleurs-là, celles qui parent ce vestibule de mes

passions mystérieuses sont mes servantes et non mes favorites.

Elles me saluent au passage de leur éclat changeant et de leurs

fraîches exhalaisons. Elles sont mignonnes, coquettes, étagées sur

huit rangs à droite et sur huit rangs à gauche, et si pressées

qu'elles ont l'air de deux jardins venant jusqu'à mes pieds.

Mon coeur palpite, mon oeil s'allume à les voir, mon sang s'agite dans

mes veines, mon âme s'exalte, et mes mains déjà frémissent du désir de

les toucher. Je passe. Trois portes sont fermées au fond de cette

haute galerie. Je peux choisir. J'ai trois harems.

Mais j'entre le plus souvent chez les orchidées, mes endormeuses

préférées. Leur chambre est basse, étouffante. L'air humide et chaud

rend moite la peau, fait haleter la gorge et trembler les doigts.

Elles viennent, ces filles étranges, de pays marécageux, brûlants et

malsains. Elles sont attirantes comme des sirènes, mortelles comme des

poisons, admirablement bizarres, énervantes, effrayantes. En voici qui

semblent des papillons avec des ailes énormes, des pattes minces, des

yeux! Car elles ont des yeux! Elles me regardent, elles me voient,

êtres prodigieux, invraisemblables, fées, filles de la terre sacrée,

de l'air impalpable et de la chaude lumière, cette mère du monde. Oui,

elles ont des ailes, et des yeux et des nuances qu'aucun peintre

n'imite, tous les charmes, toutes les grâces, toutes les formes qu'on

peut rêver. Leur flanc se creuse, odorant et transparent, ouvert pour

l'amour et plus tentant que toute la chair des femmes. Les

inimaginables dessins de leurs petits corps jettent l'âme grisée dans

le paradis des images et des voluptés idéales. Elles tremblent sur

leurs tiges comme pour s'envoler. Vont-elles s'envoler, venir à moi?

Non, c'est mon coeur qui vole au-dessus d'elles comme un mâle mystique

et torturé d'amour.

Aucune aile de bête ne peut les effleurer. Nous sommes seuls, elles et

moi, dans la prison claire que je leur ai construite. Je les regarde

et je les contemple, je les admire, je les adore l'une après l'autre.

Comme elles sont grasses, profondes, roses, d'un rose qui mouille les

lèvres de désir! Comme je les aime! Le bord de leur calice est frisé,

plus pâle que leur gorge et la corolle s'y cache, bouche mystérieuse,

attirante, sucrée sous la langue, montrant et dérobant les organes

délicats, admirables et sacrés de ces divines petites créatures qui

sentent bon et ne parlent pas.

J'ai parfois pour une d'elles une passion qui dure autant que son

existence, quelques jours, quelques soirs. On l'enlève alors de la

galerie commune et on l'enferme dans un mignon cabinet de verre où

murmure un fil d'eau contre un lit de gazon tropical venu des îles du

grand Pacifique. Et je reste près d'elle, ardent, fiévreux et

tourmenté, sachant sa mort si proche, et la regardant se faner, tandis

que je la possède, que j'aspire, que je bois, que je cueille sa courte

vie d'une inexprimable caresse.

\* \* \* \* \*

Lorsqu'il eût terminé la lecture de ces fragments, l'avocat reprit:

«La décence, messieurs les juges, m'empêche de continuer à vous

communiquer les singuliers aveux de ce fou honteusement idéaliste. Les

quelques fragments que je viens de vous soumettre vous suffiront, je

crois, pour apprécier ce cas de maladie mentale, moins rare qu'on ne

croit dans notre époque de démence hystérique et de décadence

corrompue.

«Je pense donc que ma cliente est plus autorisée qu'aucune autre femme

à réclamer le divorce, dans la situation exceptionnelle où la place

l'étrange égarement des sens de son mari.

QUI SAIT?

I

Mon Dieu! Mon Dieu! Je vais donc écrire enfin ce qui m'est arrivé!

Mais le pourrai-je? l'oserai-je? cela est si bizarre, si inexplicable,

si incompréhensible, si fou!

Si je n'étais sûr de ce que j'ai vu, sûr qu'il n'y a eu, dans mes

raisonnements aucune défaillance, aucune erreur dans mes

constatations, pas de lacune dans la suite inflexible de mes

observations, je me croirais un simple halluciné, le jouet d'une

étrange vision. Après tout, qui sait?

Je suis aujourd'hui dans une maison de santé; mais j'y suis entré

volontairement, par prudence, par peur! Un seul être connaît mon

histoire. Le médecin d'ici. Je vais l'écrire. Je ne sais trop

pourquoi? Pour m'en débarrasser, car je la sens en moi comme un

intolérable cauchemar.

La voici:

J'ai toujours été un solitaire, un rêveur, une sorte de philosophe

isolé, bienveillant, content de peu, sans aigreur contre les hommes et

sans rancune contre le ciel. J'ai vécu seul, sans cesse, par suite

d'une sorte de gêne qu'insinue en moi la présence des autres. Comment

expliquer cela? Je ne le pourrais. Je ne refuse pas de voir le monde,

de causer, de dîner avec des amis, mais lorsque je les sens depuis

longtemps près de moi, même les plus familiers, ils me lassent, me

fatiguent, m'énervent, et j'éprouve une envie grandissante,

harcelante, de les voir partir ou de m'en aller, d'être seul.

Cette envie est plus qu'un besoin, c'est une nécessité irrésistible.

Et si la présence des gens avec qui je me trouve continuait, si je

devais, non pas écouter, mais entendre longtemps encore leurs

conversations, il m'arriverait, sans aucun doute, un accident. Lequel?

Ah! qui sait? Peut-être une simple syncope? oui! probablement!

J'aime tant être seul que je ne puis même supporter le voisinage

d'autres êtres dormant sous mon toit; je ne puis habiter Paris parce

que j'y agonise indéfiniment. Je meurs moralement, et suis aussi

supplicié dans mon corps et dans mes nerfs par cette immense foule qui

grouille, qui vit autour de moi, même quand elle dort. Ah! le sommeil

des autres m'est plus pénible encore que leur parole. Et je ne peux

jamais me reposer, quand je sais, quand je sens, derrière un mur, des

existences interrompues par ces régulières éclipses de la raison.

Pourquoi suis-je ainsi! Qui sait? La cause en est peut-être fort

simple: je me fatigue très vite de tout ce qui ne se passe pas en moi.

Et il y a beaucoup de gens dans mon cas.

Nous sommes deux races sur la terre. Ceux qui ont besoin des autres,

que les autres distraient, occupent, reposent, et que la solitude

harasse, épuise, anéantit, comme l'ascension d'un terrible glacier ou

la traversée du désert, et ceux que les autres, au contraire, lassent,

ennuient, gênent, courbaturent, tandis que l'isolement les calme, les

baigne de repos dans l'indépendance et la fantaisie de leur pensée.

En somme, il y a là un normal phénomène psychique. Les uns sont doués

pour vivre en dehors, les autres pour vivre en dedans. Moi, j'ai

l'attention extérieure courte et vite épuisée, et, dès qu'elle arrive

à ses limites, j'en éprouve dans tout mon corps et dans toute mon

intelligence, un intolérable malaise.

Il en est résulté que je m'attache, que je m'étais attaché beaucoup

aux objets inanimés qui prennent, pour moi, une importance d'êtres, et

que ma maison est devenue, était devenue, un monde où je vivais d'une

vie solitaire et active, au milieu de choses, de meubles, de bibelots

familiers, sympathiques à mes yeux comme des visages. Je l'en avais

emplie peu à peu, je l'en avais parée, et je me sentais dedans,

content, satisfait, bien heureux comme entre les bras d'une femme

aimable dont la caresse accoutumée est devenue un calme et doux

besoin.

J'avais fait construire cette maison dans un beau jardin qui l'isolait

des routes, et à la porte d'une ville où je pouvais trouver, à

l'occasion, les ressources de société dont je sentais, par moments, le

désir. Tous mes domestiques couchaient dans un bâtiment éloigné, au

fond du potager, qu'entourait un grand mur. L'enveloppement obscur des

nuits, dans le silence de ma demeure perdue, cachée, noyée sous les

feuilles des grands arbres, m'était si reposant et si bon, que

j'hésitais chaque soir, pendant plusieurs heures, à me mettre au lit

pour le savourer plus longtemps.

Ce jour-là, on avait joué \_Sigurd\_ au théâtre de la ville. C'était la

première fois que j'entendais ce beau drame musical et féerique, et

j'y avais pris un vif plaisir.

Je revenais à pied, d'un pas allègre, la tête pleine de phrases

sonores, et le regard hanté par de jolies visions. Il faisait noir,

noir, mais noir au point que je distinguais à peine la grande route,

et que je faillis, plusieurs fois, culbuter dans le fossé. De l'octroi

chez moi, il y a un kilomètre environ, peut-être un peu plus, soit

vingt minutes de marche lente. Il était une heure du matin, une heure

ou une heure et demie; le ciel s'éclaircit un peu devant moi et le

croissant parut, le triste croissant du dernier quartier de la lune.

Le croissant du premier quartier, celui qui se lève à quatre ou cinq

heures du soir, est clair, gai, frotté d'argent, mais celui qui se

lève après minuit est rougeâtre, morne, inquiétant; c'est le vrai

croissant du Sabbat? Tous les noctambules ont dû faire cette

remarque. Le premier, fût-il mince comme un fil, jette une petite

lumière joyeuse qui réjouit le coeur, et dessine sur la terre des

ombres nettes; le dernier répand à peine une lueur mourante, si terne

qu'elle ne fait presque pas d'ombres.

J'aperçus au loin la masse sombre de mon jardin, et je ne sais d'où me

vint une sorte de malaise à l'idée d'entrer là-dedans. Je ralentis le

pas. Il faisait très doux. Le gros tas d'arbres avait l'air d'un

tombeau où ma maison était ensevelie.

J'ouvris ma barrière et je pénétrai dans la longue allée de sycomores,

qui s'en allait vers le logis, arquée en voûte comme un haut tunnel,

traversant des massifs opaques et contournant des gazons où les

corbeilles de fleurs plaquaient, sous les ténèbres pâlies, des taches

ovales aux nuances indistinctes.

En approchant de la maison, un trouble bizarre me saisit. Je

m'arrêtai. On n'entendait rien. Il n'y avait pas dans les feuilles un

souffle d'air. «Qu'est-ce que j'ai donc?» pensai-je. Depuis dix ans je

rentrais ainsi sans que jamais la moindre inquiétude m'eût effleuré.

Je n'avais pas peur. Je n'ai jamais eu peur, la nuit. La vue d'un

homme, d'un maraudeur, d'un voleur m'aurait jeté une rage dans le

corps, et j'aurais sauté dessus sans hésiter. J'étais armé,

d'ailleurs. J'avais mon revolver. Mais je n'y touchai point, car je

voulais résister à cette influence de crainte qui germait en moi.

Qu'était-ce? Un pressentiment? Le pressentiment mystérieux qui

s'empare des sens des hommes quand ils vont voir de l'inexplicable?

Peut-être? Qui sait?

À mesure que j'avançais, j'avais dans la peau des tressaillements, et

quand je fus devant le mur, aux auvents clos, de ma vaste demeure, je

sentis qu'il me faudrait attendre quelques minutes avant d'ouvrir la

porte et d'entrer dedans. Alors, je m'assis sur un banc, sous les

fenêtres de mon salon. Je restai là, un peu vibrant, la tête appuyée

contre la muraille, les yeux ouverts sur l'ombre des feuillages.

Pendant ces premiers instants, je ne remarquai rien d'insolite autour

de moi. J'avais dans les oreilles quelques ronflements; mais cela

m'arrive souvent. Il me semble parfois que j'entends passer des

trains, que j'entends sonner des cloches, que j'entends marcher une

foule.

Puis bientôt, ces ronflements devinrent plus distincts, plus précis,

plus reconnaissables. Je m'étais trompé. Ce n'était pas le

bourdonnement ordinaire de mes artères qui mettait dans mes oreilles

ces rumeurs, mais un bruit très particulier, très confus cependant,

qui venait, à n'en point douter, de l'intérieur de ma maison.

Je le distinguais à travers le mur, ce bruit continu, plutôt une

agitation qu'un bruit, un remuement vague d'un tas de choses, comme si

on eût secoué, déplacé, traîné doucement tous mes meubles.

Oh! je doutai, pendant un temps assez long encore, de la sûreté de mon

oreille. Mais l'ayant collée contre un auvent pour mieux percevoir ce

trouble étrange de mon logis, je demeurai convaincu, certain, qu'il se

passait chez moi quelque chose d'anormal et d'incompréhensible. Je

n'avais pas peur, mais j'étais ... comment exprimer cela ... effaré

d'étonnement. Je n'armai pas mon revolver--devinant fort bien que je

n'en avais nul besoin. J'attendis.

J'attendis longtemps, ne pouvant me décider à rien, l'esprit lucide,

mais follement anxieux. J'attendis, debout, écoutant toujours le

bruit qui grandissait, qui prenait, par moments, une intensité

violente, qui semblait devenir un grondement d'impatience, de colère,

d'émeute mystérieuse.

Puis soudain, honteux de ma lâcheté, je saisis mon trousseau de clefs,

je choisis celle qu'il me fallait, je l'enfonçai dans la serrure, je

la fis tourner deux fois, et poussant la porte de toute ma force,

j'envoyai le battant heurter la cloison.

Le coup sonna comme une détonation de fusil, et voilà qu'à ce bruit

d'explosion répondit, du haut en bas de ma demeure, un formidable

tumulte. Ce fut si subit, si terrible, si assourdissant que je reculai

de quelques pas, et que, bien que le sentant toujours inutile, je

tirai de sa gamine mon revolver.

J'attendis encore, oh! peu de temps. Je distinguais, à présent, un

extraordinaire piétinement sur les marches de mon escalier, sur les

parquets, sur les tapis, un piétinement, non pas de chaussures, de

souliers humains, mais de béquilles, de béquilles de bois et de

béquilles de fer qui vibraient comme des cymbales. Et voilà que

j'aperçus tout à coup, sur le seuil de ma porte, un fauteuil, mon

grand fauteuil de lecture, qui sortait en se dandinant. Il s'en alla

par le jardin. D'autres le suivaient, ceux de mon salon, puis les

canapés bas et se traînant comme des crocodiles sur leurs courtes

pattes, puis toutes mes chaises, avec des bonds de chèvres, et les

petite tabourets qui trottaient comme des lapins.

Oh! quelle émotion! Je me glissai dans un massif où je demeurai

accroupi, contemplant toujours ce défilé de mes meubles, car ils s'en

allaient tous, l'un derrière l'autre, vite ou lentement, selon leur

taille et leur poids. Mon piano, mon grand piano à queue, passa avec

un galop de cheval emporté et un murmure de musique dans le flanc, les

moindres objets glissaient sur le sable comme des fourmis, les

brosses, les cristaux, les coupes, où le clair de lune accrochait des

phosphorescences de vers luisants. Les étoffes rampaient, s'étalaient

en flaques à la façon des pieuvres de la mer. Je vis paraître mon

bureau, un rare bibelot du dernier siècle, et qui contenait toutes les

lettres que j'ai reçues, toute l'histoire de mon coeur, une vieille

histoire dont j'ai tant souffert! Et dedans étaient aussi des

photographies.

Soudain, je n'eus plus peur, je m'élançai sur lui et je le saisis

comme on saisit un voleur, comme on saisit une femme qui fuit; mais il

allait d'une course irrésistible, et malgré mes efforts, et malgré ma

colère, je ne pus même ralentir sa marche. Comme je résistais en

désespéré à cette force épouvantable, je m'abattis par terre en

luttant contre lui. Alors, il me roula, me traîna sur le sable, et

déjà les meubles, qui le suivaient, commençaient à marcher sur moi,

piétinant mes jambes et les meurtrissant; puis, quand je l'eus lâché,

les autres passèrent sur mon corps ainsi qu'une charge de cavalerie

sur un soldat démonté.

Fou d'épouvante enfin, je pus me traîner hors de la grande allée et me

cacher de nouveau dans les arbres, pour regarder disparaître les plus

infimes objets, les plus petits, les plus modestes, les plus ignorés

de moi, qui m'avaient appartenu.

Puis j'entendis, au loin, dans mon logis sonore à présent comme les

maisons vides, un formidable bruit de portes refermées. Elles

claquèrent du haut en bas de la demeure, jusqu'à ce que celle du

vestibule que j'avais ouverte moi-même, insensé, pour ce départ, se

fut close, enfin, la dernière.

Je m'enfuis aussi, courant vers la ville, et je ne repris mon

sang-froid que dans les rues, en rencontrant des gens attardés.

J'allai sonner à la porte d'un hôtel où j'étais connu. J'avais battu,

avec mes mains, mes vêtements, pour en détacher la poussière, et je

racontai que j'avais perdu mon trousseau de clefs, qui contenait aussi

celle du potager, où couchaient mes domestiques en une maison isolée,

derrière le mur de clôture qui préservait mes fruits et mes légumes de

la visite des maraudeurs.

Je m'enfonçai jusqu'aux yeux dans le lit qu'on me donna. Mais je ne

pus dormir, et j'attendis le jour en écoutant bondir mon coeur.

J'avais ordonné qu'on prévînt mes gens dès l'aurore, et mon valet de

chambre heurta ma porte à sept heures du matin.

Son visage semblait bouleversé.

--Il est arrivé cette nuit un grand malheur, monsieur, dit-il.

--Quoi donc?

--On a volé tout le mobilier de monsieur, tout, tout, jusqu'aux plus

petits objets.

Cette nouvelle me fit plaisir. Pourquoi? qui sait? J'étais fort

maître de moi, sûr de dissimuler, de ne rien dire à personne de ce que

j'avais vu, de le cacher, de l'enterrer dans ma conscience comme un

effroyable secret. Je répondis.

--Alors, ce sont les mêmes personnes qui m'ont volé mes clefs. Il faut

prévenir tout de suite la police. Je me lève et je vous y rejoindrai

dans quelques instants.

L'enquête dura cinq mois. On ne découvrit rien, on ne trouva ni le

plus petit de mes bibelots, ni la plus légère trace des voleurs.

Parbleu! Si j'avais dit ce que je savais ... Si je l'avais dit ... on

m'aurait enfermé, moi, pas les voleurs, mais l'homme qui avait pu voir

une pareille chose.

Oh! je sus me taire. Mais je ne remeublai pas ma maison. C'était bien

inutile. Cela aurait recommencé toujours. Je n'y voulais plus rentrer.

Je n'y rentrai pas. Je ne la revis point.

Je vins à Paris, à l'hôtel, et je consultai des médecins sur mon état

nerveux qui m'inquiétait beaucoup depuis cette nuit déplorable.

Ils m'engagèrent à voyager. Je suivis leur conseil.

II

Je commençai par une excursion en Italie. Le soleil me fit du bien.

Pendant six mois, j'errai de Gênes à Venise, de Venise à Florence, de

Florence à Rome, de Rome à Naples. Puis je parcourus la Sicile, terre

admirable par sa nature et ses monuments, reliques laissées par les

Grecs et les Normands. Je passai en Afrique, je traversai

pacifiquement ce grand désert jaune et calme, où errent des chameaux,

des gazelles et des Arabes vagabonds, où, dans l'air léger et

transparent, ne flotte aucune hantise, pas plus la nuit que le jour.

Je rentrai en France par Marseille, et malgré la gaieté provençale,

la lumière diminuée du ciel m'attrista. Je ressentis, en revenant sur

le continent, l'étrange impression d'un malade qui se croit guéri et

qu'une douleur sourde prévient que le foyer du mal n'est pas éteint.

Puis je revins à Paris. Au bout d'un mois, je m'y ennuyai. C'était à

l'automne, et je voulus faire, avant l'hiver, une excursion à travers

la Normandie, que je ne connaissais pas.

Je commençai par Rouen, bien entendu, et pendant huit jours, j'errai

distrait, ravi, enthousiasmé, dans cette ville du moyen âge, dans ce

surprenant musée d'extraordinaires monuments gothiques.

Or, un soir, vers quatre heures, comme je m'engageais dans une rue

invraisemblable où coule une rivière noire comme de l'encre nommée

«Eau de Robec», mon attention, toute fixée sur la physionomie bizarre

et antique des maisons, fut détournée tout à coup par la vue d'une

série de boutiques de brocanteurs qui se suivaient de porte en porte.

Ah! ils avaient bien choisi leur endroit, ces sordides trafiquants de

vieilleries, dans cette fantastique ruelle, au-dessus de ce cours

d'eau sinistre, sous ces toits pointus de tuiles et d'ardoises où

grinçaient encore les girouettes du passé!

Au fond des noirs magasins, on voyait s'entasser les bahuts sculptés,

les faïences de Rouen, de Nevers, de Moustiers, des statues peintes,

d'autres en chêne, des Christ, des vierges, des saints, des ornements

d'église, des chasubles, des chapes, même des vases sacrés et un vieux

tabernacle en bois doré d'où Dieu avait déménagé. Oh! les singulières

cavernes en ces hautes maisons, en ces grandes maisons, pleines, des

caves aux greniers, d'objets de toute nature, dont l'existence

semblait finie, qui survivaient à leurs naturels possesseurs, à leur

siècle, à leur temps, à leurs modes, pour être achetés, comme

curiosités, par les nouvelles générations.

Ma tendresse pour les bibelots se réveillait dans cette cité

d'antiquaires. J'allais de boutique en boutique, traversant, en deux

enjambées, les ponts de quatre planches pourries jetées sur le courant

nauséabond de l'Eau de Robec.

Miséricorde! Quelle secousse! Une de mes plus belles armoires

m'apparut au bord d'une voûte encombrée d'objets et qui semblait

l'entrée des catacombes d'un cimetière de meubles anciens. Je

m'approchai tremblant de tous mes membres, tremblant tellement que je

n'osais pas la toucher. J'avançais la main, j'hésitais. C'était bien

elle, pourtant: une armoire Louis XIII unique, reconnaissable par

quiconque avait pu la voir une seule fois. Jetant soudain les yeux un

peu plus loin, vers les profondeurs plus sombres de cette galerie,

j'aperçus trois de mes fauteuils couverts de tapisserie au petit

point, puis, plus loin encore, mes deux tables Henri II, si rares

qu'on venait les voir de Paris.

Songez! songez à l'état de mon âme!

Et j'avançai, perclus, agonisant d'émotion, mais j'avançai, car je

suis brave, j'avançai comme un chevalier des époques ténébreuses

pénétrait en un séjour de sortilèges. Je retrouvais, de pas en pas,

tout ce qui m'avait appartenu, mes lustres, mes livres, mes tableaux,

mes étoffes, mes armes, tout, sauf le bureau plein de mes lettrés, et

que je n'aperçus point.

J'allais, descendant à des galeries obscures pour remonter ensuite aux

étages supérieurs. J'étais seul. J'appelais, on ne répondait point.

J'étais seul; il n'y avait personne en cette maison vaste et tortueuse

comme un labyrinthe.

La nuit vint, et je dus m'asseoir, dans les ténèbres, sur une de mes

chaises, car je ne voulais point m'en aller. De temps en temps je

criais:--Holà! holà! quelqu'un!

J'étais là, certes, depuis plus d'une heure quand j'entendis des pas,

des pas légers, lents, je ne sais où. Je faillis me sauver; mais, me

raidissant, j'appelai de nouveau, et, j'aperçus une lueur dans la

chambre voisine.

--Qui est là? dit une voix.

Je répondis:

--Un acheteur.

On répliqua:

--Il est bien tard pour entrer ainsi dans les boutiques.

Je repris:

--Je vous attends depuis plus d'une heure.

--Vous pouviez revenir demain.

--Demain, j'aurai quitté Rouen;

Je n'osais point avancer, et il ne venait pas. Je voyais toujours la

lueur de sa lumière éclairant une tapisserie où deux anges volaient

au-dessus des morts d'un champ de bataille. Elle m'appartenait aussi.

Je dis:

--Eh bien! Venez-vous?

Il répondit:

--Je vous attends.

Je me levai et j'allai vers lui.

Au milieu d'une grande pièce était un tout petit homme, tout petit et

très gros, gros comme un phénomène, un hideux phénomène.

Il avait une barbe rare, aux poils inégaux, clairsemés et jaunâtres,

et pas un cheveu sur la tête! Pas un cheveu? Comme il tenait sa

bougie élevée à bout de bras pour m'apercevoir, son crâne m'apparut

comme une petite lune dans cette vaste chambre encombrée de vieux

meubles. La figure était ridée et bouffie, les yeux imperceptibles.

Je marchandai trois chaises qui étaient à moi, et les payai

sur-le-champ une grosse somme, en donnant simplement le numéro de mon

appartement à l'hôtel. Elles devaient être livrées le lendemain avant

neuf heures.

Puis je sortis. Il me reconduisit jusqu'à sa porte avec beaucoup de

politesse.

Je me rendis ensuite chez le commissaire central de la police, à qui

je racontai le vol de mon mobilier et la découverte que je venais de

faire.

Il demanda séance tenante des renseignements par télégraphe au parquet

qui avait instruit l'affaire de ce vol, en me priant d'attendre la

réponse. Une heure plus tard, elle lui parvint tout à fait

satisfaisante pour moi.

--Je vais faire arrêter cet homme et l'interroger tout de suite, me

dit-il, car il pourrait avoir conçu quelque soupçon et faire

disparaître ce qui vous appartient. Voulez-vous aller dîner et revenir

dans deux heures, je l'aurai ici et je lui ferai subir un nouvel

interrogatoire devant vous.

--Très volontiers, monsieur. Je vous remercie de tout mon coeur.

J'allai dîner à mon hôtel, et je mangeai mieux que je n'aurais cru.

J'étais assez content tout de même. On le tenait.

Deux heures plus tard, je retournai chez le fonctionnaire de la police

qui m'attendait.

--Eh bien! monsieur, me dit-il en m'apercevant. On n'a pas trouvé

votre homme. Mes agents n'ont pu mettre la main dessus.

Ah! Je me sentis défaillir.

--Mais ... Vous avez bien trouvé sa maison? demandai-je.

--Parfaitement. Elle va même être surveillée et gardée jusqu'à son

retour. Quant à lui, disparu.

--Disparu?

--Disparu. Il passe ordinairement ses soirées chez sa voisine, une

brocanteuse aussi, une drôle de sorcière, la veuve Bidoin. Elle ne l'a

pas vu ce soir et ne peut donner sur lui aucun renseignement. Il faut

attendre demain.

Je m'en allai. Ah! que les rues de Rouen me semblèrent sinistres,

troublantes, hantées.

Je dormis si mal, avec des cauchemars à chaque bout de sommeil.

Comme je ne voulais pas paraître trop inquiet ou pressé, j'attendis

dix heures, le lendemain, pour me rendre à la police.

Le marchand n'avait pas reparu. Son magasin demeurait fermé.

Le commissaire me dit:

--J'ai fait toutes les démarches nécessaires. Le parquet est au

courant de la chose; nous allons aller ensemble à cette boutique et la

faire ouvrir, vous m'indiquerez tout ce qui est à vous.

Un coupé nous emporta. Des agents stationnaient, avec un serrurier,

devant la porte de la boutique, qui fut ouverte.

Je n'aperçus, en entrant, ni mon armoire, ni mes fauteuils, ni mes

tables, ni rien, rien, de ce qui avait meublé ma maison, mais rien,

alors que la veille au soir je ne pouvais faire un pas sans rencontrer

un de mes objets.

Le commissaire central, surpris, me regarda d'abord avec méfiance.

--Mon Dieu, monsieur, lui dis-je, la disparition de ces meubles

coïncide étrangement avec celle du marchand.

Il sourit:

--C'est vrai! Vous avez eu tort d'acheter et de payer des bibelots à

vous, hier. Cela lui a donné l'éveil.

Je repris:

--Ce qui me paraît incompréhensible, c'est que toutes les places

occupées par mes meubles sont maintenant remplies par d'autres.

--Oh! répondit le commissaire, il a eu toute la nuit, et des complices

sans doute. Cette maison doit communiquer avec les voisines. Ne

craignez rien, monsieur, je vais m'occuper très activement de cette

affaire. Le brigand ne nous échappera pas longtemps puisque nous

gardons la tanière.

\* \* \* \* \*

Ah! mon coeur, mon coeur, mon pauvre coeur, comme il battait!

\* \* \* \* \*

Je demeurai quinze jours à Rouen. L'homme ne revint pas. Parbleu!

parbleu! Cet homme-là qui est-ce qui aurait pu l'embarrasser ou le

surprendre?

Or, le seizième jour, au matin, je reçus de mon jardinier, gardien de

ma maison pillée et demeurée vide, l'étrange lettre que voici:

«Monsieur,

«J'ai l'honneur d'informer monsieur

qu'il s'est passé, la nuit derrière, quelque

chose que personne ne comprend, et la

police pas plus que nous. Tous les meubles

sont revenus, tous sans exception,

tous, jusqu'aux plus petits objets. La

maison est maintenant toute pareille à ce

qu'elle était la veille du vol. C'est à en

perdre la tête. Cela s'est fait dans la nuit

de vendredi à samedi. Les chemins sont

défoncés comme si on avait traîné tout de

la barrière à la porte. Il en était ainsi le

jour de la disparition.

«Nous attendons monsieur, dont je

suis le très humble serviteur.

«RAUDIN, PHILIPPE.»

Ah! mais non, ah! mais non, ah! mais non. Je n'y retournerai pas!

Je portai la lettre au commissaire de Rouen.

--C'est une restitution très adroite, dit-il. Faisons les morts.

Nous pincerons l'homme un de ces jours.

\* \* \* \* \*

Mais on ne l'a pas pincé. Non. Ils ne l'ont pas pincé, et j'ai peur de

lui, maintenant, comme si c'était une bête féroce lâchée derrière moi.

Introuvable! il est introuvable, ce monstre à crâne de lune! On ne le

prendra jamais. Il ne reviendra point chez lui. Que lui importe à lui.

Il n'y a que moi qui peux le rencontrer, et je ne veux pas.

Je ne veux pas! je ne veux pas! je ne veux pas!

Et s'il revient, s'il rentre dans sa boutique, qui pourra prouver que

mes meubles étaient chez lui? Il n'y a contre lui que mon témoignage;

et je sens bien qu'il devient suspect.

Ah! mais non! cette existence n'était plus possible. Et je ne pouvais

pas garder le secret de ce que j'ai vu. Je ne pouvais pas continuer à

vivre comme tout le monde avec la crainte que des choses pareilles

recommençassent.

Je suis venu trouver le médecin qui dirige cette maison de santé, et

je lui ai tout raconté.

Après m'avoir interrogé longtemps, il m'a dit:

--Consentiriez-vous, monsieur, à rester quelque temps ici?

--Très volontiers, monsieur.

--Vous avez de la fortune?

--Oui, monsieur.

--Voulez-vous un pavillon isolé?

--Oui, monsieur.

--Voudrez-vous recevoir des amis?

--Non, monsieur, non, personne. L'homme de Rouen pourrait oser, par

vengeance, me poursuivre ici....

\* \* \* \* \*

Et je suis seul, seul, tout seul, depuis trois mois. Je suis

tranquille à peu près. Je n'ai qu'une peur... Si l'antiquaire devenait

fou ... et si on l'amenait en cet asile... Les prisons elles-mêmes ne

sont pas sûres...

FIN

TABLE

L'inutile Beauté

Le champ d'oliviers

Mouche

Le Noyé

L'Épreuve

Le Masque

Un Portrait

L'Infirme

Les 25 francs de la Supérieure

Un cas de Divorce

Qui sait?

End of the Project Gutenberg EBook of L'inutile beaute, by Guy de Maupassant

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK L'INUTILE BEAUTE \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 11175-8.txt or 11175-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.net/1/1/1/7/11175/

Produced by Wilelmina Mallière and PG Distributed Proofreaders

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's

eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII,

compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over

the old filename and etext number. The replaced older file is renamed.

VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving

new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000,

are filed in directories based on their release date. If you want to

download any of these eBooks directly, rather than using the regular

search system you may utilize the following addresses and just

download by the etext year.

http://www.gutenberg.net/etext06

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,

98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are

filed in a different way. The year of a release date is no longer part

of the directory path. The path is based on the etext number (which is

identical to the filename). The path to the file is made up of single

digits corresponding to all but the last digit in the filename. For

example an eBook of filename 10234 would be found at:

http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234

or filename 24689 would be found at:

http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689

An alternative method of locating eBooks:

http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL